

CORPUS

4. Écrits pédagogiques Manuel de la jeunesse chrétienne Le texte original est inchangé mais l'orthographe est modernisée. Ceci concerne surtout les imparfaits et conditionnels en oi/ai (étoit, seroit, mais aussi foiblesse/faiblesse, paroisse/paraisse, etc.), les pluriels en ans/ants ou ens/ents (enfants, parens, etc.), l'emploi du trait d'union (sur-tout/surtout, très-pure, ici bas/ici-bas, etc.), les accents (réglement/règlement, poètes/poètes, Ecriture/Écriture, reprimer/réprimer, etc.), des corrections diverses (hazard/hasard, molesse/mollesse, moux/mous, achavra/achèvera, etc.), certaines ponctuations et les coquilles de cette ancienne édition (nons/nous, vurtus/vertus, etc.). *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Manuel de la Jeunesse Chrétienne Manuel de la Jeunesse Chrétienne, 1821. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De l'Éducation en général

1

De l'Éducation en général. L'éducation est proprement l'art de cultiver l'esprit et le cœur des jeunes gens, soit pour les sciences, soit pour les bonnes mœurs, soit encore pour l'usage du monde, et pour la politesse des manières, elle ne saurait être ni le fruit du naturel, ni l'ouvrage de quelques instructions mal digérées, ou données sans ordre et sans art: il faut du temps, des soins, de la méthode pour élever la jeunesse. Il est peu de sciences, ce me semble, plus universelles, ou du moins qui soient plus importantes, puisqu'elle a également pour objet tout ce qui contribue à former un honnête homme et un parfait chrétien.

2

Il y a des devoirs de religion à remplir, des bienséances à garder, des sciences à acquérir. Quelque beau naturel, quelques belles qualités qu'ait un jeune homme, s'il manque d'éducation, ce sera tout au plus une bonne terre, mais inculte, qui ne portera que des fleurs communes, et des fruits sauvages qui ne perdent jamais toute leur âpreté. Le meilleur esprit sera toute la vie brut, impoli, dur, rustique même, s'il n'a pas eu de bons principes: l'éducation doit venir au secours de la nature. Il vaut mieux une éducation excellente avec un naturel médiocre, que le plus riche naturel du monde avec une médiocre éducation. Ce n'est pas seulement l'esprit des jeunes gens qu'il faut cultiver; l'ouvrage ne serait peut-être pas si difficile, on peut dire que le cœur est le principal objet de l'éducation. Il en faut découvrir les erreurs, régler les désirs, modérer les saillies. Le cœur a plus de part à la science des mœurs que l'esprit. Un cœur qui commence à goûter le plaisir a besoin de beaucoup de secours pour se préserver du danger. Il

faut avoir été nourri dans un air pur, pour résister à la contagion. Un jeune homme mal élevé donne aisément dans le dérèglement des mœurs. Le monde n'a que des avenues riantes et fleuries: comment un jeune homme se défendra-t-il du piège, s'il n'est instruit de bonne heure de le[ur]sdangers? Les passions naissent avec nous, et elles ne sont pas longtemps jeunes; elles se prévalent toujours de la faiblesse de la raison et de l'indulgence qu'on

3

a pour ce premier âge: l'éducation doit suppléer à ce défaut de l'expérience; elle apprend à les dompter avant même qu'on soit en âge de les craindre, et si l'horreur du vice ne prévient, pour ainsi dire, la raison, les leçons les plus salutaires viennent toujours trop tard. La science du monde coûte moins que celle du salut. On apprend bien plus aisément les règles de la civilité, qu'on ne suit celles de l'évangile; les unes cependant servent aux autres. La politesse sans piété ne fit jamais un honnête homme; le vrai mérite est toujours fondé sur la vertu et sur la religion. Combien de beaux génies vieillissent dans l'obscurité, pour avoir manqué de ces premiers secours! Combien restent dans une dégoûtante médiocrité, pour n'avoir pas eu de bons principes! La nature commence, l'éducation achève. Il faut de la capacité pour former un esprit, mais il faut encore plus d'art et de méthode. Les sciences vont à pas réglés, elles ne veulent point être précipitées. Trop de lumière nuit à des yeux encore faibles. On morfond souvent l'esprit à force de le faire aller vite; une étude forcée embarrasse, elle rend l'esprit confus, épais, bien loin de le rendre savant; tandis qu'un médiocre génie cultivé avec soin et avec art fait de grands progrès dans les sciences; il faut savoir faire trouver du goût dans l'étude, pour faire étudier utilement. Les savants ne sont pas toujours les plus polis; c'est cependant un grand défaut d'ignorer les bienséances et les devoirs de la vie civile; un bon esprit

4

doit savoir bien penser et bien vivre. Rien ne donne tant de relief à la doctrine et à la vertu que l'honnêteté, la modestie et la politesse: des manières impolies rebutent, et une vertu grossière et rustique déplaît. Une bonne éducation, en cultivant l'esprit et les mœurs, apprend en même temps tous les devoirs de la vie civile; et en formant l'esprit pour les sciences, elle l'instruit des règles de la bienséance que chacun doit garder selon sa condition. À la vérité cet art demande des maîtres bien habiles; ce n'est pas assez d'avoir beaucoup de zèle et de piété, il ne suffit pas même d'être bien versé dans tous les beaux-arts; il faut savoir l'art de rendre la

vertu et les sciences aimables à de jeunes gens qui naturellement n'aiment ni l'un ni l'autre; il faut avoir étudié longtemps la jeunesse pour la savoir instruire: une bonne éducation ne se contente pas de rendre un jeune homme vertueux et savant, elle lui apprend encore à vivre. Il faut un talent singulier, il faut une expérience peu commune, pour être aussi propre à inspirer aux jeunes gens l'amour de la piété avec le goût des sciences, que la civilité, et la politesse avec l'application à l'étude et à la vertu. Quel fonds plus précieux peut laisser un père à ses enfants, qu'une excellente éducation? Car quel honneur peut faire à des enfants mal élevés un gros héritage? Aussi se sent-on plus obligé aux parents de la bonne éducation qu'on en a reçue, que des grands biens qu'ils nous ont laissés.

5

En effet, qu'on remonte jusqu'au premier mobile de ces révolutions de fortune dans les familles, on trouvera peu d'enfants malheureux qui ne doivent une partie de leurs malheurs à une mauvaise éducation. C'est ce qui a fait dire que donner à ses enfants une bonne éducation, c'est leur donner une seconde vie. Quelle folie, dit le sage

, d'aimer mieux laisser des enfants mal élevés, que de les voir moins riches: et par une sordide, mais cruelle avarice, leur refuser une éducation qui seule pouvait les rendre honnêtes gens, et sans laquelle ils ne peuvent qu'être malheureux! , continue-t-il, n'épargnez rien pour donner une bonne éducation à vos enfants: les parents n'ont point d'obligation plus essentielle; et l'Apôtre ne fait point de difficulté de dire qu'un père qui néglige l'éducation de ses enfants est pire qu'un infidèle. Un père et une mère n'ont point de plus douce ni de plus solide consolation, dit l'Ecclésiastique, que de voir des enfants bien élevés. : celui qui prend soin de l'éducation de son fils y trouvera sa joie et sa gloire. : instruisez vos enfants, et n'oubliez rien pour leur donner une éducation excellente, de peur qu'ils ne vous déshonorent par leur vie honteuse,

6

et qu'ils ne vous reprochent un jour le peu de soin que vous avez eu de les bien élever. : rien ne fait tant de tort à un père que l'ignorance, l'impolitesse, et les mauvaises mœurs d'un enfant. Mais si ce devoir est si essentiel aux parents, en est-ce un moindre aux enfants de ne pas rendre inutiles des secours d'où dépend d'ordinaire la félicité de la vie et souvent même le bonheur éternel? Les secours que les jeunes gens trouveront ici leur seront d'autant plus précieux qu'ils ne se bornent pas au temps de l'éducation: si les leçons qu'on leur y donne sont proportionnées à leur âge

et à leur état, elles n'en sont pas moins autant de règles de conduite propres pour toutes les époques de leur vie. On a en vue de leur fournir des moyens pour se former dans les bonnes mœurs, dans les sciences et dans tous les devoirs de la vie civile; on ne se propose donc pas un ouvrage passager et de quelques jours. Les sentiments chrétiens qu'on cherche à leur inculquer, les pratiques de piété qu'on leur apprend, les règles de civilité qu'on leur donne, conviennent autant à un homme de robe, à un homme d'épée, à un homme d'affaires, qu'à un jeune homme dans les classes; ce sont autant de principes qui subsistent dans toute leur vigueur, pour tous les âges et toutes les conditions. C'est ce qui a porté à faire imprimer cet ouvrage. Un pareil livre est une instruction permanente

7

d'autant plus utile, qu'elle convient d'avantage à tous les états, et qu'elle peut servir de règle de mœurs dans tous les âges. C'est donc rendre un service essentiel à l'éducation, que de fournir le moyen d'en avoir sans cesse les règles devant les yeux. C'est aussi l'unique fin qu'on s'est proposée par ce .Heureux s'il contribue à conserver et à faire croître les précieuses semences de vertu que l'Esprit Saint a jetées dans le cœur de ceux pour qui il a été écrit! Puisse-t-il aider à les préserver de la séduction du mensonge et de l'erreur; à les défendre contre l'esprit d'orgueil et d'irréligion; à diriger tous leurs pas, par le flambeau de la Foi; et à leur rappeler toujours qu'il n'y a rien de grand que Dieu, rien d'aimable que la vertu, rien de solide que ce qui est éternel, rien d'héroïque que de se vaincre soi-même, rien de glorieux que d'être et de paraître chrétien! Tels sont les vœux d'un cœur bien dévoué à cette portion si intéressante de votre troupeau, ô divin Pasteur des âmes! Jésus notre Sauveur, daignez les exaucer, et répandre sur ces enfants, qui font notre joie et notre espérance, vos bénédictions les plus abondantes!

1

Ce que nous donnons ici sur l'éducation est tiré en grande partie des Règlements composés par le P. Croiset, pour les pensionnaires du collège de la Trinité de Lyon.

2

Prov. 23

.

3

1

Tim. 5

.

4

Eccli 30

.

5

Eccli ib.

6

Eccli 22

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Chapitre I. Nécessité de l'inspirer aux jeunes gens pendant leur éducation.

8

De la Piété.

Chapitre premier.

Nécessité de l'inspirer aux jeunes gens pendant leur éducation. crainte du Seigneur, dit le prophète, est le commencement, et comme la base de la sagesse

. Nulle bonne éducation, si elle n'est chrétienne; la religion fait toujours le plus beau trait du caractère de l'honnête homme: inutilement a-t-on de l'esprit, de l'habileté, de la politesse, si l'on n'a pas de piété. On s'étonne qu'après avoir pris tant de soins, après n'avoir rien épargné pour bien élever un enfant, on ait si mal réussi. L'esprit du monde, une légère teinture des sciences, beaucoup de vanité, quelques traits choisis de l'histoire ou des poètes, une connaissance superficielle de la langue des savants, sont bien souvent tout le fruit qu'on rapporte d'une éducation fort recherchée, et qui coûte beaucoup aux parents. Nulle docilité, nulle modestie dans ces

élèves; nulle soumission, nulle déférence pour ceux à qui on doit le plus de respect.

9

Un naturel dur et hautain, des inclinations vicieuses et opiniâtres, un dégoût habituel et volontaire de ses devoirs et du travail, un esprit vain et libertin, un cœur volage; tels sont souvent les jeunes gens au sortir de leurs études. D'où vient un désordre si pernicieux, et qui fait si fort gémir les parents? C'est qu'on ne s'applique qu'à cultiver l'esprit et la mémoire d'un jeune homme, et qu'on néglige d'ordinaire ses mœurs. Pourvu que les enfants fassent des progrès dans les sciences, on se met peu en peine qu'ils soient ignorants dans la pratique de la vertu. Ceux qui les élèvent ne pensent bien souvent qu'à leur apprendre les belles-lettres; les parents sont charmés d'entendre réciter à un enfant les plus beaux endroits d'un auteur célèbre, sans se soucier s'il sait sa religion. La piété cependant doit être le principal objet et le premier fruit de l'éducation: sans elle toutes les plus belles qualités portent à faux, et ne servent souvent qu'à rendre les jeunes gens plus licencieux et plus impies. Qu'on ne se plaigne donc plus tant des déplaisirs que donnent les enfants: une éducation peu chrétienne est la source ordinaire des dérèglements de la jeunesse: la vertu seule a le pouvoir et l'adresse de dompter les passions, et de civiliser toutes sortes de naturels. La religion, comme la base de l'édifice auquel on travaille, doit donc être le principal objet des soins que l'on donne à la jeunesse, et s'il est juste qu'on n'oublie rien pour rendre les jeunes gens habiles dans tous les beaux-arts, que l'on se donne

10

tant de peines de les instruire de toutes les bienséances et de tous les devoirs de la vie civile; on doit avoir bien plus de soins encore de leur apprendre la science du salut: car toutes ces belles qualités seraient peu de chose si elles n'étaient accompagnées de la piété chrétienne, qui seule donne le vrai mérite. De là cette attention des Instituteurs vraiment chrétiens, pour procurer à leurs élèves le bonheur d'assister tous les jours au Sacrament de la Messe. De là leur zèle à leur mettre souvent devant les yeux ce qu'ils doivent éviter ou pratiquer pour suivre leurs véritables intérêts et répondre à ce que Dieu, leurs Parents et la Société attendent d'eux. De là leurs soins à leur faire toutes les semaines des instructions familières pour leur apprendre à fond leur religion, avec les devoirs qu'elle impose. C'est aussi dans cette vue, qu'ils parlent si souvent en particulier à leurs enfants afin de les rappeler à leurs devoirs s'ils s'en sont écartés, ou

pour les encourager et les animer à les remplir toujours mieux, s'ils étaient irréprochables. De là enfin cette attention continuelle sur leurs moindres défauts; ces corrections douces et efficaces; ces avertissements salutaires; ces instructions fréquentes; ces lectures journalières de quelque livre de piété; ces prières en commun; ce fréquent usage des SS. Sacrements; cet éloignement des moindres dangers; ces bons exemples et cette sainte émulation qu'ils cherchent à établir

11

dans leurs maisons, etc. Heureux les Parents qui trouvent à leurs Enfants de tels Instituteurs! Plus heureux encore les Enfants, qui ont de tels Maîtres!!

1

Voyez: Instruction de la jeunesse,

re

partie. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Chapitre

II

. Caractères que doit avoir la Piété des jeunes gens. Chapitre

II

.

Caractères que doit avoir la Piété des jeunes gens. Les jeunes gens sont sujets à prendre le change en matière de dévotion. La fausse idée qu'ils s'en forment ne contribue pas peu à ces dérèglements subits qui succèdent si souvent à leur première ferveur. La piété qu'ils doivent avoir, n'est pas une dévotion superficielle et passagère qui, n'ayant rien de solide, ne subsiste que par artifice ou par crainte, et se perd dès qu'on change de guides ou d'état. La vertu qu'on doit leur inspirer et qu'ils doivent chercher d'acquérir, est un fonds de religion inaltérable, une crainte de Dieu douce, une horreur du péché qui croisse avec la raison et avec l'âge; un amour de Dieu sans réserve; une observation de tous ses commandements très exacte; une ponctualité persévérante à remplir les devoirs de leur état, et un respect, une soumission, une tendresse invariables pour leurs Parents.

12

Ils doivent sans cesse avoir devant les yeux, et encore plus profondément gravé dans le cœur, cet oracle de l'Écriture: ; fuyez le péché comme vous fuyez devant un horrible serpent. Compagnies suspectes, lectures empoisonnées, paroles peu séantes, pensées moins pures; tout ce qui peut leur être occasion de péché, tout ce qui peut souiller leur âme, doit leur faire horreur. Ceux qui sont chargés de l'éducation doivent porter sur cet objet la délicatesse fort loin; ils ne peuvent rien passer sur cette matière: ils doivent punir rigoureusement les plus légères fautes contre les bonnes mœurs, et chasser irrémisiblement d'auprès de leurs élèves quiconque pourrait leur être un sujet de scandale. À l'horreur du péché, on doit ajouter le désir de plaire à Dieu: . Il n'est jamais bien difficile de connaître ce que Dieu demande, en quelque état que l'on soit, et beaucoup moins dans celui des jeunes gens au temps de leur éducation: l'étude, la docilité, l'application, le progrès dans les sciences et surtout dans celle du salut doivent être pour eux des devoirs indispensables. Dieu veut qu'ils s'y appliquent avec soin.

1

Eccli 21

.

2

Eccli 2

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Chapitre

III

. Moyens d'acquérir et de conserver la Piété.

13

Chapitre

III

.

Moyens d'acquérir et de conserver la Piété. Les leçons de piété sont toujours très utiles aux jeunes gens; mais le fruit n'en sera pas de durée, si l'exercice ne suit de près l'instruction. Selon ce principe on ne doit point se

contenter de les instruire des devoirs du chrétien, on doit être plus appliqué encore à les leur faire mettre en pratique; et quoique le détail dans lequel on descend paraisse à quelques-uns des minuties, ils jugeront un jour eux-mêmes si une éducation moins détaillée peut avoir de grands fruits. Le fruit que l'on doit tirer de tous les exercices de piété et de l'usage des Sacrements, dans tout le cours de la vie, dépend beaucoup de l'esprit et de la dévotion avec laquelle on les fait dans la jeunesse: Si l'on avait soin d'inspirer de bonne heure aux enfants cette haute idée qu'on doit avoir de tous les actes de religion, quel respect, quelle religieuse frayeur

14

on doit avoir pour le lieu saint et pour tous nos sacrés mystères, on n'aurait pas la douleur de voir si peu de dévotion dans la jeunesse, ni une si grande corruption de mœurs, dans un âge plus avancé. Les premières habitudes sont d'ordinaire les plus difficiles à vaincre; quand on est irréligieux étant jeune, on l'est longtemps et souvent même jusqu'à la mort. Les jeunes gens ne sauraient donc être trop attentifs à ce qu'ils s'acquittent de tous les exercices de piété avec respect, attention et dévotion: malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec tiédeur et négligence, dit le Prophète

.Parmi les principaux moyens d'acquérir la Piété, nous placerons les suivants:

1

Voyez: Instruction de la jeunesse,

e

partie. Doctrine chrétienne de Lhomond.

2

Eccli 25

.*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Article premier.

De la Prière. La prière est un acte de religion: le respect purement extérieur ne suffit donc pas; il faut encore, pour bien prier, une attention et une dévotion intérieures. Si l'on avait soin d'élever la jeunesse dans de pareilles dispositions, moins de gens se plaindraient de l'inutilité de leurs prières et de l'irréligieuse habitude qu'on contracte presque dès le berceau de mal prier. L'égarment des yeux,

la précipitation, les postures trop molles et peu respectueuses profanent la prière, et en empêchent l'effet.

15

Il est donc bien nécessaire de s'instruire des qualités requises pour que la prière soit efficace, et il l'est plus encore de prendre de bonne heure l'habitude de prier toujours avec les dispositions que demande cette action importante. Les règles et pratiques répandues dans les différents exercices de ce seront d'un grand secours, pour obtenir ces connaissances et cette habitude précieuses. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Article

II

De l'usage des Sacrements. On peut dire que ce que la nourriture est au corps, l'usage des sacrements l'est à l'âme. On a besoin de se nourrir pour se bien porter; on s'affaiblit, on perd ses forces par un trop grand jeûne. On meurt de faim tout comme de maladie. Une habitude de manger moins qu'il n'est nécessaire rétrécit l'estomac et ruine la santé. À la vérité la meilleure nourriture devient quelquefois inutile, elle nuit même par les mauvaises humeurs dont on est plein; de même les sacrements, quelque efficaces, quelque nécessaires qu'ils soient, nuiront à l'âme, s'ils ne sont pas reçus dans de saintes dispositions. Nous avons besoin de force, de préservatifs, de remèdes: Jésus-Christ a pourvu à tout cela par les sacrements. Le sacrement surtout de pénitence et celui de

16

l'eucharistie sont de vives sources de grâces et de salut; mais combien peu de jeunes gens abandonnés à eux-mêmes profitent de ces divines sources! On peut dire que l'âge qui a le plus besoin de ce puissant secours est celui qui en abuse davantage, souvent l'on se confesse mal dans la jeunesse, ou l'on ne se confesse point du tout. Les parents, qui devraient être si attentifs à ces devoirs de religion, s'en remettent souvent à des étrangers, qui auraient besoin eux-mêmes qu'on veillât sur leur conduite. On contracte dès la jeunesse la malheureuse habitude de se mal confesser et de communier indignement. Avec de si mauvaises dispositions, on prend parti dans le monde. Plus on avance en âge, plus le chaos grossit; quand on nous avertit d'y remédier, on n'y est presque plus à temps. Et l'on s'étonne après cela qu'il y ait peu de piété dans le monde! On s'étonne que le nombre des élus y soit si petit! Un des grands avantages que les jeunes gens trouvent dans les maisons d'éducation vraiment chrétiennes, c'est d'y apprendre à éviter ce terrible malheur. L'usage de se confesser tous les mois les forme peu à peu à une vie pure et innocente, et le pain des anges, dont ils se nourrissent, les fortifie dans la vertu et forme ces sujets dont la régularité et l'aimable candeur, attirent les regards et obtiennent les applaudissements, des hommes les plus indifférents. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

De la Prédication. La parole de Dieu est ce pain spirituel, dont l'âme se nourrit: en avoir du dégoût, c'est être malade: l'écouter sans en tirer du fruit, c'est un signe de mort., dit le Sauveur du monde; , ajoute-t-il, . Si Madeleine n'eût entendu la parole de Jésus-Christ, elle fût demeurée pécheresse. Dieu avait attaché la conversion de saint Augustin à la prédication de saint Ambroise; le salut de bien des gens est attaché au sermon qu'ils négligent. Les jeunes gens doivent donc assister au sermon tous les dimanches et fêtes, et se persuader, durant le sermon, que le Père Éternel leur dit comme autrefois aux disciples:

: c'est mon Fils qui vous parle, recevez sa parole avec attention, avec docilité, avec un vrai désir de la rendre efficace; il vous avertit qu'il est une

semence qui ne porte de fruit que lorsqu'on la reçoit avec un esprit et un cœur bien préparés. Le Sauveur nous apprend aussi qu'une partie de ce grain mystérieux, tombe dans le grand chemin, qu'il y est foulé aux pieds, ou enlevé par les oiseaux; qu'une partie tombe parmi les ronces qui l'étouffent; que plusieurs sont reçus dans une terre cultivée, à la vérité, mais qui n'ayant pas assez de fond, ou étant trop sèche, a vu à peine lever le grain, qu'elle le voit aussitôt sécher; que peu tombent sur une terre bonne et bien préparée, et que ce sont ceux-là qui portent cent pour un

. Image naturelle des différentes dispositions avec lesquelles la parole de Dieu est reçue. Ces yeux égarés, ces esprits toujours distraits, ces postures peu modestes, laissent entrer trop d'objets dans le cœur pour que cette divine parole ne soit pas foulée, ou enlevée. Les passions sont les ronces qui naissent dans le cœur; si l'on n'a soin de les arracher, elles étouffent la meilleure semence. Ce n'est pas assez d'être touché en entendant la parole de Dieu, il faut nourrir ces pieux sentiments par de sérieuses réflexions, et mettre les résolutions en pratique; alors on sera semblable à cette terre heureuse qui porte le centuple. Si l'on veut que la parole de Dieu ne soit pas infructueuse, il faut l'entendre comme parole de Dieu.

De la nécessité d'étudier la Religion. De toutes les connaissances que l'homme doit avoir, celle de la religion est sans contredit la plus importante. Il peut vivre heureux sans être savant; mais il ne peut l'être véritablement sans le secours de la religion: c'est elle qui maintient notre âme dans cet heureux calme, fruit des victoires qu'elle nous fait remporter sur nos passions; c'est elle qui dans l'adversité et lorsque tout nous abandonne, nous apporte des paroles de consolation et vient essuyer nos larmes. Dans la prospérité, dont les pièges sont si dangereux, elle nous avertit que tout est fragile ici-bas, et nous empêche de nous y attacher et d'y placer notre confiance. N'est-ce donc pas une chose étrange et déplorable que cette légèreté avec laquelle tant de personnes traitent aujourd'hui, tout ce qui regarde la religion? L'ignorance et puis la corruption du cœur en sont la vraie cause. Que les maux causés au monde, depuis un demi-siècle, par l'oubli de Dieu et de son divin culte, ouvrent enfin les yeux et fassent voir aux plus prévenus la nécessité d'enseigner à la jeunesse ces points de dogme et de morale qui forment l'honnête homme et le parfait chrétien! Pour réussir dans cette tâche aussi pénible

qu'indispensable, les Parents et les Instituteurs doivent mesurer toujours leurs instructions sur l'âge et les besoins de leurs Élèves; leur expliquer d'abord les principaux mystères de la religion et ses vérités les plus pratiques; leur dévoiler ensuite les ruses du tentateur et les différents pièges qu'il tend à la jeunesse; leur faire connaître le poison mortel des mauvais livres, le danger si funeste des mauvaises compagnies, ces faux brillants du monde si propres à éblouir des yeux encore peu exercés; les prémunir, surtout, contre les vaines subtilités de l'irréligion, et les habituer à ne point prendre des sophismes pour des raisons, ni des railleries pour des preuves. Il ne suffira pas cependant à un jeune homme qu'il sente l'excellence des instructions qu'il a reçues: l'instabilité de l'âge, les dangers de la séduction, contre lesquels il doit se prémunir, l'édification du Prochain, la gloire de Dieu même exigent qu'il soit, comme parle l'apôtre S^{ct} Pierre, .Les jeunes gens doivent donc avoir entre les mains quelques-uns de ces excellents ouvrages, si nombreux aujourd'hui, où la vérité de la religion est démontrée, et où les sophismes, qui l'attaquent, sont réfutés, avec autant de force que de lumière. Les motifs principaux qui pourront servir à la

21

justification de notre croyance et de nos pratiques religieuses, peuvent se réduire aux cinq suivants:

1°

∓ (par exemple qu'il y a sept sacrements), (par exemple l'abstinence du vendredi et du samedi) .

2°

∓.

3°

∓.

4°

∓.

5°

∓. On peut voir le développement de ces motifs de notre croyance dans l'ouvrage suivant:
. À Lyon.

1

Ep. 1. C. 3. V. 15

.

1

Par Jean-Baptiste Aubriot de La Palme, 1801. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

22

Article

V

.

De la lecture des Livres de Piété. Rien ne sert tant à nourrir la piété que la lecture des bons livres: ce sont des directeurs, des prédicateurs muets qui touchent et qui instruisent; c'est une manne céleste dans laquelle chacun trouve la nourriture qui lui est nécessaire. Plusieurs grands saints doivent leur conversion à la lecture spirituelle. Saint Sérapion à la lecture de l'évangile: saint Ignace à celle de la vie des Saints; un très grand nombre à celle de plusieurs autres bons livres. , dit saint Ambroise, quand nous prions, nous parlons à Dieu, et lorsque nous lisons un livre de piété, c'est Dieu qui nous parle. Il est juste aussi que nous apprenions sur la terre ce dont la connaissance nous demeurera dans le ciel: , nous dit S^rJérôme. Que les jeunes gens se fassent donc une loi de ne passer jamais un jour sans faire une lecture dans un livre de piété. C'est à un directeur à déterminer, dans la multiplicité des livres pieux, ceux qui seront les plus utiles à chacun en particulier. Il en est des livres spirituels comme des viandes: quoique toutes soient bonnes, toutes ne conviennent pas à tous. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Chapitre

IV

. Des obstacles que les jeunes gens rencontrent dans le chemin de la vertu.

23

Chapitre

IV

.
Des obstacles que les jeunes gens rencontrent dans le chemin de la vertu. Il ne suffit pas de montrer à un voyageur le chemin qu'il doit prendre; pour le conduire sûrement au lieu où il tend, il faut l'avertir des dangers qu'il rencontrera, et le prémunir contre les obstacles qui pourraient l'arrêter ou le détourner même de la route qu'on lui avait tracée. Après avoir indiqué à la jeunesse le chemin de la vertu, il faut aussi lui indiquer les dangers qui s'y rencontrent et qui pourraient encore conduire à de funestes précipices. Les principaux obstacles qui se présentent aux jeunes gens sont les mauvais livres, les mauvaises compagnies, le respect humain, certains divertissements dangereux ou criminels, et le dérèglement des passions. Nous entrerons ici dans quelques détails, afin de mettre à découvert des écueils, contre lesquels vient chaque jour échouer la vertu de tant de jeunes gens.

1

Voyez: Instruction de la jeunesse,

Article premier.

Des mauvais Livres. Rien n'est plus pernicieux que la lecture des mauvais livres. C'est un poison préparé qui, quelque prompt remède qu'on y apporte, opère toujours. Le moins violent n'est pas le moins à craindre; s'il n'a pas son effet sur l'heure même, il n'en est pas moins efficace tôt ou tard. Si d'abord il ne tue pas l'âme, du moins il la rend infirme. Une historiette, une poésie galante, un livre impie poliment écrit, divertissent, mais aux dépens toujours de la religion et des bonnes mœurs. Les dérèglements de la plupart des jeunes gens, leur libertinage, sont le fruit des mauvais livres. Nul beau naturel, nulle éducation, nulle innocence qu'ils ne corrompent; et la jeunesse, comme plus susceptible du venin, ne se défend jamais de la contagion. Le démon, qui est le principal auteur de tous les mauvais livres, n'a peut-être point de plus puissant ni de plus infaillible moyen que celui-ci, pour pervertir les hommes, et surtout les jeunes gens. Les uns produisent l'erreur dans l'esprit, les autres pervertissent le jugement, tous corrompent le cœur, excitent les passions, enseignent le vice avec art, et étouffent insensiblement les inclinations

les plus chrétiennes. Il faut donc que les jeunes gens conçoivent une horreur véritable de toutes ces pernicieuses lectures, elle sera un des principaux fruits de leur éducation. Pour y parvenir, ils doivent regarder tout ce qu'on appelle romans, aventures d'amour, comédies, lettres et poésies galantes, comme l'écueil des bonnes mœurs. Il est peu de ces livres qui ne soient l'ouvrage du mauvais esprit, nul qui ne soit un piège redoutable: ils se feront donc une loi de n'en jamais voir aucun. L'esprit, la politesse avec lesquels on prétend qu'ils sont écrits, sont un appas pour séduire; ils se garderont de se laisser jamais éblouir à ce faux éclat. L'art sert à rendre le poison plus agréable, mais en est-il moins poison, pour être plus doux? Il n'est d'ailleurs pas vrai qu'il y ait plus d'esprit, ou plus de politesse dans les mauvais livres; ils n'apprennent pas à mieux parler, dit S^ⲁAugustin, mais à mal vivre, et à commettre le crime avec moins d'horreur. On doit puiser la science et la politesse dans de meilleures sources: ils sont très nombreux les bons livres qui apprennent également et à bien vivre et à bien parler. «Voici, dit S^ⲁJérôme, comment on instruira une âme qui doit être le temple de Dieu: qu'elle apprenne à ne rien entendre et à ne rien dire que ce qui peut inspirer la crainte de Dieu; qu'elle ne comprenne pas même ce qui blesse la pureté; qu'elle ignore les chansons du monde,

qu'elle accoutume de bonne heure sa langue encore tendre, à chanter les doux cantiques de l'Église.»On ne regardera pas avec moins d'horreur tous ces livres suspects pour la doctrine: ils sont encore plus dangereux pour le salut. Les autres commencent par corrompre le cœur et ensuite gâtent l'esprit: ceux-ci gâtent l'esprit, et ensuite corrompent le cœur. C'est par cet artifice que toutes les hérésies se sont répandues. Un livre dit souvent ce qu'un homme n'oserait pas dire. Dès que l'Église a condamné un ouvrage, on doit l'avoir en horreur: une triste expérience ne prouve, hélas! que trop, la nécessité et la sagesse des lois que la sollicitude de cette tendre Mère lui a fait porter à ce sujet, et qu'elle impose constamment à ses enfants. .On verra avec fruit, sur une matière si importante, l'excellent ouvrage suivant: , par D.ꝰNicolas Jamin.

1

Lib. 2. Ep. ad Læt.

2

Rom. 16. 17

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

27

Article

II

.

Des Amis.Si les jeunes gens savaient faire le choix de leurs amis, et s'ils ne se liaient d'amitié qu'avec ceux qui sont vertueux et d'un bon caractère, ils se conserveraient dans l'innocence, et on n'aurait pas tant sujet de gémir sur le dérèglement et la licence des mœurs.On peut dire que le sort des jeunes gens, et même leur salut, dépend bien souvent de ce choix. Un mauvais compagnon est un pernicieux ennemi; ses entretiens sont un poison, sa confiance est d'ordinaire contagieuse. Il n'y a rien qui ait tant de force sur l'esprit que l'exemple. À la vérité, on n'imite pas toujours les bonnes qualités d'un ami vertueux; mais on adopte bientôt tous les défauts d'un compagnon peu sage. La contagion se communique par les yeux et par les oreilles; on ne se défend guère d'un tel piège.Pour éviter cet écueil il faut des précautions extrêmes: l'amitié doit être fondée sur la vertu, elle doit tendre à la vertu, et elle doit être guidée par la vertu; le discernement sur un point si délicat,

28

est de la dernière importance: si les biens qu'on veut se communiquer, par l'amitié, sont mondains et charnels, vains et faux, l'amitié est mondaine et charnelle, vaine et fausse; plus ces biens seront d'une vertu excellente, plus l'amitié sera noble

et magnanime: comme le miel est plus exquis quand il est extrait des fleurs d'un parfum plus rare, ainsi l'amitié est plus parfaite, lorsqu'elle est l'expression de cœurs d'une vertu plus solide et plus pure. Les amitiés frivoles qui naissent des sens et s'arrêtent aux apparences, finissent par les sens et durent peu. Si notre amitié est une communication mutuelle de la charité, de la dévotion, de la perfection chrétienne, oh! qu'elle sera précieuse! avec quels sentiments délicieux la vertu se communiquera à nos cœurs! Elle sera excellente, parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce que son lien est Dieu, et qu'elle durera éternellement en Dieu. Qu'il est beau d'aimer sur la terre comme on aime dans le Ciel! Toutes les autres amitiés ne sont que des ombres grossières de celle-ci. Les jeunes gens donneront donc leur amitié à ceux qui, par leur application aux devoirs de leur état et de la religion, auront obtenu leur estime, et les plus vertueux auront le plus de part à leur confiance. L'Esprit Saint nous apprend que

. Nulle considération ne les retiendra dans la société, bien moins encore, dans l'intimité, de ceux

1°

☒

29

, comme dit le Sage, ;

2°

☒qui jettent du ridicule sur la vertu et sur ceux qui la pratiquent: ;

3°

☒qui cherchent à détourner des pratiques de piété, par leurs discours mondains et frivoles: ;

4°

☒de ceux qui vivent dans le désœuvrement et l'oisiveté: .C'est donc un grand bonheur pour les jeunes gens de se voir sous la direction de Maîtres, qui formés à l'école des Fénelon, des Rollin, des Fleury et d'autres grands hommes amis de la bonne éducation, ne souffrent aucunement auprès de leurs élèves, des enfants, dont les mœurs seraient corrompues, et l'esprit gâté, mais qui les rendent irrémisiblement à leurs parents quels qu'ils soient, sans se laisser séduire par les petits calculs d'un vil intérêt ou d'une prudence trop humaine.

1

Prov. 2. 13

·
2

Num. 16, 26

·
3

Prov. 13. 20

·
4

Eccli 21. 11

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

30

Article

III

·
Du Respect humain., dit le Sauveur du monde; la voilà formellement condamnée cette faiblesse, cette lâche timidité qui empêche de pratiquer le bien et qui fait commettre le mal, de peur de déplaire à des hommes ou ignorants, ou dérégés! On n'osera pas pratiquer tous les devoirs de la piété envers Dieu, de la soumission et du respect envers ses Parents, ses Maîtres et surtout envers les Ministres de la Religion, par la crainte d'être en butte à la censure de condisciples, ou de toute autre personne, qui agissent d'une manière différente! Conduite injurieuse à Dieu et contraire à la raison:

1°

∞d'un côté Dieu nous commande la ferveur dans les pratiques de la Religion, l'application à l'étude, le respect et la soumission à ceux qu'il a chargés de nous former l'esprit et le cœur! Il nous promet son assistance, sa tendresse, un bonheur éternel, si nous sommes fidèles aux obligations qu'il nous impose. D'un autre côté de jeunes insensés cherchent à nous inspirer de l'éloignement pour tous ces devoirs, et nous engagent

31

à les suivre dans leur amour de l'indépendance, dans leur indifférence, et peut-être même dans leur impiété; à ce prix, ils nous offrent aussi leur amitié! Ah! Pourra-t-on balancer? Prendra-t-on le parti de désobéir à Dieu pour plaire à des méchants? quel crime, quelle folie, de donner la préférence à la créature sur le Créateur, et de mettre sa confiance dans les hommes! Si Dieu est pour nous, qu'avons nous à craindre de leur part? Et s'il est contre nous, quels secours les hommes pourront-ils nous donner?

2°

De quoi le respect humain nous fait-il rougir? Est-ce de quelque défaut qu'on a remarqué en nous, ou de quelque faute qui nous est échappée? Non! C'est d'avoir bien rempli nos devoirs! Mais, n'est-ce pas là un renversement d'idées, une opposition avec toutes les lumières de la raison, avec tous les principes du sentiment naturel? C'est au vice à être honteux et non pas à la vertu: que l'homme vicieux rougisse: c'est à lui qu'appartient la honte! La vertu, l'innocence est en droit de montrer une noble, une sainte hardiesse. Quels sont, après tout, ces censeurs à qui l'on craint de déplaire, ou dont on recherche le suffrage? Ce sont souvent des hommes ignorants qui ne connaissent pas ce dont ils se moquent, et plus souvent encore ce sont des hommes livrés à des passions honteuses; un trouble secret les accompagne partout; continuellement déchirés par des remords, ils voudraient étouffer la voix importune de leur conscience, et c'est pour se

32

rassurer par leur nombre, qu'ils s'efforcent de multiplier les complices de leurs désordres; mais tandis qu'ils s'élèvent au-dehors contre la vertu, ils ne peuvent s'empêcher de la respecter dans leur cœur, et de la regretter: tout en persécutant le juste, ils l'estiment et souvent ils envient son sort. Est-ce devant de tels hommes que nous devons rougir? Des êtres dont nous devons plaindre l'ignorance ou mépriser la corruption pourraient-ils nous ébranler? Serions-nous bien sensibles à l'approbation ou au blâme, au mépris ou même aux injures d'un ignorant, ou d'un malade dont la raison serait troublée par la fièvre? N'aurions-nous pas pitié de leur triste situation? Serions-nous fort jaloux de leur ressembler? Si par une funeste rencontre, nous nous étions trouvés en contact avec des pestiférés, ne serions-nous pas bien aises d'avoir échappé à la contagion? Eh! réjouissons-nous donc aussi d'avoir l'esprit plus éclairé et le cœur plus formé que ces hommes qui nous porteraient au mal; faisons éclater notre joie d'avoir échappé à la contagion qu'ils répandent, et félicitons-nous, s'il arrive que nous ayons à souffrir quelque chose de leur part, pour la belle cause de la vertu ou de la Religion! Le premier moyen pour être partout et toujours ce qu'il faut être, c'est de se déclarer d'abord pour la vertu franchement, en homme brave et courageux; le second est de faire toujours société avec les plus gens de bien, après qu'on les aura connus: il y a une espèce de charme à s'entendre dire de

33

compagnie: ; alors on ne craint plus de déposer toute honte; on rougirait même, chez les personnes vertueuses, de n'être pas vertueux, loin d'avoir peur de le paraître. Mais le grand remède contre le respect humain, c'est l'amour de Jésus-Christ et le désir de l'honneur et du bonheur de pouvoir souffrir pour lui. La prudence humaine est la grande amie du respect humain. Il ne faut jamais attendre une haute ni solide vertu des jeunes gens qui la consultent, quelques bonnes dispositions qu'ils paraissent avoir. Celui qui se met tant en peine des jugements de la créature, n'est pas assez pénétré de son néant, et est encore dans une grande ignorance des vérités fondamentales de la piété chrétienne. Cette prudence de la chair, quoi qu'en disent les sages du monde, est une prudence de mort et réprouvée de Dieu: , dit-il, , selon le monde

.Un masque, une statue, une peinture hideuse, une ombre quelquefois fait peur à des enfants, tandis qu'ils manient froidement une arme à feu, une épée, et qu'ils jouent tranquillement sur le bord d'un précipice où ils seraient perdus sans ressource, s'ils venaient à y tomber. Voilà ce que nous appelons une véritable enfance, une conduite qui fait pitié, et cela ne peut s'appeler autrement. C'est là précisément l'image, et le caractère du respect humain: craindre ce

34

qui ne mérite aucune crainte, et ne pas craindre ce qui mérite infiniment d'être craint.

1

Luc. 9. 26

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Article

IV

Obligation d'empêcher le mal d'autrui:

Correction Fraternelle. C'est une obligation étroite pour tout homme d'empêcher le mal de son semblable, lorsqu'il le connaît et qu'il peut l'empêcher: . . . , demande S^{cr}Jean, Or, si celui qui refuse du secours à son semblable dans les nécessités corporelles n'a pas la charité, comment pourrait-il avoir cette vertu indispensable pour le salut éternel, s'il montre la même dureté, dans les besoins spirituels du Prochain? Aussi S^{cr}Jean Chrysostome, après avoir remarqué que la loi ancienne défendait de

35

négliger le bœuf de son ennemi qui se serait égaré, et qu'elle ordonnait de le ramener à son maître, demande s'il pourra espérer le pardon de son indifférence, celui qui néglige On niera moins encore, que ce ne fût un crime, si, pouvant aisément empêcher que la contagion ne se communiquât dans une ville, que le feu ne prît à un

édifice et ne le réduisît en cendres, ou qu'on n'empoisonnât toute une compagnie, on ne voulait pas empêcher un mal si considérable. Mais ne serait-ce pas un crime bien plus grand encore, si sachant que quelqu'un par la contagion de ses exemples ou par le poison de ses maximes impies et corruptrices pervertit ses semblables, un indigne respect humain ou une lâche complaisance, nous fait négliger d'étouffer le mal ou d'empêcher qu'il n'étende ses ravages, lorsqu'il est en notre pouvoir de le faire, soit par nous-mêmes, soit par le secours d'autrui? Je dis par nous-mêmes ou par le secours d'autrui, parce que dans le cas où l'on ne puisse point faire avec fruit la correction par soi-même, soit parce qu'on n'en est pas capable ou qu'il y a danger de se laisser séduire, soit parce que le mal, pour certaines raisons, exige un remède prompt et efficace, on doit laisser la correction particulière, et passer de suite à la dénonciation, faisant connaître le mal ou le coupable à celui qui en

36

qualité de père ou de juge, selon la nature du cas, est en droit de le corriger ou de le punir: .Et que l'on ne s'imagine pas, dit S^{cr}Augustin, que ce soit nuire au Prochain, que de découvrir ainsi son mal, pour le guérir; au contraire, ce serait se rendre coupable de sa perte, si pouvant le sauver, en faisant connaître son mal au médecin, on souffre qu'il périsse par un silence criminel! Que jamais donc, dans une matière aussi délicate, on ne prête l'oreille aux conseils trompeurs d'une crainte trop servile ou d'une prudence trop humaine; mais qu'on se souvienne de ces paroles de S^{cr}Jacques, si propres à faire remplir, avec courage, tous les devoirs de la correction fraternelle: .

1

Eccli 17. 12

.

2

Rom. 15. 11

.

3

Eph. 5. 11

.

4

Joan. 12. 47

[1

Jean 3. 17]

.

5

Matth. 18. 15, 16, 17

.

6

Ep. 109.

7

Jac. 5. 19

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

37

Article

V

.

Du Plaisir. Le plaisir est l'écueil ordinaire de la jeunesse; c'est un fantôme trompeur qui l'attend à l'entrée de sa carrière pour lui présenter la coupe empoisonnée de ses promesses séduisantes, en cachant les noirs soucis, les remords cuisants qu'il sème de toutes parts. L'expérience et la réflexion ne sont bien souvent que des remèdes tardifs; ils ne sauraient toujours guérir le mal que leur absence avait occasionné. Il est donc d'une extrême importance que les jeunes gens aient sur cette matière des idées justes et fixes: Le plaisir est une manière d'être de l'âme dans laquelle elle se complaît. Il y en a de deux espèces: le plaisir sensuel ou matériel, et le plaisir spirituel: le premier consiste dans l'agréable sensation que nous procure l'impression que les objets extérieurs font sur notre âme par l'entremise des sens, l'autre est ce bien-être que l'âme peut éprouver sans l'aide des sens. Le Créateur nous a rendus susceptibles de sensations agréables, afin que le devoir de la conservation de notre être nous fut moins pénible et que nous pussions ainsi remplir plus aisément le

but de notre création. Le plaisir en lui-même est donc un moyen que Dieu nous a fourni pour arriver à notre fin, il ne serait ni raisonnable ni permis de s'y attacher autrement. L'homme n'est digne d'estime et il ne saurait être heureux qu'autant qu'il se tient dans les bornes que la raison, de concert avec la Religion, prescrit dans l'usage des plaisirs: celui qui les transgresse, trouble l'harmonie des sens entre eux, celle du corps avec l'âme; il altère sa santé, avance le terme de son existence et se prépare des remords cruels et inévitables. Il n'y a donc, à proprement parler, de félicité sur la terre, que dans la sagesse: les plaisirs qu'elle donne à l'âme, sont purs et durables, rien ne peut nous les ravir; tandis que les plaisirs du corps sont fragiles: ils ne durent jamais longtemps, l'usage même les détruit. Il est, par conséquent, indispensable de prendre pour guides dans l'usage des plaisirs, la Raison et la Religion: c'est de cette jouissance réglée par la raison, que naît le bien-être corporel, comme c'est de cette même jouissance rectifiée par la Raison et la Religion que vient la paix de la conscience, qui de tous les sentiments agréables est sans doute le plus parfait. La passion du plaisir a inventé, pour se satisfaire, des moyens infinis; nous en examinerons quelques-uns des plus communs de nos jours. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

39

§ Premier.

Des Spectacles. Les spectacles ont de l'attrait pour bien des personnes; ils ont, surtout, de quoi plaire à la jeunesse; mais on en doit dire ce que la fable nous apprend des Sirènes qui attiraient les voyageurs par la douceur de la voix, et qui ensuite les faisaient périr: ainsi les spectacles attirent par le plaisir, mais ils causent la perte de ceux qui les fréquentent. En effet, quelle fin se propose-t-on au théâtre? de flatter le public, de lui plaire par le jeu des passions les plus propres à émouvoir la multitude, de manière cependant que cela se fasse, sans inspirer de remords et sans contrarier les plus favoris de ses penchants: «Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur le vice et la vertu, dit La Mothe, travaillant encore pour le théâtre, nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un et de l'autre; et les hommages que nous rendons quelquefois à la raison, ne détruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées.» «Tous nos penchants sont favorisés au théâtre,

40

dit J.-J. Rousseau, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant»: Car on y donne au vice un vernis de douceur ou d'héroïsme qui lui ôte ce qu'il a d'odieux: l'orgueil, le ressentiment des injures, la colère, l'envie, la jalousie y prennent un air si noble, ou un coloris si aimable, qu'il les rapproche de la vertu et semble les confondre avec elle: «On y apprend à tourner la sagesse en ridicule, poursuit J.-J. Rousseau; à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus... On y loue des personnages qui par leur caractère ou leurs exploits réveillent au fond de l'âme et enhardissent les inclinations les plus vicieuses: la scène française est le triomphe des grands scélérats, or, à quoi aboutit la morale de pareilles pièces, si ce n'est à encourager les méchants, et à leur donner le prix de l'estime publique due aux gens de bien!» On y voit la plus dangereuse des passions s'élever sur la ruine de

toutes les vertus: «L'art du théâtre ne consiste plus qu'à lui donner une nouvelle énergie et un nouveau coloris»: les faiblesses et les crimes qu'elle traîne à sa suite y sont déguisés sous les dehors d'une morale aussi fausse que séduisante; ils y sont autorisés par de grands exemples, et représentés sous des formes qui les rendent plus dignes de compassions que de

41

haine: on y enseigne au public à nouer des intrigues de galanterie, à en parler le langage, à en adopter les prétextes. La Religion elle-même y est traitée avec indécence: les autels, les prêtres, les oracles n'y paraissent, le plus souvent, que pour être la matière d'un indigne parallèle, et pour apprendre adroitement à confondre les faux cultes avec le culte véritable, et à les envelopper ainsi tous, sous un seul et même mépris. Ajoutez à cela le prestige de la déclamation qui exprime, avec toute leur énergie, les divers et souvent les plus coupables mouvements du cœur; ajoutez-y l'enchantement du spectacle tout entier: les décorations, la musique, ce cercle séduisant de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui étalent à l'envi tous les raffinements de l'art de la parure. Ajoutez-y enfin les idées que font naître les acteurs et les actrices: «car outre que leur profession est peu honnête, comme dit J.-J., on doit y voir encore une source de mauvaises mœurs, dans le désordre des actrices, qui force et entraîne celui des acteurs.» Or, d'après tous ces principes de corruption réunis, il sera facile de juger des effets que les spectacles doivent infailliblement produire: car nos idées prenant si aisément la teinte de tout ce qui nous environne, aux idées de vérité et de vertu qu'une bonne éducation avait pu donner,

42

ils doivent substituer des idées fausses et libertines; aux manières décentes et naturelles, ils font succéder des affectations ridicules; à l'esprit de sagesse et de simplicité, un esprit de dissipation, de luxe et de galanterie; les germes des talents les plus précieux, ils les étouffent par des goûts frivoles et ils forment irrésistiblement les jeunes gens, à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre, à un ton de fatuité et d'impertinence qui les rend insupportables. «Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris, et ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre, dit Monsieur J.-B. Rousseau.» Donc, la simple raison condamne évidemment les spectacles, et défend impérieusement d'y assister, à tout homme raisonnable. À ces effets si naturels, si déplorables, et qui au tribunal de la raison, en font condamner la criminelle cause, joignons encore l'autorité des Législateurs et des anciens Sages de la Grèce et de Rome: ils ont presque tous regardé les spectacles comme la source de mille désordres et comme le divertissement le plus propre à dépraver les mœurs: «On passe, dit Platon, de l'imitation à la chose même, et tout l'appareil du théâtre ne tend qu'à faire des hommes passionnés et à

fortifier cette partie brute et déraisonnable, qui est la source de toutes nos faiblesses.» Solon s'opposa fortement à leur établissement à Sparte. Plutarque leur attribue la corruption et la perte d'Athènes, etc., etc. Ajoutons-y l'autorité des modernes, et d'abord celle des hommes de cour, qui ont le mieux connu le cœur humain, de La Rochefoucault, du Prince de Conti, qui a fait un traité exprès contre les spectacles; celle du célèbre chancelier d'Aguesseau, qui a fait aussi contre eux des remarques très intéressantes; celle enfin de nos Poètes eux-mêmes: Corneille ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avait fait de ses talents, en travaillant pour le théâtre; «je sais bien, écrivit Racine à son fils, je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes en allant au spectacle; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu?» Quinault, de La Mothe, Le Franc, de l'académie française, s'exprimèrent dans le même sens. Gresset, aussi de l'académie française, déclare au public qu'il n'a jamais pu tranquilliser sa conscience sur un art si peu conforme à l'esprit du christianisme, et il ajoute: «Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres, et dissiper à mes yeux tous les enchantements de

l'art et du génie. Guidé par la foi, je vois sans nuage et sans enthousiasme que les lois sacrées de l'évangile, et les maximes de la morale profane, le sanctuaire et le théâtre, sont des objets absolument inaliénables», etc. «Je crois, dit Riccoboni, célèbre auteur du théâtre italien de Paris, que c'était à un homme tel que moi qu'il convenait d'écrire sur cette matière, et cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en donner une description exacte.» En envisageant les effets du spectacle sur la jeunesse, il dit: «Quand la plus dangereuse des passions, serait traitée avec plus de réserve, sur le théâtre, il n'y aurait pas moins d'inconvénients, et, si j'ose le dire, moins de cruauté de lui donner sur cette matière si délicate, des leçons, et à lui faire courir le risque de perdre son innocence, avant même qu'elle sache quel est son prix, et combien cette perte serait affreuse et irréparable.» Tel est le langage d'hommes qui ont travaillé pour le théâtre, et qui après avoir si bien étudié la science, en ont reconnu et solennellement avoué les dangers et la séduction. Mais, il est pour le chrétien des raisons et des autorités plus convaincantes encore: aux fonts baptismaux, il abjure Satan, le monde et ses pompes,

et ce n'est qu'à ces conditions qu'il est reçu au sein de l'Église de J.-C.; cependant est-il un lieu plus consacré au monde, et à ses pompes, que le théâtre? En effet, faire mourir, en nous, tout ce qui flatte la concupiscence de la chair, celle des yeux, et l'orgueil de la vie, voilà comme nous l'apprend le disciple bien-aimé
 , l'abrégé de la morale de l'évangile, et l'esprit du christianisme. Nourrir dans nos cœurs, la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie, voilà, nous l'avons prouvé plus haut, sinon tout l'objet, au moins tout le fruit des spectacles...

Dans l'évangile J.-C. nous déclare que . Partout, il y dit Anathème au monde et à ses maximes; sur le théâtre c'est le monde et ses maximes qu'on prêche: lui seul y dicte des lois, dirige les affections et fixe la règle des mœurs.Or, est-ce dans l'évangile, aux pieds de Jésus crucifié pour les hommes, ou est-ce à l'école du théâtre, devant des images vivantes de volupté ou d'autres passions dangereuses, que le chrétien doit s'instruire et se former? La réponse est facile, elle ne saurait être douteuse. Un chrétien sait «que tout ce que nous faisons, doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à J.-C.et le faire pour sa gloire; or, pouvez-vous rapporter à la gloire deJ.-C.

46

les plaisirs du théâtre? Si ce ne sont pas des œuvres de J.-C., ce sont donc des Donc tout chrétien doit s'en abstenir».Les Saints Pères, d'âge en âge, prouvent tous d'une voix, qu'un chrétien ne peut assister au spectacle sans abjurer sa religion, et sans violer les promesses qu'il a faites, à son baptême.L'Église, par l'organe de ses Pontifes et des Conciles, a dans tous les siècles défendu les spectacles à ses enfants: dès l'an317, le concile d'Arles excommunie les comédiens, et depuis cette époque la même sentence a été souvent renouvelée. Tous les rituels qui font mention des comédiens les traitent en excommuniés, et leur refusent les Saints Sacrements, même à la mort, à moins qu'ils n'abjurent leur profession criminelle. SCharles ordonne aux Prédicateurs, de représenter, sans cesse, aux chrétiens «combien les spectacles sont contraires au christianisme, combien ils sont exécrables, combien ils attirent de maux sur le peuple chrétien, etc., etc.» Le grand Bossuet ne craint pas d'avancer, que celui qui ose plaider la cause des théâtres, n'évitera pas le jugement de Dieu.Fénelon dit qu'il ne souhaite pas qu'on perfectionne les spectacles où l'on ne représente les passions corrompues que pour les allumer, et après avoir parlé des précautions des

47

anciens contre les amusements publics il ajoute: «Quelle devrait donc être la sévérité des nations chrétiennes contre les spectacles!» Mais il serait superflu d'étendre la liste des Prélats, des Orateurs chrétiens, des Écrivains célèbres, qui se sont élevés contre les spectacles: , comme dit Bourdaloue, .Il ne reste donc aucun appui sur lequel on puisse fonder le droit ou la liberté d'aller au spectacle. Donc, . Massillon, petit nombre des élus.

1

Disc. sur la tragédie.

2

Lettre à d'Alembert.

3

Ibid.

4

Ibid.

5

Voyez M. Clément, maximes, etc.

6

Mém. sur la vie de J. Racine par son fils.

7

Disc. sur la tragédie.

8

Lettre à L. Racine.

9

Lettre de 1759.

10

Traité de la réforme du théâtre.

11

Matth. C. 5. 28

.

12

Massillon, disc. petit nombre des élus.

13

Tert. Ap. Cyp. Jean Chrys. Aug. etc.

14

e

Conc. général de Constantinople. Conc. de Bourges, etc., etc.

15

Maximes et réflexions sur la Comédie.

16

Lettre à l'acad.

17

Sermon sur les divertiss. du monde.

1

Antoine Houdar de La Motte, .

2

Non pas Jean-Baptiste mais Jean-Jacques, .

3

Jean-Jacques Le Franc de Pompignan, , Paris 1755.

4

assister, fréquenter. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*§

II

.

Des Bals. Les bals ne sont pas moins dangereux que les spectacles: l'exercice de la danse met le sang dans une grande agitation, et rien n'est plus favorable aux passions; d'ailleurs, la plupart des danses, pour être bien exécutées, exigent du danseur qu'il paraisse être passionné; mais, comment le pourra-t-il paraître, s'il ne l'est réellement? Ajoutez à cela le mélange des personnes des deux

48

sexes; le luxe et souvent l'indécence de la parure, le prestige des illuminations, la musique, etc. Ah! quels dangers, pour la jeunesse surtout! Qui la soutiendra dans des moments si critiques? Aussi voit-on, dans ces sortes d'assemblées, presque toutes les

passions naître, se former ou croître pour le malheur de tant de jeunes gens. «J'ai toujours cru les bals dangereux», disait M. Bussy-Rabutin, le courtisan le plus poli de son siècle. «Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience, et quoique le témoignage des Pères de l'Église soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un courtisan doit être d'un plus grand poids. Je sais bien, continue-t-il, qu'il y a des gens qui, à ce qu'ils disent, courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres; cependant les gens qui composent ces sortes d'assemblées, ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, et l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourraient peut-être aller au bal sans intéresser leur conscience, seraient ridicules d'y aller; et les jeunes gens, à qui la bienséance le permettrait, ne le pourraient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien, et je crois que les Directeurs feraient

49

leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.» Voilà un témoignage qui ne sera pas suspect aux gens du monde, et qui doit faire sur eux une profonde impression, s'ils veulent y réfléchir. Le chrétien docile, et instruit de ses devoirs, sait aussi à quoi s'en tenir: il n'ignore point les sentiments de l'Église sur ces divertissements; il connaît ce que dit à ce sujet l'Esprit Saint lui-même: .

1

Recueil des lettres de M. Bussy.

2

Eccli 9. 4

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821§

III

Des Concerts et de la Musique. Les Concerts seraient un amusement fort agréable et innocent, si l'on en bannissait toute symphonie et tout chant lascifs; si la musique en était tantôt grave et majestueuse, ou d'une tristesse touchante; tantôt gaie, gracieuse, légère; jamais voluptueuse ni trop tendre; s'ils n'étaient composés que de personnes sages et honnêtes. Mais, comme la plupart le sont de gens frivoles, qui ne cherchent qu'à faire des prosélytes; comme le chant n'y inspire souvent que la langueur et la volupté, il est bien dangereux de s'y exposer et de les faire connaître à la jeunesse.

50

On ne sait que trop, combien en général ces sortes de réunions sont aujourd'hui funestes à l'innocence: des enfants élevés avec soin, nourris dans les sentiments de la plus solide piété, formés sur les meilleurs modèles, y succombent chaque jour et y perdent, en peu de temps, les fruits de l'éducation la plus soignée. La musique n'est cependant pas inutile, surtout la vocale, en ce qu'elle développe et règle l'organe de la voix. Elle peut adoucir les mœurs, élever, épurer les sentiments, dissiper la tristesse, et récréer les esprits fatigués par des occupations longues et sérieuses. Elle a néanmoins aussi ses dangers: outre que les passions en abusent pour amollir l'âme, par le charme de l'harmonie, elle conduit à des réunions dont nous avons vu le danger; elle détourne quelquefois des devoirs de condition, et expose ses amateurs à d'autres périls plus ou moins funestes à l'innocence. Le sage refusera donc de chanter sur les bords du fleuve de Babylone

; loin de profaner ses accents, en les mêlant à ceux des enfants du siècle, il fuira constamment leurs folles joies: ses désirs se portant plus haut, il célébrera par les cantiques sacrés de Sion les attributs de la divinité, ou l'ouvrage de ses mains, dans les merveilles de la nature: .

1

Ps. 32

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

51

§

IV

Des Délassements ou Récréations. L'esprit ne saurait soutenir une application continuelle, ni le corps un travail trop prolongé: l'un et l'autre a besoin de repos, pour soutenir la tâche que la Providence a imposée à chacun. Les délassements innocents, qui servent à réparer les forces et à récréer l'esprit, ne sont donc pas incompatibles avec la sagesse: ce sont, dans l'ordre de Dieu, des remèdes aux infirmités de notre nature; c'est à la raison à en faire le choix et à en régler l'usage; la modération doit les accompagner et la paix doit les suivre: car ils sont semblables aux meilleurs aliments, qui pris avec excès, changent de nature et se tournent en poison.

1°

∞ Les jeux dont le motif est un délassement innocent, et où la raison préside, où la pudeur et la Religion n'ont rien à reprendre, ne sont donc point interdits; ils peuvent être bons et utiles à l'esprit aussi bien qu'au corps. Mais si la passion y règne, ce ne sont plus des divertissements, ce sont des exercices violents et pénibles, où les

naturels se montrant sans masque, laissent toute liberté aux saillies de l'humeur et produisent des incongruités et des brusqueries qui ont souvent des suites fâcheuses.

2°

☞ Rien de plus propre que les jeux d'exercice modérés, à fortifier le corps, à délier les membres,

52

à donner de la grâce et de l'aisance à la démarche; ils donnent du courage, et produisent une sensation agréable à tout le genre nerveux. Ces jeux sont donc d'une grande utilité aux jeunes gens: ils ne servent pas moins à leur fortifier l'esprit que le corps, et à leur former un caractère aimable qu'une constitution robuste.

3°

☞ On demande tous les jours si certains amusements accrédités dans le monde, si ces jeux où la passion déguisée s'insinue; si ces usages bizarres de se travestir en certains temps; si ces coteries où des mots couverts, des allusions dangereuses, font tout le sel des conversations; si ces sociétés de lecture, où se forment nos petits-maîtres philosophes; si ces assemblées, où le luxe et l'indécence se trouvent réunis, où des airs tendres et languissants se font entendre; on demande sans cesse, si toutes ces choses ne peuvent pas être mises au rang des divertissements permis? Nous demanderons, à notre tour, si l'Évangile n'est la règle de notre conduite, que lorsqu'il défend un péché évident, et s'il ne doit pas l'être quand il ordonne la fuite des occasions du péché, de celles surtout où l'expérience prouve que l'innocence fait si souvent naufrage?

. Tout esprit droit, qu'un cœur gâté ne séduit point, trouvera aisément la réponse.

4°

☞ Si après avoir rempli les devoirs de la religion et de notre état, il nous reste plus de temps qu'il n'est besoin, pour prendre de l'exercice, on ne saurait mieux l'employer qu'à des études utiles,

53

à des lectures solides, comme de livres de morale, d'histoire, de science, etc. observant de ne pas lire tout indistinctement, ni trop, ni rapidement; il faut ménager ses moments, mettre dans ses lectures beaucoup de choix, lire posément et avec réflexion, et faire quelquefois des résumés, ou même des extraits de ce qu'on a lu de plus utile ou de plus agréable.

5°

«La est un autre délassement utile et agréable: il sert tout à la fois à orner l'esprit et à former le cœur, si l'on fait bon choix des personnes avec qui l'on converse: , dit un ancien. Le choix sera tel, si l'on se fait une loi de ne fréquenter que des personnes sages et d'un bon caractère. Pour goûter les charmes du commerce des honnêtes gens, y lire en quelque sorte dans les esprits, pénétrer dans les cœurs et y puiser d'utiles connaissances, il faut avant tout, se rendre soi-même aimable; pour cela, il suffit d'estimer et d'aimer, en vrai chrétien, ceux avec qui l'on converse; car dès lors on les écouterait avec attention, on leur répondrait à propos et on leur laisserait toutes les facilités de développer leurs pensées. Il y a de la politesse à entretenir les personnes avec qui l'on se trouve, il y en a plus encore à les laisser parler par préférence. La douceur, la facilité, la circonspection, la modestie, la précision, un silence d'attention et d'estime, feront donc notre caractère distinctif dans la conversation; notre modestie nous faisant un devoir de chercher

54

moins à briller qu'à faire briller les autres, mettra tout le monde à son aise avec nous; notre air, notre ton de voix, les matières mêmes, seront proportionnées aux personnes avec qui nous conversons: modestes avec les Grands, respectueux avec nos Supérieurs, simples avec nos Égaux, affables avec nos Inférieurs, complaisants et charitables avec tout le monde, nous n'entreprendrons personne au-delà de sa sphère. Ennemis des disputes, des flatteries, des médisances, des railleries, de tout excès, nous goûterons dans la conversation des fruits précieux de paix chrétienne, et chacun nous quittera content de nous, content de soi-même, et toujours plus sage, plus zélé pour ses devoirs, plus ami de la vertu.

6°

«Mais de toutes les récréations, la plus douce pour l'âme chrétienne, c'est celle qu'elle trouve à consoler, à soulager les malheureux. Quoi de plus délicieux, en effet, pour un cœur vertueux et sensible, que de voir un vieillard décrépît se ranimer, en quelque sorte, à son approche? D'entendre l'infortuné lui confier ses peines avec cette liberté qu'inspire la confiance? De faire accourir l'orphelin désolé et d'en recevoir les innocentes caresses? De remarquer les transports de joie, que sa présence inspire partout, et de recueillir les bénédictions de tant d'âmes affligées qu'elle a eu le bonheur de consoler? Est-il de plaisirs plus purs, et qui répandent dans le cœur une onction plus suave? Il n'y a que vous, ô Religion Sainte, qui puissiez attacher à vos œuvres,

55

ce charme inexprimable! Demandons à S^{te}Élisabeth ce qu'elle trouve de si aimable dans cette vieille lépreuse qu'elle soigne? à S^{te}Vincent de Paul, ce qu'il découvre de si grand dans ce pauvre qu'il honore et qu'il sert avec tant de bonté? à cette fille, à ce frère de S^{te} Joseph, quel charme si séduisant ils trouvent dans cet Enfant infect et grossier, qu'ils attirent avec tant de tendresse? Que nous répondront-ils? «Cette malade que je sers, ce

pauvre que j'ai revêtu, cet ignorant que j'ai instruit, c'est lui-même; je le tiens de sa propre bouche: . Je n'ai donc égard ni aux talents, ni aux imperfections de mes semblables; il me suffit de découvrir en eux les traits de mon Dieu: qu'ils soient gravés sur un diamant ou sur une pierre commune; que son image soit d'or ou d'argile, c'est toujours le même que j'y révère et que j'y aime.»

1

Matth. 25

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Article

VI

De la Passion dominante. Les Passions sont des mouvements que l'âme éprouve dans la recherche du bien ou dans la fuite du mal, vrai ou apparent, et qui excitent dans le corps des émotions particulières. Les Passions ne

56

sont donc pas mauvaises par elles-mêmes; elles sont bonnes et utiles lorsque, soumises à la raison, elles en suivent la direction et restent dans les bornes qu'elle leur prescrit. Dans l'état d'innocence, la Raison ne devait rencontrer aucune opposition de leur part; mais depuis que l'homme est criminel, depuis qu'il s'est révolté contre Dieu, ses passions sont révoltées contre lui-même: sa Raison, qui devait les gouverner, est obscurcie, et se laisse séduire; sa volonté, qui devait les modérer, est affaiblie et se laisse surprendre. L'homme ne jouit donc plus d'une paix entière; la guerre est inévitable: il a besoin de forces pour combattre; il doit tendre aux avantages de la victoire. Heureusement il lui est donné de recourir à la grâce, et de solliciter de la miséricorde, ce que la justice lui a ôté. Parmi les nombreuses passions qui s'élèvent en nous, il en est toujours quelqu'une qui se distingue, qui prédomine, et qui, à la longue, agit plus puissamment. C'est elle qui forme le caractère distinctif de chaque homme; on l'appelle: . Cette passion est pour chacun en particulier, la plus dangereuse de ses passions: l'habitude que l'on contracte d'agir par son impulsion, empêche de l'apercevoir telle qu'elle est; elle ajoute aux ténèbres de notre raison et à la faiblesse de notre volonté, et va même à étouffer le cri de notre conscience, en lui donnant le change, par de fausses apparences: car elle se pare du nom de la vertu qui lui ressemble.

57

De là, pour tout homme, deux grandes obligations: de chercher à connaître sa passion dominante, et de l'attaquer, de la réduire, à quelque prix que ce soit, après l'avoir connue. Or la passion dominante, est ordinairement celle

1°

∞qui est la plus conforme à notre tempérament: les sanguins sont souvent légers, vains, sensuels; les bilieux hautains, actifs, emportés; les mélancoliques cachés, soupçonneux, opiniâtres; les flegmatiques froids, lâches, négligents;

2°

∞c'est celle qui met plus aisément toutes les autres passions en mouvement;

3°

∞celle qui fait le sujet ordinaire de nos pensées et de nos affections;

4°

∞qui excite en nous ces guerres contre la grâce, et qui trouble plus fréquemment la paix de notre âme;

5°

∞celle, par conséquent, qui fait la matière ordinaire de nos confessions, et qui nous fait éprouver cette honte de nous accuser si souvent des mêmes choses. Il faut donc chercher à connaître cette passion, et en bien examiner la nature, afin de l'attaquer avec des armes propres au genre de combat qu'elle nous livre; car chaque passion demande une conduite particulière: dans les attaques de l'impureté ou de l'intempérance, on doit combattre en fuyant; on ne saurait être victorieux dans ces combats, que par la fuite. Dans le combat des autres passions, on peut, on doit même quelquefois chercher l'ennemi, si l'on veut remporter le prix de la victoire. Mais il y a dans ces combats des règles à observer; en voici qui pourront faciliter nos triomphes. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

58

§ Premier.

Règles générales pour vaincre les Passions. En général, pour prévenir l'excès de toutes les passions, il faut:

1°

∞appliquer, de bonne heure, l'attention à des objets raisonnables, nourrir l'esprit de considérations sensées, et lui donner des attachements honnêtes; par là on se rend maître des mouvements de l'âme, dès leur origine; et par conséquent, des émotions que les passions excitent.

2°

☞ Lorsque la passion est émue, il ne faut pas la combattre de front: en raisonnant avec elle, on en rappelle l'objet, on en imprime plus fortement les traces; on irrite plutôt les esprits qu'on ne les calme; il faut, par une espèce de diversion se jeter, pour ainsi dire, de côté, s'abandonnant même à quelque passion innocente, pour détourner celle qui devient dangereuse ou criminelle.

3°

☞ Il est nécessaire de bien connaître la nature, les propriétés de la passion que l'on veut combattre; et pour cela il est bon d'avoir sur ces matières, des entretiens avec des personnes prudentes et éclairées; de diriger, vers le même but, ses lectures, ses pensées, et ses réflexions, et de voir attentivement le livre du .

4°

☞ Il faut produire fréquemment des actes intérieurs des vertus contraires à sa passion dominante,

59

et souvent aussi des actes extérieurs de ces mêmes vertus.

5°

☞ Pour cet effet nous chercherons la compagnie des personnes qui ont les vertus contraires à notre défaut dominant, afin de nous former sur ces modèles, et nous fréquenterons même quelquefois celles, dont les défauts fournissent à notre passion, un exercice propre à nous apprendre à en modérer les saillies, et à réduire enfin cet ennemi domestique.

6°

☞ On donnera un certain temps, chaque jour, à l'examen de la passion dominante, pour en découvrir les mouvements, en mieux connaître la nature et la malice, en prévoir les dangers, et en préparer les remèdes.

7°

☞ On dirigera vers la même fin ses prières, ses bonnes œuvres et ses pratiques de piété. Ainsi, de sérieuses réflexions, des conversations avec des personnes vertueuses, un soin du corps modéré et raisonnable, un sage ménagement de ses forces, la prière et les autres secours de la Religion, nous rendront maîtres de nous-mêmes, autant que notre état de mortalité le peut permettre. Dans le désir de faciliter encore les victoires qui doivent produire cet heureux calme, cette paix précieuse, nous traiterons en particulier des passions ou des défauts les plus ordinaires à la jeunesse. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

Des Défauts les plus ordinaires aux jeunes gens, et de leurs Remèdes. Ce sera sans doute rendre un service important aux jeunes gens, que de leur fournir des remèdes aux maladies de leur âme, à celles, surtout, qui sont contagieuses à leur âge, et qui ont de si funestes suites jusqu'à la mort. Nul naturel si âpre et si tortu qu'on ne redresse, qu'on ne polisse si l'on s'y prend à propos. Il faut, il est vrai, des naturels dociles; les plus jeunes sont d'ordinaire les plus propres à être formés: les jeunes plantes sont les plus souples et les plus flexibles; pour peu qu'un arbre soit durci, il n'y a plus la même facilité à le plier et à le redresser. Mais souvent aussi une molle indulgence, peu d'art et de méthode, dans l'éducation, autant que le mauvais fond, empêchent de réformer, et nourrissent même les mauvais naturels. Comme rien ne fait mieux connaître la beauté, l'utilité, et la nécessité de la lumière, que l'horreur des ténèbres, rien aussi ne fera mieux sentir la beauté, les avantages des vertus, et la nécessité de travailler à les acquérir, que la laideur, et les tristes effets des vices contraires. Nous ferons donc connaître la nature et les désordres dans lesquels les vices ou défauts dominants engagent l'homme, avant de parler des remèdes propres à les attaquer et à les corriger directement. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

☒ De l'Indolence et de la Paresse. Il y a des naturels mous, ennemis du travail, et encore plus de la vertu; ils sont tranquilles, non par quelque motif louable, mais par aversion du mouvement; l'égalité de leur humeur n'est qu'une égalité d'indolence, plus ils avancent en âge, plus leur léthargie augmente: ils tombent enfin dans une indifférence stupide, que rien n'émeut plus, que rien ne saurait plus toucher. Cette nonchalance est absolument contraire aux succès des études ou de toute autre entreprise de la jeunesse, et elle a des suites des plus dangereuses et des plus déplorables, soit par rapport à la société à laquelle chacun doit tâcher de se rendre utile, soit par rapport à nous-mêmes, qui devons travailler, ou pour fournir à nos besoins: , ou pour éviter les funestes effets de l'oisiveté: . Un jeune homme paresseux est inhabile à tout, il peut devenir absolument inepte, et il sera presque toujours vicieux, il n'est donc point de défaut qu'il faille moins ménager: la mollesse croît par l'indulgence, plus on la flatte, plus elle devient opiniâtre; pour la vaincre il faut:

☒ Tâcher d'éviter une certaine lenteur, de surmonter un certain dégoût du travail, qui dégénère

en pesanteur d'esprit et en nonchalance; pour y parvenir, il est nécessaire de se prescrire une règle, et de faire chaque chose avec grande exactitude, aux moments précis destinés à chacune en particulier; cette ponctualité sera comme un aiguillon, qui fera sortir l'âme de son inaction, et en communiquant sans cesse de l'activité à sa lenteur naturelle, elle la tiendra continuellement en haleine.

2°

☞ Comme cette passion donne à l'âme quelque chose de matériel, qui l'engourdit, en quelque sorte, si elle n'est éveillée de temps en temps, il sera bon de prendre, chaque jour, quelque exercice, qui agite et remue tout le corps, et qui communique ainsi le mouvent à l'âme.

3°

☞ Dieu et notre Salut doivent être la fin de toutes nos actions; mais Dieu ne saurait agréer le tribut de l'ouvrier négligent, et le Ciel ne saurait être le prix de la paresse. Pénétré de ces vérités, on commencera la journée, et même toutes ses actions principales, en les offrant au Seigneur, et pour les rendre dignes d'un aussi grand maître, on se souviendra qu'il a les yeux sur nous, alors il sera facile de faire tout avec la dernière exactitude.

4°

☞ On se remettra quelquefois devant les yeux les travaux auxquels sont condamnés les autres hommes, ou ceux qu'ils s'imposent volontairement; ceux surtout du Sauveur, des Saints, des bons Chrétiens, de tous les temps et de toutes les conditions:

63

.

5°

☞ On s'imposera quelque pénitence, même corporelle, pour les fautes que cette passion fera commettre, il n'est guère de paresse, qui puisse tenir longtemps contre tous ces remèdes si l'on est fidèle à s'en servir.

1

Prov. 28. 19

.

2

Eccli 55

.

3

Thess. 2. 9

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

2°

De la Vivacité et de la Colère. Il y a, au contraire, des naturels ardents, qui prennent d'abord feu; on ne les choque jamais sans qu'il n'en sorte quelque bluette. Ces saillies fougueuses exposent un jeune homme à de lourdes fautes, et à des accidents fâcheux, dont souvent on ne se repent que trop tard. Il n'est pas de vice plus contraire à la raison: les autres passions la troublent, celle-ci l'étouffe. On cesse d'être raisonnable quand on est emporté: comme la raison est le frein qui arrête l'impétuosité des passions, dès qu'on est privé de ce frein, on est capable de se laisser aller à tous les désordres. Un homme en colère est donc comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail, qui se laisse aller au gré des vents et de la tempête, pour aller enfin se briser contre quelque écueil. Personne ne croit sa colère injuste, au moment qu'elle l'emporte, comme le remarque S^{cr}Augustin: . Elle est

64

pourtant injuste:

1°

dans son principe qui est souvent une bagatelle, une parole dite sans réflexion, une action souvent innocente en elle-même, une imagination, un jugement téméraire, qui mettra quelqu'un hors de lui, et le portera quelquefois aux dernières extrémités. Elle est injuste,

2°

dans sa conduite: il n'est pas permis de remédier à un mal, par un mal plus grand, par le péché; ni de corriger une faute souvent imaginaire, par une faute très réelle. N'est-ce pas une folie, une injustice contre soi-même, que de venger sur soi, la grossièreté, la maladresse, ou quelque autre faute des autres? Or, en se laissant transporter par sa colère, on trouble ou même on perd la raison, la santé, la charité et la grâce. Celui contre qui vous vous mettiez en colère pourrait-il jamais vous faire plus de mal que vous ne vous en faites, fût-il votre ennemi le plus mortel?

3°

☞ La colère est injuste dans ses suites: elle est la source de tous les désordres, de mille péchés: elle fait souffrir celui qui est ému, ceux qu'elle attaque et ceux qui en sont les témoins: elle perd les meilleures causes, soit dans l'appréhension des hommes, soit même en réalité: l'homme en colère paraît toujours avoir tort, et souvent il commence à en avoir par les excès où sa passion le porte, par le peu de proportion qu'il met ordinairement entre la faute vraie ou prétendue qu'il veut punir, et la peine qu'il inflige: un plaisir refusé ou oublié, un geste inconvenant mais innocent, un ordre mal exécuté, mettront l'emporté hors de lui-même, et lui feront

65

oublier, en un instant, tous les services, toutes les marques antérieures d'amitié ou de dévouement d'un condisciple, d'un ami, d'un domestique. Est-il rien de plus injuste, et cependant cela n'est-il pas bien commun? Pour guérir un mal il faut en connaître la cause; le premier remède à la colère sera donc d'en chercher la source:

1°

☞ dans quelques-uns ce vice est l'effet d'un tempérament ardent, d'un esprit vif et d'une humeur bouillante; en ce cas le remède est de travailler sérieusement à vaincre cette humeur, se souvenant que se laisser dominer par son humeur, ou sa passion, n'est pas agir en homme, et bien moins encore en chrétien, qui ne peut avoir d'autres guides que la raison et la grâce. D'abord il faut réprimer soigneusement ses premières saillies, et ne jamais reprendre quand on se sent dans l'émotion, surtout si elle est un peu forte, quelque raisonnable qu'elle puisse paraître: lorsqu'on est ému, une parole d'aigreur qui nous échappe, augmente l'émotion du cœur et le trouble de l'esprit; elle nous fait passer de l'aigreur à la colère, et de la colère à l'emportement. Si l'on était obligé de reprendre une faute, il faudrait se faire violence et réprimer sa colère, ou suspendre sa correction: il faut calmer son cœur, pour être en état de régler celui des autres; la passion, loin de guérir la passion, l'aigrit au contraire. Pour être maître d'autrui il faut l'être d'abord de soi-même: celui qui ne sait pas se gouverner n'est guère capable de conduire les autres.

66

2°

☞ La colère vient souvent aussi de l'orgueil: l'homme vain, s' imagine qu'on lui doit tout, et qu'on ne lui rend jamais assez; de là mille accidents qui le troublent et qui le mettent hors de lui-même. Quand la colère vient de ce principe, il faut travailler à déraciner ce fond d'orgueil, et à acquérir l'humilité. Un homme humble, sera doux et modéré: ; il ne se croit pas facilement en droit de se plaindre, et comme il aime les dernières places, il trouve peu de personnes qui les lui disputent, ou qui lui donnent sujet de se mettre en colère. Dieu seul règne en maître absolu; ne pouvoir

souffrir que tout ne se fasse pas à notre gré, c'est s'élever jusqu'au trône de Dieu. Lors donc qu'il nous arrive quelque chose de fâcheux, rentrons en nous-mêmes, et reconnaissons que nous sommes hommes, et même coupables devant la justice de Dieu: or, comme tels nous aurions grand tort de nous refuser aux légers châtimens qu'il nous envoie, peu importe le moyen ou l'instrument dont il se sert pour cet effet; et en pensant aux désobéissances, et aux injustices que nous avons commises contre la Majesté Divine, nous serons moins sévères sur les manques de respect, ou de soumission que des créatures comme nous, commettent à notre égard. Faisons attention aussi, qu'il serait contraire à la raison et à l'équité, de juger témérairement notre Prochain, et de le condamner

67

avant de l'avoir entendu de sang-froid, et dans la disposition de lui pardonner, si on le trouve innocent. . Enfin, persuadons-nous que la colère est une marque de faiblesse très réelle, d'un esprit bizarre, d'un cœur étroit et d'une âme basse, incapable de s'élever au-dessus des petites passions, et de se gouverner par la raison, parce qu'elle n'est pas assez éclairée, ni assez humble pour reconnaître et souffrir ce qu'elle mérite, et ce que d'ailleurs elle ne saurait éviter entièrement.

3°

☞ La colère vient aussi de l'attache excessive à certains biens, à notre repos, à nos aises; la seule appréhension qu'on ne nous les fasse perdre, nous met déjà dans l'émotion, et nous dispose à l'emportement, dès que nous voyons quelque danger de nous en voir enlever quelque chose. Le remède à ces attaches est de régler nos desirs et de modérer nos affections même les plus légitimes: on demeurera en paix, lorsqu'on sera bien persuadé qu'aucun bien ne peut être mis en balance avec la douceur et la charité; et qu'on perd, plus qu'on ne gagne, lorsqu'on acquiert un bien, quel qu'il soit, aux dépens de ces deux vertus: car elles nous rendent maîtres:

1°

☞ du cœur de Dieu: ;

2°

☞ maîtres du cœur des hommes: point de cœur si farouche, qui tienne contre leurs

68

charmes, et

3°

✠maîtres de nous-mêmes: elles font que tout obéit en nous, parce que nous obéissons nous-mêmes à la raison, et que notre raison est toujours parfaitement soumise à Dieu. Or, l'emportement nous enlève tous ces avantages.

4°

✠L'aversion de toute contradiction, et la difficulté à supporter les défauts d'autrui, sont encore des causes d'emportement si fréquents, qu'on ne saurait assez y faire attention, ni se faire assez de violence, pour s'armer contre ces ennemis de la paix et de la charité: les considérations suivantes seront très propres à nous prémunir contre leurs assauts violents: nous avouons, tous les jours, que nous avons besoin de faire pénitence; mais nous n'avons pas toujours assez de courage, ou assez de santé, ou même assez de liberté pour nous condamner à ses saintes rigueurs; souffrons donc les petites contradictions, que Dieu permet, pour nous exercer, et qui sont d'ailleurs inévitables, quoique nous fassions. Ensuite: où serait la vertu de patience, s'il n'y avait jamais matière de l'exercer?... Nous sentons tant de peine à nous corriger; faut-il s'étonner que les autres ne changent pas? Attendrons-nous pour vivre en paix et dans l'union, que les hommes soient devenus des Anges? Eh! ne nous sera-t-il pas plus aisé de nous corriger pour les autres, que de les réformer pour nous, et d'obtenir de Dieu la patience, que de leur ôter leurs défauts? Nous voulons que les autres soient ce qu'ils doivent être? vœu magnifique! Mais la charité bien ordonnée commence par soi-même; soyons donc d'abord,

69

nous-mêmes parfaits, et tels que Dieu nous veut, et nous ne perdrons jamais de vue, qu'on ne traite pas les maladies de l'esprit comme celles du corps. Dans celles-ci, on peut faire violence au malade: , comme remarque S[✠]Augustin; mais celles-là, on ne saurait les guérir sans son consentement: or, comment gagnera-t-on son consentement, sa volonté? Ce ne sera certainement pas par des brusqueries, qui aigrissent les cœurs et qui les éloignent de nous; mais par des procédés de bonté, qui les gagnent et les attirent, dit S[✠]Bernard: . D'ailleurs, ; l'apôtre S[✠]Paul nous avertit que,

5°

✠Préparons-nous donc dès le matin, chaque jour, à rencontrer quelque désagrément, à être mal servi, peu respecté, etc., et demandons à Dieu la grâce de souffrir ces contradictions, qui nous arrivent, ou par son ordre, ou par sa permission, et pensons que c'est un effet de sa miséricorde, qui change ainsi, en des peines légères, les supplices éternels que nous avions mérités; que les fautes que l'on commet à notre égard, nous remettent devant

70

les yeux, celles que nous avons commises, et que nous commettons encore, tous les jours, au service de Dieu; et qu'elles nous rappellent avec quelle patience et quelle bonté ce tendre Père les supporte: il nous attend en effet, il nous invite au repentir, à la pénitence et à une plus grande perfection: .

6°

αUn dernier remède est, de ne se pardonner jamais le moindre emportement: la colère n'ira pas loin, si on ne la laisse jamais impunie; qu'on s'impose quelque peine proportionnée à sa faute, soit de demander pardon, si l'on s'est emporté contre des personnes qui nous sont supérieures, ou égales; soit de dire des paroles douces et obligeantes, si elles nous sont inférieures, soit de nous condamner à quelque autre acte extérieur de douceur ou de bonté.

1

Prov. 11. 2

.

2

Joan. 7. 24

.

3

[

Matth. 5. 9

.]

4

S.α

Jac. 1. 20

.

5

Matth. 5. 21

3°

De la Légèreté, de la Frivolité, etc. La légèreté est un défaut commun à beaucoup d'hommes; mais surtout aux jeunes gens. Il nous porte à ne nous fixer à rien, à changer d'un instant à l'autre de façon de penser sur le même objet, à approuver le jour ce qu'on blâmait la veille; en un mot, à montrer dans sa conduite et dans ses sentiments, une versatilité ridicule. Ce défaut part ordinairement d'un manque de principes solides,

71

capables de régler nos jugements et nos actions: car, comme pour mesurer une étendue quelconque, il est besoin d'un instrument de comparaison, dont la mesure soit fixe; de même pour régler nos jugements, il est nécessaire d'en mesurer la justesse et la vérité, sur des principes certains. Sans cela nous jugeons et nous agissons au hasard, d'après nos passions et nos caprices, semblables à un pilote, qui n'a point de boussole, et qui erre à l'aventure, au gré des vents et des flots. De ce même défaut de principes solides, d'où naît le défaut de jugement, provient le goût de la frivolité; goût dépravé, qui renverse l'ordre de la nature, qui nous fait négliger le solide et l'utile, pour nous attacher à des objets de fantaisie et de pur agrément, et qui porte certains jeunes gens à des afféteries ridicules: car toutes ces gentillesses étudiées, ces attentions affectées et qui fatiguent, ces gestes compassés, tout cet air maniéré, qu'ils croient du bon ton, et tout ce pitoyable manège qui rend le petit maître si insupportable aux personnes réfléchies, sont des fruits de ce goût détestable de la frivolité. Que de jeunes gens, que d'hommes faits manquent ou perdent leur état, et tombent dans le malheur et l'indigence, pour s'être plus occupés à composer leur extérieur qu'à se former le cœur et qu'à s'orner l'esprit, pour avoir préféré follement l'agréable à l'utile, et le faux brillant au bien solide. L'inconstance, si ordinaire aux jeunes gens, est un défaut, qui les empêche d'être à ce qu'ils disent ou à ce qu'ils font, ou du moins d'y être

72

autant qu'il le faudrait: à peine ont ils commencé à s'occuper d'une chose; qu'une autre venant à l'esprit, partage leur attention; celle-ci en amène une troisième, et en fort peu de temps ils se trouvent bien loin du premier objet; on voit quelle est la cause de ce défaut: il part d'un esprit léger et volage, que rien ne peut fixer; or, cette légèreté vient encore du manque de jugement et des principes. La timidité ou mauvaise honte, qu'il ne faut pas confondre avec la lâcheté, est un de ces défauts qui n'attaquent en rien la vertu, et avec lesquels on peut être fort estimable; mais qui cependant nuisent beaucoup dans le monde, et dont il est important de se corriger. J'entends par timidité, une honte déplacée, qu'on a sans nulle raison, sans nul fondement, lorsqu'on paraît en public, ou devant des personnes avec qui l'on n'est pas familier. Cette timidité donne un air de gêne et de contrainte qui déplaît: elle ôte

la présence d'esprit nécessaire pour bien faire, et pour bien dire ce qu'on fait ou ce qu'on dit; elle donne un ton de stupidité au mérite, et les dehors du vice à la vertu: car la honte ne convient qu'au vice. Ce défaut provient d'une trop grande défiance de soi-même, de l'idée monstrueuse qu'on se fait des choses les plus aisées, de l'opinion où l'on est, que chacun a les yeux fixés sur nous, pour nous critiquer, et de mille autres idées également peu fondées ou même fausses.

73

Le défaut de faire le bel esprit, défaut si commun aujourd'hui, mérite toute l'attention des Parents et des Maîtres. Un jeune homme, à peine sorti du collège, veut déjà trancher du bel esprit dans les sociétés: on le voit sans cesse courir après les bons mots et les pointes, il veut à toute force, faire de l'esprit; sans rien savoir à fond, il vous parle de tout, il raisonne de tout, il juge, il décide de tout en dernier ressort. Heureux si, dans ses prétentions ridicules, dans ses insolents écarts, il sait toujours respecter les mœurs et la Religion!

1°

☞ Pour prévenir les maux que ces défauts causent aux jeunes gens, on doit leur faire remarquer de bonne heure, les suites fâcheuses de la légèreté et de la précipitation dans les actions, dans les jugements et dans les discours; il en résulte, en effet, que presque toujours on fait mal ce que l'on a à faire, qu'on juge imprudemment et qu'on parle de même: trois inconvénients dont les résultats doivent être bien funestes.

2°

☞ Qu'ils examinent les avantages de l'égalité d'humeur et de conduite: le jeune homme solide et conséquent dans ses bons principes se fait un avenir heureux; l'uniformité de sa conduite l'environne, en peu de temps, de la considération et de l'amour de ceux qui le connaissent: la paix dont son âme est comme le sanctuaire, se communique à ceux qui le fréquentent, il se les attache et trouve des amis dans tous ceux qui l'approchent.

3°

☞ Qu'ils se forment aussi des idées des défauts contraires, et qu'ils remarquent particulièrement

74

le ridicule de l'homme inconstant et frivole: ils le voient maintenant gai et enjoué, bientôt il sera triste et maussade. Il ne lui est arrivé rien de fâcheux, cependant le voilà d'une humeur insoutenable: tout lui déplaît, tout le choque, il s'en prend à tout, il contredit tout le monde, sans raison ni bon sens. Il aime et il déteste le même objet

presqu'au même instant: il vous accable de politesse, il est tout sentiment; tout à l'heure il sera froid, il vous en voudra, il en voudra à chacun. Aujourd'hui c'est un malade qui demain serabien portant; il n'est jamais le même deux jours de suite; souvent il est un jour l'opposé de la veille.

4°

☞Que les jeunes gens s'habituent donc à réfléchir, à parler peu et seulement de ce qu'ils savent: ; à bien examiner les choses avant d'en porter un jugement et à ne jamais décider, en quoi que ce soit, avant d'avoir pesé les raisons pour et contre: . Qu'ils se forment, par l'examen sérieux des choses, des idées justes, des principes sûrs et invariables, qui règlent leurs jugements et toute leur conduite. Qu'ils évitent enfin, en toute chose, la

75

précipitation; mais qu'ils donnent à chaque action le temps nécessaire pour la bien faire: la bonne vivacité ne consiste pas à mettre peu de temps aux choses; mais à n'y mettre que celui qui est nécessaire pour les bien faire ou les bien dire: .

1

Eccli 5. 13

.

2

Prov. 18. 13

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

4°

☞De l'Amour de la Gloire, de l'Ambition et des Richesses.L'amour de la gloire, d'une bonne réputation, de l'estime des hommes est louable, s'il n'est pas fondé sur l'orgueil et la vanité humaine; s'il n'emploie, pour se satisfaire, que des moyens légitimes, s'il a en vue le bien public, s'il rapporte tout à Dieu, hors de qui il n'est point de véritable gloire. Mais s'il s'écarte de ces principes, il devient criminel, il insulte à la Majesté Divine, il fait notre malheur et celui de beaucoup d'autres: il suffit, pour en avoir la preuve, de lire la vie des divers conquérants.Pour la modérer et la régler, d'un côté l'on apprendra de bonne heure aux jeunes gens qui y seraient enclins, ce que c'est que le faux amour de la gloire, et on leur fera une vive peinture des maux affreux qu'il produit. De l'autre, on leur expliquera en quoi la vraie gloire consiste; que ce n'est qu'à pratiquer la vertu, et à faire des choses bonnes et louables. Être bon, dit M^rRollin, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que

pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que

76

pour être en état de réprimer le vice, et de mettre en honneur la vertu: être véritablement homme de bien, sans chercher à le paraître, supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts et les injures avec patience; étouffer ses ressentiments, et rendre toutes sortes de bons offices à un ennemi dont on peut se venger; préférer le bien public à tout; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même, s'il le faut: voilà ce qui rend l'homme grand et véritablement digne d'estime. Bien convaincus de cette vérité, les jeunes gens pourront aimer la gloire, mais ce sera sans danger, puisqu'il ne la chercheront que là où elle est véritablement. L'ambition, est une passion qui nous fait chercher avec ardeur à nous élever au-dessus des autres hommes. Elle est presque toujours criminelle, parce que presque toujours elle a l'orgueil pour base; parce que souvent elle use des moyens les plus injustes pour se satisfaire; qu'elle rapporte tout à soi, et ne considère que soi. Mais elle serait utile et juste, si, fondée sur la vertu, elle ne s'élevait que par la vertu et pour la vertu; si elle ne s'élevait que pour faire plus de bien. Auguste, parvenu à l'empire, ne s'appliqua plus qu'à faire le bonheur des Romains; son ambition n'eût-elle pas été louable, si les moyens dont il usa eussent toujours été légitimes? Alors l'ambition, loin d'être un vice, serait la vertu même. Ainsi, l'émulation dans les enfants et quelquefois dans les hommes faits, subjugué la paresse, excite au travail, et produit les succès.

77

Ce que nous avons dit de l'amour de la gloire, peut s'appliquer à celui des richesses. Elles ne sont pas mauvaises par elles-mêmes, mais seulement par l'usage criminel qu'on en fait: aussi l'amour des richesses n'est-il pas condamnable en soi; il ne le devient que par la fin qu'il se propose ordinairement, et par les moyens qu'il emploie pour y arriver, il mériterait des éloges, s'il se proposait uniquement le bien, et si, pour se mettre en état de le faire plus efficacement, il n'usait que de moyens honnêtes et conformes à l'équité. Jusqu'à l'âge de raison, pour corriger les enfants de l'attachement qu'ils montreraient pour les richesses et pour l'argent, il faudrait, par des actions moins que par des paroles, leur laisser voir qu'on n'en fait pas tant de cas; les paroles leur seraient inutiles à cet âge; au lieu que le langage des actions déjà dès lors intelligible, frappe leur imagination, et fait ainsi sur leur esprit une impression durable. Mais aussitôt que la raison se développera, on tâchera de garantir ou de guérir les Enfants par ses discours, du préjugé sur les richesses. D'ailleurs, on réglera en eux les passions qui pourraient les leur faire désirer: car souvent ce sont d'autres passions qui font naître dans notre cœur celle des richesses, dont elles ont besoin pour se satisfaire; et, en réprimant ces passions-là, celle-ci ou ne se montrera point du tout, ou ne tardera pas à disparaître. On leur fera voir en dernier lieu, qu'il ne faut pas rejeter les richesses, lorsque la Providence nous les accorde, par la

considération du bon usage qu'on en peut faire, en ne les employant qu'à de bonnes œuvres, et au soulagement de l'infortune. Il faut surtout qu'ils reconnaissent sincèrement l'auteur de tout bien, qu'ils ne s'en approprient jamais la gloire; mais qu'ils la rapportent enfin toujours à lui seul; disant avec David et dans les mêmes sentiments de ce grand Roi: .

1

1

Par. 29

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Article

VII

Des Préjugés. Les préjugés qui disposent à juger favorablement ou défavorablement des personnes ou des choses, causent bien des maux dans la société, et sont pour nous-mêmes une source de peines et de remords. Un homme à préjugés ne fait que peu ou point usage de sa raison, l'évidence le ferait difficilement revenir; il semble n'avoir plus d'oreilles pour entendre la vérité, ni d'yeux, pour la voir.

79

De là une foule d'injustices et d'erreurs souvent irréparables: le vice protégé, la vertu persécutée, le mérite avili, l'incapacité élevée en gloire, le mensonge adopté et la vérité abandonnée; de là en un mot, la plupart des fausses opinions et les malheurs qu'elles produisent. Les préjugés proviennent ordinairement ou de ce que nous portons nos jugements sur certaines choses avant de les avoir bien examinées; ou de ce que entraînés par le torrent, nous jugeons d'après les autres, sans examen; ou de ce que notre jugement trompé par notre imagination, se prononce en faveur des objets qui ont ébloui celle-ci: ils proviennent enfin de toutes les causes qui peuvent tromper notre raison et altérer nos jugements. La plupart des hommes sont éblouis par l'état des richesses, ils s'imaginent que le bonheur les accompagne, et l'expérience qui apprend tous les jours le contraire, ne saurait les persuader. Ils se forment donc une haute idée de ceux qui en possèdent beaucoup et au contraire ils méprisent ceux qui en sont dépourvus. Cependant, à examiner les richesses en elles-mêmes, qu'y trouve-t-on qui rende ceux qui les possèdent meilleurs et plus estimables? et la médiocrité de fortune, la pauvreté même, par où mérite-t-elle le mépris? Un homme opulent qui devient pauvre, n'est-il plus le même homme? Est-il différent de lui-même? S'il en diffère en quelque chose, c'est en ce que rendu à lui-même, revenu de l'éblouissement où il était, il voit les choses comme elles sont, et

souvent il en devient plus sage, plus vertueux et plus digne d'estime. Voilà le changement que peut opérer la pauvreté; changement précieux qui nous fait devenir plus judicieux, et par là plus homme! Ces principes doivent s'appliquer en général à tout ce qu'on appelle biens de la fortune, bâtiments, ameublements, équipages, habillements. La magnificence de toutes ces choses n'ajoute rien aux qualités soit du corps, soit de l'esprit, soit du cœur de celui qui les possède: elle ne le rend pas plus heureux. Cependant y a-t-il rien d'estimable que ce qui nous rend meilleurs, et par là plus heureux? Les faux biens ne méritent donc point notre estime. Le même préjugé porte beaucoup d'hommes à une autre erreur: éblouis de ce qui plaît aux yeux, et ne jugeant des choses que par les dehors, ils prennent l'injuste habitude de juger de même des personnes, à accorder à des apparences souvent trompeuses, une estime qui n'est due qu'à la vertu examinée et reconnue, et au contraire à mépriser, sans examen, ceux dont l'extérieur a eu le malheur de leur déplaire. C'est là sur tout le défaut des jeunes gens et de ceux dont l'esprit léger et frivole se prête plus aisément aux impressions des sens. Mais, il n'est peut-être pas de préjugé plus déraisonnable et plus funeste que celui du faux point d'honneur. Il consiste à croire qu'on ne peut, sans se déshonorer, se dispenser de tirer vengeance d'une insulte qui nous a été faite: de là ces haines implacables, ces duels et tous ces maux

que la vengeance entraîne après elle. Ce préjugé a sa source dans l'ignorance où l'on est de ce qui constitue le véritable honneur. L'honneur bien entendu consiste à ne rien faire, à ne rien dire, à ne rien vouloir de contraire à l'ordre établi de Dieu: or, en suivant ce principe, les insultes seraient-elles capables de nous porter à quelque action blâmable ou contraire à la raison? En effet, elles nous viendront de la part soit d'hommes sensés et de sang-froid, soit d'hommes déraisonnables ou passionnés. Dans le premier cas, nous devons d'abord les croire fondées, faire un sage retour sur nous-mêmes, nous bien examiner, et, si la réflexion nous les fait trouver justes, travailler sérieusement à nous corriger. Dans le second cas, nous devons avoir pitié et des hommes dépourvus de raison, et des hommes qui étant tout à leurs passions, ne peuvent pas être à eux-mêmes, ni entendre la voix de la raison. Pour éviter les maux que ces préjugés doivent nécessairement produire, on doit s'appliquer

à faire aimer aux jeunes gens la vérité en tout ce qu'ils font, en tout ce qu'ils disent, en tout ce qu'ils désirent et en tout ce que les autres font à leur égard; à leur faire voir chaque chose en son véritable jour, à leur faire accorder leur estime non aux apparences, qui sont souvent trompeuses; mais aux qualités réelles des choses, à celles surtout du cœur et au bon usage de celles de l'esprit, et enfin à leur faire contracter l'habitude de ne juger des personnes et des choses qu'après un mûr examen.

2°

☞ Pour faciliter cet examen aux jeunes gens, on doit leur faire comprendre de bonne heure qu'il y a des biens et des maux véritables, et d'autres qui ne le sont qu'en apparence: la légèreté de l'âge les porte en général, vers le bien apparent et fort peu vers le bien véritable. Pour leur en rendre le discernement plus facile, il faut qu'ils connaissent bien la différence qu'il y a entre les biens, afin de leur assigner dans leur estime le rang qu'ils méritent, et de les aimer chacun selon sa vraie valeur. Les biens sont de trois sortes: le bien honnête, le bien utile et le bien agréable ou délectable. Le bien est tout ce qui est conforme à la raison et à la Loi de Dieu qui en est la règle, comme les actions de vertu, qui sont commandées et conduites par la vertu; le bien est tout ce qui peut servir à l'usage de la vie, l'argent, les vêtements, les meubles et tout ce qui sert à la conservation du corps. Par le bien on entend tout ce qui procure du plaisir et du contentement au corps ou à l'esprit.

3°

☞ Comme notre malheur provient de ce que nous confondons ces biens, prenant l'agréable pour l'utile, et l'utile pour l'agréable, ou préférant ces deux biens au bien honnête, qui est le plus grand et le seul bien réel, il faut que l'on ait grand soin d'inculquer aux jeunes gens

1°

☞ que les biens utiles, comme les richesses et les honneurs ne sont des biens que lorsqu'on les recherche par des motifs de vertu, et qu'on s'en sert pour une fin honnête.

2°

☞ Que les plaisirs du corps ou de l'esprit ne sont

83

des biens que pour autant qu'ils sont en harmonie avec les règles de la raison et de la Religion, et que hors de là ce ne sont plus des biens, mais que souvent ce sont de grands maux.

4°

☞ Enfin, les jeunes gens doivent contracter l'habitude de se proposer dans tout ce qu'ils font quelqu'un de ces trois biens, mais d'une manière subordonnée; c'est-à-dire,

1°

qu'ils ne préfèrent jamais l'utile ni l'agréable, à l'honnête;

2°

qu'ils rapportent le bien utile et agréable au bien honnête; c'est-à-dire que, lorsqu'ils font quelque action qui procure un profit licite ou un plaisir raisonnable, la vertu doit en être le motif et la fin: désirer un bien temporel, chercher un plaisir quelconque sans autre vue que celle d'en jouir, est une chose basse, indigne d'un être doué de raison, et surtout du Chrétien, qui sait qu'il est fait pour une fin plus noble et plus relevée. La raison et la Religion nous apprennent également que Dieu étant l'auteur de tout bien, nous ne devons en user que pour lui en donner la gloire et les rapporter enfin à son service: , nous dit si bien l'apôtre S^{cr}Paul
.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Chapitre

V

. De l'imitation de Jésus-Christ.

84

Chapitre

V

.

De l'Imitation de Jésus-Christ. Nous ne pouvons être sauvés, si nous ne sommes Chrétiens; mais nous ne sommes point de véritables Chrétiens, si nous ne travaillons continuellement à nous rendre semblables à J.-C.: personne, dit S^{cr}Cyprien, ne mérite de porter le nom de Chrétien, s'il n'est autant qu'il le peut, le parfait imitateur de J.-C. . En effet, pour être véritablement Chrétien, ce n'est pas assez d'en porter l'auguste nom, il faut en remplir la signification, et nous ne pouvons en remplir la signification, qu'en suivant et imitant J.-C. Le Chrétien enfin, pour le définir exactement, est un homme qui travaille continuellement à devenir la copie vivante et fidèle de J.-C. , comme dit S^{cr}Grégoire de Nysse; de sorte qu'en le voyant, on croie voir quelque chose de J.-C., et qu'on puisse dire qu'il vit de la vie de J.-C., ou plutôt, que Jésus-Christ vit vraiment en lui

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

85

Article premier.

Manière d'imiter Jésus-Christ.

1°

✠L'Écriture-Sainte nous marque clairement la manière dont nous devons imiter le Verbe fait chair, et les divers degrés par lesquels nous devons tendre et arriver à cette parfaite imitation. D'abord elle l'appelle un miroir sans tache:

. Or, le propre du miroir est de nous montrer nos taches, nos défauts, et par la honte qu'ils doivent nous inspirer, de faire naître en nous le désir de nous en défaire. C'est le premier effet que doit produire la vue de J.-C.; la connaissance de ses vertus nous fait voir notre difformité, en nous mettant devant les yeux nos vices, nos défauts et l'opposition qu'ils ont aux vertus que ce miroir sans tache nous représente. Cette vue, en nous imprimant de l'horreur de nos défauts, ne saurait manquer de nous inspirer un désir sincère d'effacer ces taches qui mettent obstacle à la conformité que nous devons avoir avec notre divin modèle. Ainsi nous devons commencer l'imitation de J.-C. par nous appliquer sérieusement à nous corriger de nos vices et de nos défauts, qui sont des obstacles à la conformité que nous devons acquérir avec notre modèle; c'est aussi par là que S[✠]Paul exhorte les Chrétiens de commencer:

86

. C'est donc bien nécessaire aux jeunes gens de jeter souvent les yeux sur Jésus crucifié, comme sur un miroir vivant et animé de toutes les vertus; il leur fera voir le dérèglement du vice par la comparaison qu'ils en feront avec la vertu; il leur en imprimera de l'horreur, leur inspirera le désir de le combattre, pour acquérir les vertus contraires, et par là devenir semblables à J.-C.: c'est cette méthode que S[✠]Paul enseignait aux fidèles lorsqu'il les exhortait .

2°

✠L'Écriture appelle Jésus-Christ un modèle,
, sur lequel nous devons nous former, et un original accompli dont nous devons être les copies. Il est donc nécessaire d'avoir continuellement les yeux attachés sur J.-C. pour en exprimer tous les traits dans notre personne; mais il faut d'abord commencer par ce qui frappe les sens, pour régler notre extérieur, notre corps, nos sens, nos facultés et toutes leurs opérations, sur le corps, les sens, sur les facultés et sur les opérations de J.-C.: car le Père Éternel en nous proposant son Fils fait homme, nous dit, comme il le fit à Moïse, en parlant du Tabernacle, qui était la figure de Jésus-Christ: : Regardez et faites selon le

87

modèle que je vous ai proposé. Un statuaire qui veut copier un excellent original, y porte continuellement les yeux, et presque à chaque coup de ciseau il le considère,

pour en exprimer et l'air et tous les traits. Voilà ce que nous devons faire; il faut que nous ayons incessamment les yeux de l'esprit appliqués sur notre divin modèle J.-C., pour exprimer en nous, autant que possible, tous les traits de ce parfait original: nos yeux doivent être purs, simples et modestes comme les siens; nos oreilles, comme les siennes, bouchées à tout discours vain, flatteur et suborneur, à toute parole qui choque la pudeur ou blesse la charité; notre bouche ne doit être ouverte, comme la sienne, que pour édifier le Prochain, consoler les malheureux, instruire ceux qui en ont besoin, louer et prier notre Père qui est dans le Ciel; nos mains ne doivent s'exercer, aussi bien que les siennes, qu'à faire du bien à tout le monde, à pratiquer les œuvres de justice et de miséricorde; en un mot, tous nos sens et tous les mouvements de notre corps doivent être réglés par la modestie et la douceur, tous les sentiments de l'appétit soumis à la raison, et toutes les parties de notre corps parfaitement assujetties à l'esprit, comme dans J.-C. Tels étaient les Saints, un François de Sales dont tout l'extérieur semblait exprimer l'extérieur de J.-C. et respirait un air de sainteté qui le faisait aimer, faisait aimer la vertu, et inspirait le désir de la pratiquer. Un Vincent de Paul, qui imitant la charité de J.-C., passait comme lui en faisant

88

le bien

. Un Stanislas Kostka, un Louis de Gonzague qui retraçaient si parfaitement l'enfance et les actions de la jeunesse de leur divin modèle.

3°

∞L'Écriture appelle aussi Jésus-Christ notre règle; mais une règle exacte, infaillible, sur laquelle nous serons jugés, et sur laquelle nous devons dresser toute notre conduite, si nous voulons vivre heureux: . Cependant il ne suffit pas de regarder la vie de J.-C. comme la règle générale de notre conduite, chacune de ses actions doit être la règle particulière de chacune des nôtres. Ainsi chacune de nos actions doit être modelée sur chacune de celles de J.-C. comme sur leur type propre. Comme ceci est d'une grande étendue, remarquons, pour faciliter cette étude, que notre vie est composée de trois sortes d'actions: d'actions naturelles, d'actions sociales et d'actions religieuses.

1°

∞Dans nos actions naturelles, comme de boire, de manger, de prendre quelque récréation, il faut jeter un regard sur J.-C. pour voir de quelle manière il a exercé ces actions, et y apprendre avec quelle tempérance, quelle prudence et quelle attention il les a réglées; comment il a su les relever, toutes basses qu'elles étaient, et les rendre surnaturelles et saintes, par l'intention dont il les a animées. Cette pratique d'agir toujours à l'exemple de J.-C. et en union avec lui, est une source féconde

89

de mérites pour tout le monde: elle procurera quelquefois plus de biens pour l'éternité, par les seules actions même indifférentes, en elles-mêmes, que par celles qui paraîtraient les plus élevées, mais dont l'intention et l'union avec J.-C. ne seraient pas aussi parfaites.

2°

☩ Dans nos actions sociales, ou celles qui regardent les devoirs de la vie civile et chrétienne, ayons toujours présente l'idée de cette manière admirable avec laquelle Jésus-Christ a conversé parmi les hommes, durant sa vie mortelle: quelle modestie, mêlée de majesté, dans son extérieur! quelle douce autorité! quelle aimable candeur, quelle simplicité et quelle prudence! Quelle condescendance pour supporter les défauts des hommes, et quel zèle patient et éclairé pour les corriger doucement et efficacement! Quelle affection pour les petits, quelle compassion pour les misérables et quel soin d'assister les uns et de soulager les autres! En un mot, quelle bonté, quelle honnêteté, quelle charité pour tout le monde! Enfin quel modèle admirable pour toutes les actions! Peut-on le considérer attentivement sans en être charmé, et sans être enflammé du désir d'y ressembler?

3°

☩ Dans nos actions qui regardent Dieu directement, comme la prière et tous les exercices de piété, c'est là surtout que nous devons nous appliquer à apprendre de J.-C. la manière dont on doit s'en acquitter dignement. Dans la prière, quel respect et quelle humilité? Il priaient souvent prosterné

90

contre terre! Avec quelle attention, quelle persévérance, demeurant des temps considérables malgré l'abattement où il est, répétant souvent la même prière dans l'espèce d'abandon où le laisse le Père Éternel! Quoiqu'il soit l'innocent, par excellence, il veut, chargé de tous les crimes des hommes, prendre sur lui l'obligation de les expier et de satisfaire à la justice de son Père, comme s'il était lui-même le coupable! Quelles leçons; quels exemples pour tous les Chrétiens! Mais pour être véritablement Chrétien, nous devons encore avoir une autre ressemblance avec notre Divin Chef; c'est la plus indispensable: Nous devons avoir son esprit et ses sentiments. Or, avoir l'esprit de J.-C. c'est penser et juger des choses comme il en a pensé et jugé: c'est aimer ce qu'il a aimé: c'est avoir les mêmes principes que lui, en toutes choses. Il a dit que pour être

. Tels sont les sentiments de J.-C. et tels doivent être ceux de quiconque veut être Chrétien.

1

Hebr. 12

2

Exod. 23. 40

3

Gal. [6. 16]

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

91

Article

II

Objet principal de notre Imitation. Si c'est une obligation capitale pour le Chrétien, de travailler à acquérir une conformité de cœur et d'esprit avec J.-C., il s'ensuit que les vertus de ce homme Dieu, doivent être le principal objet de notre imitation. Nous traiterons donc

1°

des principales vertus qui règlent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes;

2°

de celles qui règlent nos devoirs à l'égard du Prochain; et

3°

de celles qui règlent nos devoirs envers Dieu. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* § Premier.

Des Vertus qui règlent nos devoirs à l'égard de nous-mêmes. Ces vertus consistent à régler l'amour excessif des trois sortes de biens, qui font les trois objets de la convoitise humaine, et que l'apôtre S^{an} Jean nous représente comme les trois éléments du monde corrompu

1°

1°

∞l'amour déréglé des plaisirs des sens, que l'on doit régler par la ; ,

2°

∞l'amour

92

excessif des biens de la terre, qu'on réglera par le ; ,

3°

∞le désir désordonné des honneurs et de l'estime des hommes, que l'on modérera par le ; enfin,

4°

∞notre âme se soutient au milieu des maux de cette vie par la *.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

1°

∞De la Modération. Il n'y avait dans l'homme, avant sa chute, ni défaut, ni dérèglements: les sens obéissaient à la raison et la raison était soumise à Dieu. Mais le péché originel, en troublant le merveilleux accord qui régnait entre toutes ses puissances, a jeté dans l'homme le plus triste désordre. C'est à la modération chrétienne à rétablir cet ordre primitif, en réduisant nos sens sous l'empire de la raison, et en tenant la raison elle-même, dans la soumission à Dieu. Comme enfants d'Adam, nous avons reçu pour partage, avec le péché originel, une grande répugnance au bien et un violent penchant pour le mal; nous ne pouvons ni nous laisser aller à ce penchant, ni suivre les mouvements de cette répugnance, sans tomber dans le désordre, ni y résister sans nous faire violence, sans combattre continuellement nos passions. Nous marchons donc au milieu des pièges et sur le bord de précipices. Comment éviter ces pièges, comment nous préserver de ces précipices? C'est là l'exercice principal de la vertu de modération. D'abord les plaisirs, qui, par le désordre que

93

le péché originel a causé dans le cœur et dans les sens de l'homme, sont pour la plupart devenus dangereux ou même criminels, ont besoin d'être réglés dans l'usage qu'on en fait. La modération, pour assujettir la chair à l'esprit et réprimer l'égaré des sens et de l'imagination, nous fait retrancher absolument tous les plaisirs criminels; nous fait éviter autant que possible, ceux qui sont dangereux; nous porte à modérer ceux-mêmes qui sont permis, parce que l'excès les rend criminels; elle nous engage enfin quelquefois à nous priver des plaisirs les plus innocents pour

expier les dérèglements dont nous nous sommes rendus coupables. Chaque état impose des devoirs difficiles à remplir; il faut tantôt de la condescendance, tantôt de la fermeté; il faut donner des soins multipliés et se gêner de mille manières; or, la modération, arrêtant les saillies de notre humeur et réprimant les mouvements de l'amour-propre, nous soumettra aux obligations de notre condition. Nous sommes naturellement orgueilleux, opiniâtres et intéressés, nous devons cesser de l'être si nous voulons être Chrétiens. La modération, en mettant des bornes à notre curiosité, en obligeant notre entendement à se défier de ses propres lumières et à se soumettre à l'autorité de la foi, modère notre attachement à notre propre sens et nous préserve des maux de l'opiniâtreté. En obligeant notre volonté à renoncer à ses inclinations, lorsqu'elles sont contraires à la loi de Dieu; à retrancher tant de désirs vains et frivoles; à modérer

94

les affections les plus légitimes; à soumettre, enfin, notre volonté aveugle, aux lumières de la raison et à la volonté infiniment sage de Dieu: cette précieuse vertu nous garantit des funestes égarements de notre cœur. Il est donc facile de conclure combien la modération est utile, combien elle est nécessaire et combien il importe aux jeunes gens de faire, pour l'acquérir, les efforts les plus soutenus. J.-C. a donné de cette vertu les exemples les plus accomplis: d'abord son retranchement des plaisirs a été continuel et universel; il n'a cherché, dit S^{cr}Paul, ni ses satisfactions, ni ses avantages: . Quoique sa chair adorable fût très pure, ses sens très réglés, et tout en lui, très soumis à l'esprit, il n'a cessé de nous instruire de quelle manière nous devons tenir nos sens et notre cœur dans la dépendance; sa vie n'ayant été qu'une pratique continuelle de prière et de mortification. Il a même permis à ses passions, non pas de se révolter, mais de s'émouvoir à la vue des objets qui leur étaient contraires; afin que par la violence qu'il se fit pour les combattre, jusqu'à en suer du sang, il nous inspirât du courage et nous apprît la manière de leur résister et de les vaincre. Les travaux et les fatigues attachés à la vie apostolique, ont rendu sa vie publique très pénible,

95

au point que l'Évangile nous le représente excédé de fatigue et obligé de prendre du repos: . S^{cr}Paul croit ne pouvoir mieux nous exhorter à supporter les contradictions des hommes, et les difficultés de notre état et de notre humeur qu'en nous disant de , ajoute-t-il, . Enfin, quelque raisonnable et quelque sainte que fût sa volonté, il n'a pas laissé d'y renoncer, protestant qu'il n'était pas venu au monde pour faire sa volonté, mais pour accomplir la volonté de son Père Céleste

: aussi

. La modération est donc une vertu par laquelle, maîtres de nos passions, nous savons les arrêter lorsqu'elles veulent franchir les bornes que la raison leur prescrit, et notre âme toujours à elle-même, préside tranquillement à toutes ses actions, les marque au coin de la sagesse et conduite par l'exemple de J.-C. elle les élève toutes à la hauteur des vertus chrétiennes.

Moyens d'acquérir la Modération.

1°

☞ Étudier soigneusement ses passions et son caractère, afin d'en arrêter les saillies et d'en redresser les écarts.

2°

☞ Modérer l'activité naturelle et l'empressement dans sa manière d'agir trop vive, à l'égard même des meilleures choses.

3°

☞ Ne point agir par caprice ni par humeur, et ne pas reprendre quand on se sent ému par la passion.

4°

☞ Ou surmonter la lenteur naturelle et cette espèce de tranquillité qui dégénère en apathie et en paresse, à cet effet:

5°

☞ Avoir un règlement de vie, s'y assujettir avec beaucoup d'exactitude et ne s'en dispenser ni par dégoût, ni par lâcheté, ni par inconstance.

6°

☞ Avoir des manières honnêtes et prévenantes envers tout le monde, même à l'égard des personnes pour lesquelles on sentirait de l'antipathie, ou dont on aurait reçu des sujets de mécontentement.

7°

☞ Retrancher absolument tous les plaisirs dangereux, modérer et régler les plus innocents, parce que l'excès les rend criminels, et s'en abstenir quelquefois, par esprit de mortification.

8°

☞ Modérer tous ses goûts, ses affections, toutes ses inclinations et cette tendresse excessive pour soi-même, qui fait qu'on se plaint aisément et qui [qu'on] aime à être plaint ou loué des autres.

1

Rom. 15. 3

.

2

Joan. 4. 6

.

3

Hebr. 12

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

97

2°

αDu Détachement. La cupidité, dit l'Apôtre, est la source de tous les maux: . De là, les querelles, les haines, les vengeances, tant de procès qui ruinent les familles, et tant de guerres qui détruisent les Royaumes. L'attache aux richesses expose à mille dangers et porte aux excès les plus révoltants: En effet, que d'injustices, que de cruautés, quels honteux commerces, quel malheureux oubli de la vertu et du salut éternel nous voyons de toute part, naître de cette trop féconde racine! Le détachement a pour but de modérer la cupidité et de régler l'attache que l'homme a aux richesses et aux autres biens de la terre. C'est une obligation pour tout Chrétien, de se détacher des biens de ce monde, de telle sorte que son cœur ne tienne à rien, et que, selon le langage de l'Apôtre, . Il suit de là qu'il ne nous est point permis de désirer les biens avec trop d'ardeur, ni de les amasser avec trop d'empressement, ni de les posséder avec cette attache trop inquiète qui en rend la perte trop douloureuse. De là encore l'obligation de faire bon usage des

98

richesses, de retrancher ce luxe contraire aux engagements contractés dans le Baptême, de modérer si bien les dépenses, que le superflu ne soit point soustrait au pauvre à qui il appartient de plein droit. De là enfin la nécessité, pour les riches, de veiller sur eux-mêmes, de peur que leurs richesses ne les perdent: . Ceux qui possèdent les biens de ce monde, loin de s'en enorgueillir, doivent s'en humilier, dans la pensée que leur état est un état bien opposé à celui que J.-C. a choisi; que c'est un état qui renferme de grands obstacles au salut: l'orgueil, la sensualité, la mollesse pour soi-même et la dureté pour les autres; enfin, que J.-C. a donné sa

malédiction aux riches, c'est-à-dire, à ceux qui possèdent les biens de la terre avec un attachement criminel. Notre divin modèle J.-C. nous apprend qu'il a vécu dans le détachement le plus universel, menant une vie pauvre et laborieuse dès sa plus tendre jeunesse: , et persévérant de la même manière dans tout le reste de sa vie tant publique que privée: car, , et cela par choix, volontairement, par amour pour nous. C'était, en effet, dans la vue de nous enrichir par sa pauvreté, que celui qui en qualité de maître de

99

toutes choses, possédait tous les biens, a voulu se faire pauvre: .Moyens d'acquérir le Détachement.

1°

✠Jeter souvent les yeux sur le Crucifix, pour y apprendre combien notre Sauveur et notre modèle était dénué de tout bien de ce monde, et combien il nous importe de nous détacher à son exemple, de tout ce qui est sur la terre.

2°

✠Considérer la fragilité et le peu de durée des biens de ce monde. Combien il serait, par conséquent, peu sensé s'attacher à des choses qui ne peuvent nous satisfaire, qui ne sauraient durer longtemps, et qui nous échapperont infailliblement au lit de la mort: .

3°

✠Si l'on est riche, faire d'abondantes aumônes, afin de prévenir les dangers auxquels les richesses exposent ceux qui les possèdent, de réparer le mauvais usage qu'on en a fait, et de se procurer des amis dans le Ciel, d'après le conseil du Sauveur même: .

1

Tim. 1

.

2

Virg. æn. 3.

3

1

Cor. 7. 31

.

4

1

Tim. 6

.

5

Psal. 37

.

6

Matth. 8

.

7

2

Cor. 8

.

8

Ps. 48

.

9

Luc. 16. 9

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

100

☩Du Mépris du Monde. Le monde est bizarre dans ses jugements, injuste dans son estime, infidèle dans ses promesses, inconséquent dans toute sa conduite: ses honneurs et son estime, ainsi que tous ses autres biens, sont donc très vains, très faux et incapables de contenter la raison et de satisfaire les désirs infinis de l'homme. Comment les honneurs pourraient-ils nous rendre heureux? Plus on est élevé, et plus on veut monter encore; or, ce désir inquiet de s'élever toujours, la crainte déchirante de déchoir, cette pensée importune, qui revient malgré nous, Combien dureront ces honneurs? Tout cela est-il bien propre à nous faire goûter le bonheur et à nous en faire jouir? D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus frivole que l'estime du monde? L'estime d'un amas de gens souvent ignorants, aveugles, bizarres; toujours inconstants et préoccupés de mille passions diverses, qui vous font estimer aujourd'hui et mépriser demain? Et quand leur estime serait plus sincère et plus durable, nous rendrait-elle meilleurs? Si notre conscience nous condamne, si Dieu, surtout, nous réprovoque, toute autre approbation est illusoire, et nous est inutile; nous ne sommes dans la réalité, que ce que nous sommes devant Dieu. Ainsi les honneurs, non plus que les richesses et les autres avantages de la terre, ne sauraient nous rendre absolument heureux.

101

La connaissance de la vanité, de la brièveté des biens du monde, et la multiplicité des dangers auxquels ils nous exposent, doivent donc nous en faire connaître la fausseté, nous en inspirer du mépris, et par suite, nous en détacher sincèrement le cœur: car les estimer, c'est manquer de lumières; mais les mépriser et s'y tenir encore attaché, serait manquer de jugement et de raison, et se montrer en contradiction évidente avec soi-même. J.-C. qui devait être notre modèle, connaissant combien le désir de la gloire et de l'estime des hommes était fortement imprimé dans notre cœur, et combien il nous était funeste, a voulu nous donner les exemples les plus frappants d'un souverain mépris du monde. Il commença à nous enseigner ce mépris dès sa naissance, ayant voulu cacher dans une étable et dans les ténèbres de la nuit, le prodige de sa venue et la gloire de son origine; de pauvres bergers sont les témoins qu'il admet. À son Baptême, S[☩]Jean, son Précurseur, déclare authentiquement que J.-C. est l', et le vrai Messie attendu des peuples; une voix du Ciel et l'Esprit Saint qui descend visiblement sur sa tête auguste, confirment ce témoignage

. Il semblerait que le Dieu sauveur devait se prévaloir de ces témoignages, et en recevoir toute la gloire, pour autoriser sa mission et s'attirer tous les hommes, d'autant plus que la gloire ne pouvait lui être dangereuse; mais il voulait donner, sur la fuite des honneurs et sur le mépris de l'estime du monde, une leçon qui

102

dans tous les temps, prémunît ses disciples contre les dangers de la vanité, que la gloire entraîne après elle: il se soustrait donc à l'admiration du peuple, et se retire dans le désert, où il demeure pendant l'espace de quarante jours. Dans sa vie

publique, il choisit pour Disciples, non les grands du monde, ni les sages du siècle, mais de pauvres pécheurs, c'est-à-dire, des gens sans naissance et sans science; il prêche de préférence aux pauvres, et fait en leur faveur la plupart de ses miracles. Il impose silence au démon, lorsqu'il le déclare fils de Dieu; il défend aux Apôtres, qui avaient été les témoins de sa transfiguration, d'en parler, avant sa résurrection. Après le miracle de la multiplication des pains, le peuple veut le faire Roi, il s'enfuit pour se dérober à ses yeux et éviter les honneurs qu'il voulait lui faire. Enfin, dans sa passion, à sa mort, il a persévéré dans les mêmes sentiments, et il n'a pas cessé, jusqu'à son dernier soupir, de nous enseigner le mépris des honneurs, de l'estime et de toutes les vanités du monde. Moyens d'acquérir le Mépris du Monde.

1°

☞ Se consulter souvent soi-même et en appeler à sa propre expérience: si nous sommes de bonne foi, nous serons obligés de reconnaître que jamais nous n'avons trouvé le véritable bonheur dans la possession des biens du monde.

2°

☞ Considérer, de temps en temps, les plus grands, les plus puissants, les plus élevés en

103

honneur et en dignité du monde, à l'heure de leur mort ou même au tombeau; ils prêchent, ou morts ou mourants, la vanité du monde, de la manière la plus frappante.

3°

☞ Ne point rechercher trop la connaissance ou les faveurs des grands du monde, ni s'ingérer facilement dans les grands emplois, l'éclat qui les environne éblouit, et l'homme le plus raisonnable ne résiste pas toujours à cet enchantement.

4°

☞ Ne point faire trop grand cas du bien même que l'on fait devant les hommes, et craindre toujours que l'impureté de l'intention, l'humeur et l'amour-propre, ne gâtent, devant Dieu, ce qui nous attire l'applaudissement des hommes.

5°

☞ Éviter, autant que possible, les louanges, dans la crainte qu'elles ne soient toute la récompense de nos bonnes actions, et que, si nous venions à rechercher l'approbation des hommes, nous n'attirions la réprobation de Dieu. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

De la Patience Chrétienne. La Patience est une vertu qui soutient l'âme contre les mouvements de la tristesse que lui causent les maux divers attachés à cette vie: elle donne du courage et des forces, pour supporter les adversités soit qu'elles nous viennent de la part de Dieu, soit qu'elles arrivent de la part des créatures. L'objet de cette vertu sont donc tous les maux qui nous affligent, et dont les uns sont hors de nous, comme la perte des Parents, des amis,

104

des biens; le mépris, les calomnies; les autres regardent notre corps, comme les maladies, les douleurs; enfin une troisième sorte sont au-dedans de nous, comme les ennuis, les dégoûts, les obscurités dans l'entendement et les révoltes de la volonté. Comme la Patience est une vertu dont la pratique est très difficile à l'homme, il est nécessaire que les jeunes gens surtout, se rendent familiers les motifs que la raison et la Religion nous fournissent pour nous la rendre plus facile. Le premier motif de patience se prendra des grands avantages qu'elle nous procure: elle nous préserve des maux incalculables de la tristesse; maux du corps, la tristesse détruit la santé; maux de l'esprit: elle l'accable, le trouble, et gâte les meilleurs caractères. D'ailleurs, les souffrances nous humilient; comment s'enorgueillir lorsqu'on se sent si misérable? Elles nous détachent de tout ce qui est périssable; comment s'attacher à ce qui nous trompe et nous fait tant souffrir? Elles nous préparent des récompenses: , dit S^{cr}Paul, . Ainsi, , comme dit le même Apôtre, . Un second motif de patience est la vue de nos

105

péchés: osera-t-on se plaindre d'un mal, quelque grand qu'il soit, lorsqu'on se rappelle qu'on a mérité l'Enfer, qui, en un sens, est un mal infini? Qu'on mette, en notre place, un damné, nos souffrances lui paraîtront bien légères, en comparaison de ce qu'il souffre en Enfer. Ainsi, tout paraîtra doux et facile à un homme qui a mérité et qui médite les flammes éternelles. Un troisième motif de patience se tirera de la disposition, où nous mettent les souffrances, à penser à notre salut: l'homme, au sein de la prospérité, oublie aisément qu'il n'est ici-bas qu'un passager qui marche vers l'éternité; mais lorsque l'inconstance de la fortune nous ôte le bandeau qui nous aveuglait, on voit plus loin, et l'on est capable de s'élever aux choses célestes, de s'occuper sérieusement de l'affaire de son salut. Un quatrième motif de patience est la vue de notre divin modèle: regardons J.-C. travaillant, pendant trente ans, à gagner sa vie, dans la boutique d'un artisan. Suivons-le pendant les trois années de sa vie apostolique: quelles fatigues, quelles contradictions, que de souffrances de tout genre! Mais considérons-le, surtout, au Calvaire; qui pourra compter, qui pourra concevoir les douleurs qu'il y endure? Et ne perdons pas de vue, que c'est l'innocence même, qui souffre pour des coupables: pourrons-nous alors ouvrir la bouche pour prononcer un mot de plainte?

106

Moyens pour Acquérir et Conserver la Patience.

1°

☞ S'habituer à ne pas regarder les maux, en eux-mêmes; car pris de cette manière, ils n'ont rien que d'affligeant, mais à les voir dans la volonté ou la permission de Dieu; regardés dans cette vue, ils deviendront plus légers: le mal, dès qu'il vient de Dieu, que nous savons être plein de bonté pour nous, cesse d'être un mal et devient un bien.

2°

☞ Lorsqu'on nous fait quelque mal, ne nous arrêtons pas trop aux personnes qui nous le font; comme souvent ces personnes sont dures et injustes, à notre égard, elles exciteraient dans notre cœur des mouvements de haine et de colère; élevons-nous à Dieu, qui emploie la dureté ou l'injustice des créatures, pour exercer sur nous les desseins de sa justice ou de sa miséricorde.

3°

☞ Détourner notre pensée des objets qui ne sont propres qu'à nous affliger, pour la fixer sur ceux qui peuvent nous consoler; et comme presque toutes les affaires ont deux faces, ne regardons, autant que possible, les choses que du bon côté.

4°

☞ Rechercher de préférence la société des personnes gaies, courageuses et soumises à tout ce qui nous arrive.

5°

☞ Faire souvent des actes d'abandon à la

107

volonté de Dieu, jeter les yeux sur le Crucifix et répéter avec J.-C.:

.

1

2

Cor. 5

.

2

Rom. 2

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821§

II

Des Vertus qui règlent nos devoirs à l'égard du Prochain. Sur le point de consommer son sacrifice, notre Divin Sauveur fit à ses Disciples un dernier discours, qui est comme son testament et l'expression de ses dernières volontés; il leur y marque les choses qu'il a le plus à cœur: il leur recommande surtout, de s'aimer les uns les autres; il leur en fait même un commandement exprès, qu'il répète jusqu'à trois fois. Il déclara enfin, que c'est par la fidélité à observer ce commandement qu'on pourra reconnaître ses Disciples: . C'est donc dans ce précepte de J.-C. que nous trouverons les vertus qui règlent principalement nos devoirs à l'égard du prochain.

1

Joan. 15

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

1°

De l'Amour du Prochain.. Ce précepte est clair: l'amour que nous

108

devons à notre prochain, doit se mesurer sur celui que nous avons pour nous-mêmes, et se régler de la même manière. Or, nous nous aimons sincèrement et tendrement: nous ne nous bornons pas à des apparences, à de vains dehors, nous en venons aux effets; nous nous aimons réellement, et nous voudrions que tous les hommes nous aimassent aussi cordialement que nous nous aimons, et qu'ils nous fissent tout le bien que nous nous procurons, ou même, que nous nous souhaitons. Ensuite, nous sommes d'une sensibilité extrême à nos moindres maux, toujours enclins à nous les exagérer, nous cherchons des soulagements par toutes les voies possibles. Nous nous cachons soigneusement nos défauts et nous nous persuadons difficilement qu'ils soient assez grands pour être aperçus ou pour être à charge aux autres.

voilà donc aussi, comment nous devons aimer notre prochain. Ainsi, notre charité pour le prochain, doit être accompagnée de la même tendresse et de tous les autres sentiments qui se trouvent dans l'amour que nous avons pour nous-mêmes: elle doit nous rendre sensibles à ses maux, quelque petits qu'ils soient; elle doit nous cacher ses défauts, nous les faire envisager du bon côté, nous faire au moins excuser

l'intention, si l'action n'est pas susceptible d'être justifiée. Enfin, nous devons consulter notre propre cœur, pour connaître de quelle manière nous devons traiter le prochain:

109

. Voudrions-nous qu'on nous traitât sans égards, avec dureté; qu'on nous parlât avec hauteur, avec mépris; qu'on indiquât nos défauts; qu'on nous tournât en ridicule; qu'on relevât nos fautes les plus légères, qu'on les exagérât même; qu'on empoisonnât nos actions les plus innocentes; qu'on interprétât malicieusement nos intentions les plus droites; qu'on ne nous pardonnât rien; qu'on ne nous ménageât sur rien, et qu'enfin on nous jugeât et condamnât impitoyablement notre conduite sur les plus légères apparences? Or, nous devons avoir pour notre prochain, les mêmes égards, la même indulgence, la même charité, la même justice. L'exemple de J.-C. achèvera de nous instruire sur cette vertu, et nous animera à la pratiquer constamment, puisque toutes ses actions ont eu pour principe l'amour des hommes, et qu'il n'en a fait aucune qui ne soit un modèle de charité. Comment n'a-t-il pas supporté les défauts de ses Disciples, des Peuples et des Phariséens? Que n'eut-il pas à supporter de la grossièreté des premiers? Quoique souvent ils comprissent si peu sa doctrine admirable, qu'il leur rendait pourtant sensible par des paraboles, quoiqu'ils profitassent si peu des exemples de vertu qu'il leur donnait, s'en choqua-t-il, s'en rebuta-t-il jamais? Se lassa-t-il de les instruire et de leur répéter souvent la même chose? Avec quelle bonté, quelle condescendance, ne supporta-t-il

110

point certaines saillies de leur zèle indiscret, les propositions ambitieuses des enfants de Zébédée, l'incrédulité de S^rThomas, les importunités des Peuples, des Enfants, et la conduite astucieuse et injuste des Phariséens? Il est plein de compassion pour le peuple qui l'avait suivi dans le désert pour l'entendre; ses entrailles en sont émues et il fait des miracles en sa faveur. Il compatit à la douleur de Marthe et de Marie. Il verse des larmes sur les malheurs de l'ingrate Jérusalem! En un mot, tous ses pas sont marqués par des actions de charité: , et cette vertu le porte enfin jusqu'à répandre tout son sang, jusqu'à mourir sur une croix pour le salut de créatures ingrates et coupables. Concluons donc avec S^rJean, cet apôtre de la charité, que si J.-C. nous a si fort aimés, nous devons lui en témoigner notre reconnaissance en nous aimant les uns les autres: .Moyens d'Acquérir et de Conserver la Charité.

1°

Avoir toujours devant les yeux cette excellente règle que J.-C. nous a donnée, de ne faire jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît: . Cette règle étant très conforme à la raison et à

111

l'équité naturelle, il sera aisé à tout homme droit, et qui a tant soit peu de raison, de la suivre constamment.

2°

☞Être attentif aux occasions qui se présentent d'exercer la charité, les saisir soigneusement sans en laisser échapper aucune, se souvenant qu'exercer cette vertu c'est payer une dette, mais une dette de telle nature qu'on ne l'acquitte jamais entièrement.

3°

☞Faire des aumônes régulièrement, selon son pouvoir, et se faire agréer à quelque association pieuse, dont le but est la pratique des œuvres de charité, comme d'instruire les ignorants ou de soulager les malheureux.

4°

☞Ne point se mêler facilement des obligations et des affaires d'autrui, ni écouter, sans raisons légitimes, les soupçons que nos observations et les rapports pourraient faire naître. Tant que nous serons sur la terre nous aurons des défauts ou des imperfections, il en est de même des autres hommes; nous avons des droits à l'indulgence de nos semblables, ils ont à leur tour, les mêmes droits à la nôtre: .

5°

☞S'accoutumer à regarder J.-C. dans le prochain; ce qui ne sera pas difficile lorsqu'on sera bien pénétré de cette vérité, que J.-C. est vraiment dans le prochain: ; que, par

112

conséquent, tous les bons et tous les mauvais traitements que nous faisons au prochain, c'est au Sauveur lui-même que nous les faisons. Or, si J.-C. se présentait à nous, dans l'état où il était pendant sa vie mortelle, pourrions-nous lui rien refuser? Oserions-nous le traiter durement ou lui dire la moindre parole désobligeante? Donc, pour être conséquents, nous devons avoir, envers le prochain, les mêmes égards, les mêmes ménagements, en un mot, tous les mêmes sentiments.

1

Luc. 10. 19

.

2

Eccli. 31. 18

.

3

Act. 10

.

4

Joan. 4

.

5

Luc. cap. 6. v. 31

.

6

Gal. 6. 2

.

7

Matth. 25

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

2°

De la Douceur. La douceur que J.-C. préconise lorsqu'il dit: , n'est pas cette douceur feinte et affectée, dont le monde emprunte si souvent les dehors, par pure cérémonie, pour déguiser ses sentiments et arriver plus sûrement à ses fins; ce n'est pas une simple qualité du tempérament ou de la complexion; ce n'est pas non plus cette faiblesse de l'âme, à qui la crainte fait prendre une apparence de bonté et de douceur, et qui fait permettre lâchement le mal contre lequel il faudrait sévir. C'est une vertu basée sur la charité chrétienne: la modération la règle, la patience la perfectionne, la grâce la sanctifie. C'est un penchant du cœur acquis ou perfectionné par le travail, qui nous éloigne, par vertu, de faire aucun mal au prochain, et qui

nous porte, par le même motif, à lui procurer tout le bien possible. C'est enfin une disposition heureuse de l'âme, qui nous fait trouver notre bonheur dans celui d'autrui, qui nous excite à porter la joie dans tous les cœurs, à en bannir la tristesse, et, si l'on ne peut y réussir, à la soulager au moins et à nous la faire partager. Telle est la vraie douceur dont J.-C. s'est fait ici-bas le maître et le modèle. C'est à cette douceur qu'il a promis des récompenses: c'est-à-dire,

1°

le Royaume Céleste, qui est
 , symboles naturels de la douceur chrétienne; c'est la terre conquise par l'agneau de Dieu, qui y placera ses élus comme autant de douces et innocentes brebis. On entend encore

2°

par cette terre, les personnes avec qui nous vivons ici-bas, puisque leur affection et leur cœur deviennent infailliblement la conquête de notre douceur: , dit l'Esprit Saint,

.La douceur nous rend encore maîtres de notre propre cœur:

. Être maître de tous les mouvements de son cœur, pouvoir en régler, à son gré, les penchants, les inclinations, les désirs, savoir se maintenir dans une paix et une tranquillité inaltérables; est-il dans ce monde une situation plus désirable et plus heureuse? La paix des Bienheureux dans

le Ciel, consiste à n'avoir plus rien à souffrir; la nôtre est de souffrir, au moins tranquillement tout ce que nous ne pouvons empêcher. La plupart de nos maux ont leur source dans notre propre cœur; ce ne sont ni les choses que nous souffrons, ni les personnes avec qui nous avons à faire, qui sont trop dures, c'est que peu maîtres de notre cœur, nous sommes trop délicats et trop sensibles. Notre bonheur, comme notre malheur, dépendent donc de nous, ils sont au-dedans de nous, ils ne sont pas au pouvoir des autres. Le prophète Isaïe, pour faire le caractère du Messie, ou nous en donner au moins les traits les plus marquants, s'attache à nous montrer les charmes de son admirable douceur: , dit-il, . La rusticité, le zèle indiscret de ses Disciples, les importunités des peuples, donnèrent bien souvent de l'exercice à sa patience; jamais cependant sa douceur ne se démentit un seul instant; il s'accommoda à leur faiblesse, avec une extrême complaisance; il souffrit leurs défauts avec patience, et il les instruisit toujours avec la même bonté, sans que leur dureté à comprendre sa doctrine, le rebutât

jamais, sans qu'elle lui pût arracher aucun signe de chagrin ou d'ennui. Que n'eut-il pas à souffrir des menées et des attaques ouvertes des Pharisiens? Jamais cependant ils ne lui firent rien perdre de sa douceur ordinaire; tant qu'ils n'attaquèrent que sa personne, il les traita avec une modération admirable, et lorsqu'il fut obligé de prémunir le peuple contre leur hypocrisie, il ménagea encore leurs personnes et leur autorité. L'horreur de J.-C. pour le péché était, sans doute, bien grande, elle était infinie; cependant avec quelle bonté ne traita-t-il pas les pécheurs? Il les rechercha avec empressement, il les accueillit avec tendresse, et n'en rebuta jamais un seul. Mais c'est dans sa passion que sa douceur est surtout admirable: déjà épuisé de forces par la perte de tout son sang, il trouve dans l'ardeur de sa bonté une ressource contre sa faiblesse, pour crier à haute voix, non pour demander vengeance de l'injustice de ses ennemis et de la cruauté de ses bourreaux, mais pour demander pardon pour eux, et pour excuser un crime qui paraissait si inexcusable. Moyens d'Acquérir et de Conserver la Douceur.

1°

☞Veiller tellement sur soi que jamais l'indignation ou la colère ne trouble le cœur ou l'esprit au point qu'on en perde la douceur dans ses procédés. Voir ce qui a été dit sur la colère

page☞63

.

2°

☞Dompter l'austérité naturelle de son humeur

116

et s'étudier afin de se défaire de tout ce qui pourrait y paraître de rude, de fier et d'impérieux.

3°

☞Ne point s'entretenir dans un esprit d'aigreur et d'amertume contre ceux dont on croit avoir été offensé, et éloigner scrupuleusement toute pensée d'aversion ou de vengeance.

4°

☞Regarder les fautes d'autrui avec des sentiments d'une sincère compassion; être toujours disposé à recevoir leurs excuses et à leur pardonner leurs faiblesses.

5°

Ne point contester avec chaleur et opiniâtreté; mais se tenir toujours prêt à renoncer à son sentiment, lorsqu'on allègue de bonnes raisons, et lorsque, sans blesser les intérêts de la Religion ou de la vérité, on peut faire à la paix, le sacrifice de sa manière de voir.

6°

Avoir, à l'égard de tout le monde, des procédés humains, des manières civiles et pleines de douceur.

1

Matth. 4. 5

.

2

Isa. 52

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

3°

De la Politesse. La vraie politesse doit avoir pour fondement l'amour du prochain: elle nous aide à exprimer d'une manière convenable, dans toutes les circonstances, qu'on est intimement pénétré du sentiment de la charité chrétienne. Elle consiste donc en une certaine manière honnête, douce, polie, d'agir et de converser avec toutes sortes de personnes. C'est une certaine bienséance dans les gestes et dans les paroles pour témoigner les égards

117

qu'on a pour les autres. C'est un assemblage de discrétion et de complaisance qui nous fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger de nous. C'est enfin, une disposition habituelle de l'âme, qui donne cet air ouvert et sincère qui nous fait aimer au premier abord, ce ton décent, ces manières, ces égards qui préviennent en notre faveur, et qui font, que tous ceux qui ont à traiter avec nous, nous quittent contents de nous et d'eux-mêmes. Les règles de la politesse sont d'une grande étendue, et il faut savoir distribuer les honneurs et les bienséances avec discernement: l'âge, le mérite, le caractère, imposent des devoirs différents; si l'on n'observe pas toutes ces différences, on passe pour impoli, et l'on s'expose à bien des désagréments. Le manque de politesse, dit M^r Rollin, rabat beaucoup du mérite le plus solide, et fait que la vertu même paraît moins estimable. Il faut donc s'instruire de toutes les règles de la civilité, et se les rendre si familières que l'on n'en omette aucune dans la pratique, et que l'on sache distribuer les politesses avec

libéralité, mais sans prodigalité: car l'excès est souvent une incivilité fatigante. Il faut un esprit présent, aisé; l'étude n'y peut point paraître. Il faut savoir applaudir à propos, déférer avec modestie, céder avec grâce et sagesse, répondre à toutes les honnêtetés sans bassesse, et les prévenir avec habileté. Un compliment peu ingénieux et peu fin est frivole et il déplaît. Ce n'est pas assez de parler juste, il faut savoir

118

parler et se taire à propos. Ce n'est même pas seulement dans les discours qu'on cherche la politesse, on veut en trouver plus encore dans les manières: nos gestes, notre contenance, et jusqu'à notre silence, tout est soumis aux règles de la bienséance. Une posture trop molle, une démarche trop précipitée ou trop lente; un salut trop brusque; une réponse tardive ou trop empressée; une demande trop familière ou trop gênée; un air mélancolique ou trop léger; une répartie sèche ou peu judicieuse; un visage peu gracieux et éternellement négatif; un rire démesuré, un récit fade, un air préoccupé ou distrait, sont autant de fautes contre la bonne politesse. Les supérieurs ont droit à notre respect. L'amitié se permet plus de latitude, mais elle rejette la familiarité outrée. On gagne le cœur de ceux qui nous sont inférieurs, par des manières douces et obligeantes: Il faut donc toujours éviter les airs hautains, et se faire aimer par son ton de bonté et d'honnêteté de tous ceux à qui l'on commande. L'Écriture nous dit assez de l'extérieur de J.-C. pour nous faire conclure qu'il a daigné encore nous servir de modèle en ceci: il

, et il s'est conformé aux règles ordinaires, pour se concilier l'affection et gagner le cœur des hommes. C'est parce qu'il était d'un abord si facile et d'un extérieur si aimable, que nous voyons la foule se presser autour de lui, et les Enfants mêmes, naturellement craintifs, s'en approcher avec cette liberté et cette confiance, que

119

son air de bonté et de douceur seul pouvait leur inspirer. , dit-il à ses Apôtres, qui voulaient les écarter,

.Moyens d'Acquérir et de Conserver la vraie Politesse.

1°

☞ S'habituer aux règles de la civilité, et les observer même avec ses compagnons d'étude, ses amis les plus familiers, et jusques avec ses inférieurs; au jeu, dans ses entretiens, chez soi et partout ailleurs, comme dans toutes les circonstances.

2°

☞ Écouter toujours avec complaisance ceux qui parlent, ne point interrompre brusquement ou mal à propos. Éviter une certaine humeur contredisante, mais dire son sentiment avec beaucoup de simplicité, de modestie et de netteté. La

conversation demande un esprit souple. Une bonne raison n'a pas besoin d'un ton fort haut pour se faire entendre.

3°

Ne jamais oublier qu'on se rend plus aimable par le cœur que par l'esprit; que savoir se taire à propos, est sagesse; parler plus qu'il ne convient, imprudence; se hâter, interrompre les autres, bien souvent arrogance, orgueil. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

120

§

III

Des Vertus qui règlent nos devoirs envers Dieu. Dieu était libre de nous créer ou de nous laisser éternellement dans le néant; mais supposé qu'il lui plût de nous créer; cet Être infini ne pouvait se proposer, dans notre création, qu'une fin digne de lui; or, Dieu seul est infini, donc c'est pour Dieu seul que nous avons reçu l'existence: . Ainsi, cette multitude, cette disposition, ce jeu des ressorts innombrables de notre corps, sont l'ouvrage des mains de Dieu; notre âme, cette portion la plus noble de nous-mêmes, est un souffle de sa bouche. Ô! source adorable de notre être! ô! bonheur, ô! gloire, d'avoir pour premier principe, pour Père, Dieu lui-même!

. Oui, Seigneur, je viens de vous et je suis à vous tout entier: mon corps, mon âme, mes pensées, mes affections, mon temps, mon bien, tout est à vous, comme à son origine et à sa dernière fin. De là, par une déduction naturelle, tirons trois conséquences, également évidentes: nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu, donc la ou l'humilité est pour tous une vertu indispensable. Nous sommes à Dieu, nous sommes

121

pour Dieu, donc doit nous animer en tout et toujours; et en serviteurs fidèles, nous devons à sa volonté une .

1

Prov. 16

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

1°

☩ De la Modestie. La vraie connaissance de nous-mêmes et de nos misères, nous empêche de nous estimer trop et de nous élever au-dessus de l'état où nous devons être; elle nous rend même méprisables à nos propres yeux, et modère ainsi le désir que nous sentons d'être estimés, honorés et préférés aux autres: . . En effet, sans nous arrêter aux sujets d'humiliations que nous avons du côté de la nature, regardons-nous dans l'état surnaturel, nous y trouverons les plus puissants motifs d'humiliation, soit que nous portions notre attention sur le passé, soit que nous envisagions le présent, soit que nous nous transportions dans l'avenir.

1°

☩ Nous sommes nés ennemis de Dieu, enclins au mal et sujets à mille autres misères; nous avons bientôt ajouté à nos premiers malheurs, celui de commettre de nouveaux péchés; quand nous n'en aurions qu'un seul à pleurer, nous y trouverions les plus grandes raisons de nous humilier et de nous anéantir continuellement devant Dieu: nous aurions méprisé une majesté infinie, en préférant au Dieu créateur, une chétive créature. Nous

122

aurions mérité pour un seul péché mortel, un opprobre infini, une confusion éternelle, en un mot, l'Enfer.

2°

☩ Nous sommes incapables de faire aucun bien surnaturel, sans être aidés de la grâce; nous sentons d'ailleurs une triste, mais forte inclination au mal: l'erreur trouble notre entendement, et la faiblesse, la corruption domine notre volonté; ensuite, que d'imperfections dans le bien que nous faisons avec le secours de la grâce! Si nous pesons, au poids du sanctuaire, nos actions les plus louables et les plus saintes, combien en trouverons-nous, dont le Seigneur soit l'unique principe et la seule fin?

3°

☩ Quelle terrible incertitude ne nous offre pas l'avenir? Aurai-je le bonheur de persévérer ou serai-je assez malheureux que d'abandonner la vertu? , dit Job,

Lorsque J.-C. vit que sa doctrine lui attirait l'admiration et les applaudissements des hommes, il assura qu'elle ne venait pas de lui, mais de son Père, et que c'était à lui qu'on en devait donner la gloire. Lorsque ses miracles lui attiraient des louanges, il disparaissait pour l'ordinaire; souvent il défendait de publier des merveilles qu'il opérerait; il s'enfuit lorsqu'on le cherchait pour le faire Roi; lorsque ses ennemis le cherchaient pour le crucifier, il vint se présenter à eux; il se laissa garroter comme un malfaiteur, renvoyer avec mépris par Hérode, comme un insensé, fouetter chez Pilate comme un esclave, condamner à mort,

comme un insigne criminel, et attacher à la croix, au milieu de deux scélérats, comme s'il eût été encore plus scélérat qu'eux. Après cela, un Chrétien pourra-t-il ne pas travailler de toutes ses forces, pour acquérir l'humilité? Moyens d'acquérir la Modestie.

1°

☞ Ne point s'entretenir dans des pensées de vaine complaisance sur ses bonnes qualités, soit du corps, soit de l'esprit, et retrancher soigneusement les mouvements de vanité qui s'élèvent dans le cœur.

2°

☞ Ne point parler aisément de soi, ni des choses qui sont à notre avantage, ne point s'excuser toujours, lorsqu'on nous blâme; mais reconnaître ses fautes et avouer ses torts avec candeur.

3°

☞ Fuir tout air de suffisance et de supériorité, de mépris pour les autres et pour leurs sentiments; toute contestation opiniâtre, toute attache à son sentiment, et préférer plutôt celui des autres, se persuadant facilement qu'ils ont des lumières supérieures aux nôtres.

4°

☞ Ne point parler aisément des défauts d'autrui, mais préférer de faire valoir le bien qu'ils font ou les bonnes qualités qu'ils possèdent.

5°

☞ Avoir grand soin de rapporter toute la gloire du bien que nous faisons, à celui qui en est l'auteur, disant avec le Prophète:

.

6°

☞ Avoir enfin toujours dans l'esprit ces paroles

de notre divin Maître:
, et travailler constamment à suivre les leçons et à imiter les exemples qu'il nous a donnés sur la vertu d'humilité.

1

2

Tim. 1

.

2

Baruch. 1

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

2°

⌘Du zèle de la gloire de Dieu. Dieu nous a créés pour le connaître, le servir, l'aimer, en ce monde, et le glorifier au sein du bonheur dans l'éternité. Voilà la fin de l'homme. Point de vérité plus simple, plus claire, plus connue, dans la spéculation; mais point de vérité peut-être, moins suivie dans la pratique. De quoi, en effet, s'occupent la plupart des hommes? À courir avec ardeur, du matin au soir, après une chimère, après l'ombre du bonheur qu'ils n'atteignent jamais, ou qui leur échappe à l'instant même qu'ils croient s'en être assurés. Les chez les petits, les chez les grands, deux noms qui, à le bien prendre, signifient la même chose, épuisent si fort toute l'attention de notre esprit, et remplissent si absolument tous les moments de la vie, qu'il ne reste ni assez de force, ni assez de loisir, pour s'occuper de l'affaire, qui seule devrait avoir tous nos moments et nous occuper tout entiers. Mais on connaît peu ce Dieu, de qui l'on vient et pour qui l'on existe:

. C'est par vous, mon Dieu, qu'on vit, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, et l'on vous

125

oublie. C'est vous qui donnez tout, aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leur cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leur éclat et leur parfum, à toute la nature sa richesse et sa beauté, aux hommes la santé, la raison, la vertu: vous donnez tout, et l'on ne vous reconnaît point! Vous êtes partout: au-dedans de moi-même; c'est vous qui me donnez la volonté du bien et la force de le faire; c'est vous qui la soutenez et la conservez pure; je ne suis de moi-même qu'un roseau agité par le moindre vent. Au-dehors se montre partout, et jusque dans le moindre atome, cette grande main, qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. «Vous êtes la source de tous les biens, de tous les plaisirs, les créatures n'en sont que les canaux grossiers; mais le canal nous fait oublier la source! Votre amour nous poursuit partout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites; nous ne le voyons en aucun endroit. Ô régarement monstrueux! Ô renversement de tout l'homme!» . Il est impossible à l'homme de trouver le repos,

la félicité loin de Dieu. Quel bonheur donc pour lui, de trouver en Dieu un Père assez bon pour le recevoir dans son sein de miséricorde, lorsque fatigué dans la voie de l'iniquité, et accablé du poids de sa misère, il

126

ose recourir à lui, pour en recevoir le soulagement! Ce serait assez, sans doute, pour la créature coupable; mais les bontés de Dieu vont plus loin: non content de nous tendre continuellement les bras, il fait les premières avances, il vient au-devant de nous, il nous excite avec tendresse, il nous sollicite avec ardeur de revenir à lui. Ô bonté, ô miséricorde de Dieu, que vous êtes infinies! Ô aveuglement! ô ingratitude des hommes, que vous êtes incompréhensibles! Un Dieu veut essayer nos larmes, il s'offre à réparer nos forces, et l'homme s'y refuse, pour aller se jeter dans le monde, dont les vains amusements le trompent, dont toutes les consolations sont fausses! Ô homme, soumettez-vous donc au joug de votre Dieu, . Soumettons notre esprit et notre cœur à la loi divine; mettons sous le joug ces sens, ces désirs déréglés, ces passions inquiètes, et nous jouirons de ce doux repos de conscience, de cette aimable paix, que le monde ne saurait donner. C'est la rébellion des sens contre la souveraine raison, qui cause en nous toutes ces guerres intestines: . Il faut, à la vérité, résister aux penchants vicieux du cœur; il faut dompter les passions, il faut combattre les maximes du monde; mais dans tout cela, il n'y a de difficile, que le premier pas; que l'on surmonte le premier obstacle, tous les autres s'aplaniront successivement d'eux-mêmes,

127

à mesure que l'on avance dans la carrière. Soyons donc fidèles et bientôt nous serons à l'aise dans la voie des commandements de Dieu., il se doit à lui-même tout ce qu'il fait, et en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. Il rapporte essentiellement à lui tout ce qui est dans la créature sans intelligence, et il veut que la créature intelligente se rapporte tout entière et sans réserve, à lui seul. Ainsi, Dieu doit être notre dernière fin en toutes choses, et nous devons rapporter à lui tout ce que nous faisons. De là l'extrême nécessité d'une intention pure en toutes nos actions, et l'infinie importance pour les jeunes gens de s'y habituer, s'ils veulent être des serviteurs fidèles, et amasser de grands biens spirituels, en s'assurant pour , la récompense éternelle qu'elle doit leur mériter. J.-C. nous assure lui-même qu'il n'est pas venu au monde pour y faire sa volonté et y chercher sa propre gloire:

; mais pour y chercher, en toutes choses, le bon plaisir de son Père, et y procurer sa gloire:

. Il n'a jamais conçu une pensée, formé un désir, prononcé une parole, fait aucune action, qui n'ait été consacrée à la gloire de ce Père céleste: s'il s'est fait homme, s'il est né dans une étable, s'il s'est soumis à la circoncision, s'il a passé trente ans dans la boutique d'un

128

artisan, y menant une vie très obscure, et dans une obéissance continuelle; s'il a prêché, s'il a fait des miracles, s'il a essuyé tant de fatigues, s'il a souffert tant de calomnies et de persécutions, si enfin il est mort sur une croix, il n'a eu d'autre but, en toutes ces choses, que de procurer la gloire de son Père. Voilà comment notre divin modèle a voulu nous instruire; voilà ce qui doit nous faire comprendre ce que c'est que la gloire de Dieu, et ce que nous devons faire, à tous les instants et dans toutes les circonstances, pour la procurer par toutes nos actions, par toutes nos pensées, par tous nos désirs. Moyens généraux d'acquérir et de pratiquer le zèle de la Gloire de Dieu, et la pureté d'intention.

1°

☒ Travailler sérieusement à détruire notre amour-propre et cette attache que nous avons, par rapport à nous-mêmes, aux biens de la terre, et qui fait que nous nous cherchons en tout.

2°

☒ Veiller continuellement sur nous et sur tous les mouvements de notre cœur, pour retrancher une infinité de vues humaines qui nous viennent incessamment; pour réprimer ces retours si fréquents sur nous-mêmes, et ces recherches secrètes de nos intérêts, ou de notre plaisir, ou de nos inclinations naturelles, qui échappent quelquefois aux âmes les plus droites, et qui se mêlent souvent aux

129

actions les plus saintes, et en diminuent la perfection.

3°

☒ Le matin, et avant toutes les actions principales de la journée, former l'intention de faire tout pour la gloire de Dieu, et après l'action, faire quelquefois un petit retour sur soi-même, pour voir si quelque intention moins pure ne s'y est glissée, pour en demander pardon à Dieu.

4°

☒ Faire là-dessus son examen particulier, pendant un temps considérable; et se servir de quelques moyens extérieurs, pour se rendre plus attentif à ce que l'on doit à Dieu.

1

Fénelon, œuv. spirit.

2

Matth. 11. 28

.

3

Matth. [11.] 29

.

4

Ibid. 11. 30

.

5

Prov. 16

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

3°

☞ De la soumission à la Volonté de Dieu. La connaissance de Dieu conduit à l'amour de Dieu, cet amour produit la soumission de notre volonté à toutes les dispositions de la divine Providence, et cette soumission nous conserve dans une heureuse tranquillité et dans une admirable égalité, au milieu des mouvements, des vicissitudes et des revers si multipliés de cette vie. Celui qui aime Dieu, ne veut que ce que Dieu veut; or, sachant que c'est cette volonté toujours adorable, qui préside à tous les événements, rien de ce qui paraît même le plus affligeant, ne sera capable de lui faire perdre la paix de l'âme, qui est le plus grand bien de ce monde. C'est donc un vrai bonheur pour l'homme de s'unir à cette volonté souveraine, qui gouverne, qui arrange, qui conserve

130

tout; de vouloir tout ce qu'elle veut, de ne vouloir rien au-delà, et d'être, par conséquent, assuré d'avoir toujours ce qu'il veut, et de se rendre ainsi, en quelque sorte, l'arbitre de sa propre destinée. Toutes les créatures d'ailleurs ne sont que les instruments de la volonté divine, qui nous suit avec tant d'attention, qu'elle préside aux moindres événements, et qu'elle ne permet pas qu'un seul de nos cheveux péricule; avec tant d'assiduité, que lors même que nous dormons, elle veille à notre défense; avec tant de bonté, que son amour lui cause une espèce d'inquiétude: . N'est-il donc pas doux, n'est-il pas bien raisonnable de se reposer tranquillement au sein de cette aimable Providence? sous cet œil qui voit tout, sous cette puissance qui

peut tout, sous cette action, qui concourt à tout et qui veut en tout, notre plus grand bien? Les êtres sourds et insensibles, auxquels Dieu a ordonné de nous servir, car nous sommes le centre auquel ils se rapportent tous, doivent nous confondre par l'exemple de leur obéissance; ils nous crient sans cesse, dans un langage muet, mais intelligible, de chercher au-dessus de nous, celui qui les a faits pour nous, d'obéir à sa volonté, de respecter, en tout, ses ordres, qui sont toujours adorables. Ah! si dès l'enfance nous apprenions à voir dans les événements, cette action de notre Dieu! Chacun s'habituerait à payer au Créateur, son tribut d'hommages

131

et de soumission; le monde changerait de face; il cesserait d'être le séjour du crime et des larmes, et nous y coulerions tous des jours heureux. Moyens d'acquérir et de pratiquer la soumission à la Volonté de Dieu.

1°

☩ S'exercer constamment à régler cette attache déréglée, que nous avons à tout ce qui a rapport à nous, aux biens de la terre, aux plaisirs, aux honneurs.

2°

☩ Étudier sincèrement les penchants du cœur, pour redresser ces inclinations vicieuses, qui nous surprennent, sans cesse, et jusque dans la pratique des vertus.

3°

☩ S'armer courageusement contre une certaine tristesse qui resserre le cœur, dans les revers, et qui l'abat. À cet effet on aura soin,

1°

☩ de ne pas se surcharger d'affaires pénibles, de peur de succomber sous le fardeau; on ménagera les forces du corps et celles de l'esprit; on se réservera des temps pour la prière, pour la lecture, pour faire quelque exercice corporel et pour s'encourager, s'égayer même, par de bonnes conversations, afin de délasser tout à la fois l'esprit et le corps. On cherchera quelque personne vertueuse et discrète, à qui l'on puisse décharger son cœur, pour ce qui n'est point du secret d'autrui; cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé; les peines, dès qu'elles peuvent s'exhaler, s'évanouissent: car la simplicité avec laquelle on expose son découragement,

132

aux dépens de sa gloire, fait trouver la lumière et la consolation de la charité mutuelle, qui doit régner entre les enfants de Dieu.

2°

☩ On s'efforcera de porter paisiblement les impressions involontaires de tristesse, que l'on souffre quelquefois, malgré ces secours et ces précautions; ces peines intérieures, pourvu qu'elles ne nous arrêtent point, par une lâcheté volontaire, nous font faire de grands pas dans la vertu: elles nous purifient, nous humilient, nous élèvent au-dessus des créatures, et nous attachent à Dieu d'une manière sublime.

4°

☩ Tâcher d'être toujours de bonne humeur et plein d'une gaieté chrétienne, qui nous rend si aimables à Dieu et aux hommes: . La gaieté et la générosité de cœur sont de très excellentes dispositions, pour avoir, dans tous les temps, cette soumission, qui est due à tout ce que Dieu veut, ou permet à notre égard.

1

Ps. 39

.

2

2

Cor. 9. 7

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur le choix d'un état de vie. De cette suite de vérités, que l'homme n'est sur la terre que pour y servir Dieu, et pour le servir de telle manière qu'il plaît à ce Maître suprême; qu'il ne saurait y avoir de bonheur pour lui, que lorsqu'en serviteur fidèle, il est en tout soumis aux dispositions de la Providence divine; il est aisé de conclure combien il importe à tous en général, de

133

ne s'engager jamais sans avoir consulté la volonté du ciel, et aux jeunes gens en particulier, de chercher sérieusement à connaître leur vocation. Il sera utile de leur donner sur cette matière quelques règles sûres et faciles. Le choix d'un état de vie est d'une extrême importance pour les jeunes gens, leur bonheur pour le temps et pour l'éternité en dépend. Tous les états ne conviennent pas à toutes sortes de personnes, parce que tous les hommes n'ont pas les mêmes inclinations, ni les mêmes dispositions du corps et de l'esprit, ni les mêmes grâces de Dieu. Un jeune homme, dans un état pour lequel il n'est point fait, est dans une situation violente, c'est un élément hors de son centre; quel repos, quel contentement peut-il avoir? Privé des grâces particulières attachées à l'état où Dieu l'appelait, comment pourra-t-

il faire son salut? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les fautes que l'on fait, dans le choix d'un état de vie, sont très souvent irréparables, et si on les répare quelquefois, ce n'est qu'avec des peines et des difficultés incroyables. Cependant la plupart des jeunes gens se comportent fort imprudemment dans cette affaire si importante. Les uns se décident par humeur, par fantaisie, par occasion; d'autres par déférence à la volonté de leurs parents, sans examiner s'ils sont propres aux états où on veut les engager; presque tous n'envisagent que les biens temporels et la vie présente; ils ne consultent personne, pas même celui qui est l'arbitre de leur sort et qui peut faire échouer

134

tous leurs projets. Voici des mesures que l'on doit prendre, si l'on veut faire un choix dont on n'ait jamais lieu de se repentir.

1°

☞ Pour réussir dans cette grande affaire, il faut se pénétrer de son extrême importance, pour le bonheur de la vie et pour le salut éternel: car l'un et l'autre en dépendent ordinairement.

2°

☞ Pour éviter les inconvénients d'une irrésolution prolongée, il convient, généralement parlant, de se décider vers l'âge de 18 à 20 ans.

3°

☞ Il faut se mettre en état de mériter les lumières du S Esprit, et mener pendant le temps de l'examen, une vie vraiment chrétienne: ainsi, il faut purifier son âme, par des confessions plus soignées, prier plus fréquemment, pratiquer plus de bonnes œuvres et implorer plus particulièrement l'assistance des saints et des amis de Dieu.

4°

☞ Se mettre dans une sincère indifférence, de peur de se laisser entraîner par l'imagination et le penchant préexistant, et de prendre ainsi sa volonté propre, pour celle de Dieu. Le bon serviteur ne dit pas à son Maître en quoi il veut le servir, mais il lui demande à quel service il lui plaît de l'employer. D'ailleurs Dieu seul connaît les moyens de tous les hommes et par conséquent lui seul sait ce qui convient à chacun.

5°

☞ Lorsque l'on sent quelque penchant pour un état, il faut examiner si les motifs qui y portent viennent de la nature ou s'ils viennent de Dieu, si l'on a les dispositions naturelles ou acquises pour remplir les obligations de cet état, et si ce penchant

135

se manifeste, lorsqu'on est calme, ou lorsqu'on est dans quelque agitation.

6°

☞ Il faut chercher un guide vertueux, prudent, éclairé, désintéressé, dans votre affaire, qui compte sur les lumières de Dieu bien plus que sur son propre jugement, et qui veut bien vous donner le temps et les moyens de lui ouvrir votre cœur et lui en découvrir tous les replis. Si vous avez trouvé un tel Ananie, donnez-lui toute votre confiance et soyez sûr qu'il conduira votre affaire à un heureux résultat: Mon fils, dit le sage, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez point du parti que vous aurez pris

.

7°

☞ Il est bon de remarquer que l'on peut arriver à la connaissance de sa vocation de trois manières différentes:

1°

☞ Lorsqu'après avoir invoqué le S Esprit, s'être dépouillé de l'affection aux créatures et s'être mis dans une sainte indifférence, on se propose l'objet sur lequel on veut délibérer, on en pèse les raisons pour et contre et on se demande: que conseillerais-je à un autre, à mon meilleur ami, qui serait à ma place? Que voudrais-je avoir choisi, à l'heure de ma mort? Alors on fait son choix, on prend son parti, et l'on regarde la chose comme décidée; après cela, on prie Dieu de lever les obstacles qui s'y opposeraient.

2°

☞ Quelquefois l'âme dans une situation calme, se mettant devant son Dieu, se sent doucement attirée vers un état, et voit la possibilité d'en remplir les obligations, avec la grâce de Dieu.

3°

☞ Il arrive aussi, quoique plus rarement, que

136

Dieu veut tellement la volonté de l'homme, qu'il ne lui reste aucun doute sur la volonté divine; telles furent les vocations de S^{ts}Matthieu, de S^{ts}Paul et d'autres. Lorsqu'on a pris ces précautions, on obtient au moins la certitude morale, et il n'en faut pas d'avantage, que Dieu a manifesté sa volonté. Il est de la bonté de Dieu de se manifester à ceux qui le cherchent sérieusement, et l'on peut espérer de l'avoir trouvé, dès qu'on a employé les moyens qu'il nous a donnés et dont nous avons parlé dans cet article. Après s'être déterminé, selon toutes les règles de la prudence chrétienne, et malgré toutes les sûretés que l'on a, d'avoir fait un bon choix, on pourra être tenté de croire qu'on s'est trompé. Plus le parti que l'on aura pris sera expédient pour le salut, plus le Démon fera d'efforts pour nous en détourner. Il emploiera mille artifices, il se transformera en Ange de lumière. Il tâchera de tourner nos pensées vers l'état ecclésiastique ou religieux, s'il sent que nous n'y sommes point propres, ou vers le monde, s'il prévoit que nous nous y perdrons. Nos passions se soulèveront, le monde étalera ses charmes à nos yeux, les douceurs de la solitude se présenteront à notre esprit. Nos parents, abusant de leur autorité, voudront peut-être sous prétexte d'éprouver notre vocation, s'en rendre les arbitres; sans égard, ni à la volonté de Dieu, ni aux sentiments naturels, ils mettront tout en œuvre, pour nous forcer à prendre un état où nous serons malheureux, et où nous nous perdrons infailliblement.

137

Par des raisons d'intérêt ils nous engageront à nous faire ecclésiastiques ou religieux, quoique nous ne soyons faits que pour le monde! Par tendresse pour nous, ils ne voudront pas consentir que nous entrions en religion, où Dieu nous appelle, tandis que par des motifs d'ambition ou d'intérêt, ils nous verraient volontiers nous séparer d'eux, pour nous exposer à toutes les fatigues et à tous les dangers d'un autre parti. S'il arrive d'éprouver quelqu'une de ces tentations, il faut avoir recours à la prière: il faut se rappeler les réflexions que l'on a faites, dans le temps que l'on délibérait, les lumières qui nous ont éclairés, les bons sentiments qui nous ont touchés, les raisons qui nous ont convaincus, les conseils qu'on nous a donnés, les résolutions que nous avons prises. Ce n'est point dans le tumulte du monde, dans le sein de la mollesse, et dans les plaisirs, que Dieu parle au cœur, c'est dans la tranquillité de la retraite, dans la prière, dans la méditation des grandes vérités de la foi, dans l'exercice des bonnes œuvres, et par l'organe de ceux qu'il nous a donnés, pour nous conduire dans les voies du salut. À l'égard des parents, s'ils s'opposent à notre vocation, ayons pour eux tout le respect possible, mais n'omettons rien pour les fléchir. Ayons recours à Dieu qui tient leurs cœurs entre ses mains, employons les personnes qui ont du crédit sur leur esprit, et représentons-leur, avec une sainte liberté, ce que disaient les Apôtres: «Qu'ils voient s'il est juste d'obéir aux hommes, plutôt qu'à Dieu même.»

Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Chapitre

VI

. De l'Étude des Sciences.

De l'Étude des Sciences., disait S^oJérôme écrivant à un ami, . La piété, au contraire, réunie à la science, devient utile à tous: . . . Qu'on ne dise pas que la science est plus dangereuse qu'utile au salut. Si les hommes en abusent quelquefois, pour s'élever en eux-mêmes, au-dessus des autres, cet abus doit être attribué à leur corruption, qui fait tourner à leur perte, les choses mêmes les plus précieuses. D'ailleurs, si l'on veut bien chercher quels sont ces hommes, que la science enfle, on trouvera que l'orgueil s'empare le plus souvent de ceux dont les connaissances sont très bornées,

de ces demi-savants, si communs aujourd'hui. Un vrai savant n'a pas de peine à convenir, que ce qu'il peut savoir, n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances, qui lui manquent, parce que plus il pénètre dans le domaine des sciences, moins il en découvre les bornes. Les jeunes gens, assez généralement, n'aiment point le travail, la multiplicité des sciences à acquérir les effraie; ils changent bientôt de sentiment dès qu'ils les goûtent: plus on sait et plus on a envie d'apprendre. Qu'ils se gardent donc bien, de donner dans l'erreur de ceux qui n'ayant pas assez d'esprit pour connaître le mérite des belles-lettres, les regardent comme inutiles, ou tout au plus, comme de vains amusements. Rien n'éclaire tant l'esprit, rien ne nourrit tant la raison, rien ne rend un homme plus propre aux devoirs de la société, que l'étude des belles-lettres et des beaux-arts. Un esprit qui manque de ce secours, quelque excellent qu'il soit, est longtemps chancelant et timide. La différence paraît sensiblement, dans toutes les affaires de la vie. La langue de notre propre pays, doit être le premier objet de nos soins; ce n'est pas une louange fort exquise, de bien savoir sa propre langue; mais c'est une honte, de ne la savoir pas. La connaissance de la langue latine est indispensable: le latin est la clef des sciences; une médiocre intelligence de cette langue ne suffit donc pas; il faut qu'on en connaisse toutes les beautés et qu'on en sente toute la délicatesse.

L'histoire, dit un ancien, est le témoin des temps et la messagère de l'antiquité. C'est une morale réduite en actions et en exemples, pour l'instruction des hommes: chacun peut y voir, comme dans un miroir, ses propres défauts, et dans cette succession de révolutions qu'elle présente, on apprend la caducité des grandeurs humaines: si les passions y paraissent sans déguisement, la vertu y retient tout son éclat et son empire. L'histoire est une excellente école des mœurs. On ne peut bien savoir l'histoire, sans le secours de la Géographie; cette science coûte peu à acquérir, et elle est d'un grand usage, dans mille circonstances de la vie. La Poésie est une peinture parlante, elle rend l'esprit plus subtil. Le raisonnement, sans y perdre de sa solidité, y reçoit toujours un nouveau brillant: ses expressions vives, ses fictions ingénieuses, ses allégories, tout y charme, tout y forme l'esprit et le cœur des jeunes gens, et les rend d'un commerce plus agréable et plus utile. La Rhétorique nous apprend à cultiver toutes ses fleurs, à nous rendre propres tous ses ornements, à nous mettre à même d'instruire, de persuader, de toucher, selon les différents besoins de l'état où la Providence nous appelle. Il n'est aucun état où l'on puisse se passer de raisonner juste et où l'étude de la sagesse ne fasse sentir son heureuse influence. La Philosophie

141

sert à former l'esprit et à régler le cœur; c'est l'étude de la nature et de la morale fondée sur le raisonnement. La multitude des raisons, la pénétration et la justesse de l'esprit, l'abondance des expédients, l'habileté, l'adresse, prouvent de quelle utilité est une science qui procure ces qualités. La Physique nous découvre les phénomènes du ciel et de la terre. C'est la science agréable des causes naturelles et de leurs effets; par mille expériences, elle nous dévoile et rend sensibles les plus secrets mystères de la nature. Il est peu d'embellissements, peu de commodités, dans la vie, que nous ne devions aux mathématiques. Il n'est point d'état où l'on n'en sente l'utilité. Il manquera toujours quelque chose à l'éducation, si l'on néglige cette science. Telles sont les principales connaissances que les jeunes gens doivent acquérir et sans lesquelles leur éducation ne saurait être complète. Il n'entre pas dans notre plan de leur tracer la méthode d'étudier; c'est au Professeur à guider ses Élèves. Tout dépend donc du choix de ceux qui doivent leur frayer la route, et conduire leurs pas chancelants, vers les régions escarpées des sciences. Il nous suffira d'observer que l'éducation des collèges, ou des classes publiques, est préférable à une éducation privée. Ces études, pour ainsi dire muettes et inanimées, chargent l'esprit

de préceptes, mais ne le forment point. Les jeunes gens ont besoin de plus que d'instruction, et l'émulation, qu'ils ne

142

trouvent que dans les classes, est le plus puissant aiguillon pour les porter aux différents devoirs que l'âge et leur situation leur imposent. Mais comme l'étude ne se borne ni aux sciences que l'on cherche aux collèges, ni au temps consacré à l'éducation; puisque toute la vie doit être employée à se perfectionner, en s'ornant l'esprit et en se formant le cœur; nous croyons rendre service à la jeunesse, en lui indiquant les routes les plus sûres, et en même temps les plus aisées, pour acquérir toujours des connaissances nouvelles, et des vertus toujours plus excellentes.

1

Lib. 2. Ep. 2. ad Paulinum Presb.

2

Prov. 2. 10 et 11

.

3

Ib. 3. 22

et seq.

4

Ib. 1. 22

.

5

Voyez: de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur, par M. Rollin; Ratio discendi et docendi, par le P. Jouveney. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Article premier. De la Lecture. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

1°

De son utilité. Nous apprenons dans les écoles, l'art d'étudier: nous y puisons, dans les leçons des Maîtres, les principes élémentaires des sciences; c'est ensuite, à la lecture réfléchie, à développer ces principes et à nous faire suivre le fil de leurs conséquences. Elle étend donc et perfectionne nos connaissances; elle éclaire notre intelligence des lumières des autres; elle nous prête le secours de leur expérience, et nous forme le cœur par les sages conseils, et mieux encore, par les belles qualités de ceux dont nous lisons les écrits; elle inspire quelquefois ces

143

réflexions profondes qui développent les premières vérités que nous avons reçues du Créateur, et qui produisent ces ouvrages admirables, qui seront connus et appréciés de tous les siècles. En un mot, ainsi que l'abeille tire des fleurs qu'elle visite, les sucs dont elle fait son miel, ainsi, le lecteur attentif tire des bons livres, différentes idées, qu'il médite, qu'il digère, et dont il se compose comme un corps de doctrine, d'où il tire ensuite de grands avantages pour lui et pour son prochain. La lecture nous apprend, par le commerce des morts, l'art de converser avec les vivants: comme un sage admoniteur, un bon livre nous fait remarquer, dans les actions et les discours des hommes, ce qu'il y a de faible et même de faux; il nous dévoile leurs intentions, nous montre la laideur du vice et la beauté de la vertu; il nous met en garde contre les pièges des méchants, et dirige tous nos pas, au milieu des ténèbres, que le libertinage du cœur et de l'esprit répand, dans toutes les classes de la société humaine. Enfin, la lecture nous rend présents les plus grands maîtres de tous les temps et de toutes les nations: les Platon, les Aristote, les Cicéron, les Descartes, les Leibnitz, les Bergier, les Feller, ne sont plus; mais leurs précieux ouvrages subsistent. Les Cyprien, les Tertullien, les Ambroise, les Basile, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Fénelon, ne sont plus; mais leurs âmes immortelles vivent dans leurs écrits, et annoncent d'âge en

144

âge, les grandes et sublimes vérités de la Religion. Bien plus, par la lecture nous recevons, comme les Hébreux, les instructions de Moïse et des Prophètes; comme les premiers Chrétiens, les leçons de notre divin Maître et de ses saints Apôtres. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

2°

De la manière de lire avec fruit. D'abord, que toutes nos lectures se rapportent à notre principale affaire, qui est celle du salut; loin de nous, l'envie de nous faire un nom, dans le monde, par l'étendue de nos connaissances, ou bien de nous élever au-dessus des autres. Cherchons la sagesse pour en faire la règle de notre conduite, il vaudrait mieux être dépourvu de la science qui enfle, que privé de la charité qui

édifie: un humble villageois qui sert son Dieu, comme dit le sage auteur de l'Imitation, vaut mieux qu'un orgueilleux philosophe, qui abandonne la connaissance de lui-même pour contempler le Ciel. Il faut, autant que possible, lire chaque ouvrage dans la langue dans laquelle il a été d'abord écrit; les versions quelque bonnes qu'elles soient, ne valent pas les originaux: le traducteur, sans le vouloir, substitue quelquefois sa pensée à celle de l'auteur, ou rend celle-ci d'une manière imparfaite. Ne nous laissons pas trop prévenir, par la réputation de l'auteur; il faut oser se servir de ses propres lumières, de peur que la crainte excessive ne subjugue notre raison. L'esprit de parti dispose souvent de la réputation des ouvrages; pour lors,

145

la passion a plus de part que la raison, à la louange ou au blâme qu'on leur prodigue. Il est donc souvent difficile d'apprécier au juste, certains ouvrages, et il faut recourir au sentiment de ceux qui ne jugent que dans l'intérêt de la vérité et de votre bonheur véritable. Que la beauté du style, dont un livre est écrit, ne nous séduise pas, ni ne nous éblouisse au point de nous empêcher de voir le fond des pensées; l'ornement du discours ne décide point de sa vérité, non plus que le vase dans lequel on sert des aliments, ne prouve en faveur de leur bonté. Le caractère des bons esprits, dit S^r Augustin, est d'aimer le vrai dans les paroles, non les paroles mêmes, et le sage doit s'occuper des choses et non des mots. La dureté du style est un défaut, sans doute, mais qui ne dépose pas contre la bonté d'un ouvrage, dont le fond peut être excellent et l'ordre bien combiné, indépendamment de la diction, qui n'en est que l'écorce. Les écrivains, qui ne cherchent, par leurs travaux, qu'à être utiles, ont des droits incontestables à notre indulgence; il faut éviter cette fausse délicatesse, qui rend certains lecteurs aussi prompts à critiquer que lents à approuver: il est plus facile de censurer que de bien faire. Il est un milieu en tout, et il consiste à excuser dans les auteurs, les fautes qui peuvent leur échapper, lorsque d'ailleurs, on en est dédommagé par les bonnes choses qui s'y rencontrent; l'auteur le plus habile n'en est pas moins homme, et il est toujours sujet à faire

146

des fautes. Ne confondez donc jamais dans un livre, ce qui en fait l'essentiel, avec ce qui n'en est qu'un accessoire, et que quelques fautes de style ou de disposition, ne vous le fassent point mépriser, si le fond d'ailleurs en est bon et instructif. Notre esprit est borné dans sa faculté de saisir les objets; en partageant trop son attention, on diminue son activité. Proportionnez à vos forces, le fardeau que vous voulez porter. Consultez plus l'étendue de vos facultés, que celle de vos désirs: plus l'esprit reçoit d'impressions d'objets différents, plus il se partage et plus il se relâche. ce n'est pas la variété des mets, qui donne la meilleure santé; c'est la bonne digestion d'aliments sains, quoique fréquemment les mêmes; ce n'est point non plus le mélange désordonné des lectures, qui éclaire l'esprit et qui le fortifie; c'est le choix des plus excellentes, accompagnées de réflexions, qui servent à les développer. Toutefois, pour ménager notre faiblesse, il est permis de tempérer cette uniformité,

dans les lectures, par quelques changements; pourvu que l'on varie, non par habitude et légèreté, mais par forme de récréation et de délassement. On ne doit lire que pour s'instruire; mais on ne s'instruit bien, dans la lecture, que par la réflexion: il faut donc donner, à l'esprit, le temps de réfléchir sur ce qu'il lit; agir en ceci avec précipitation, c'est imiter ceux qui mangent avec avidité: ils

147

se surchargent, au lieu de se fortifier. Trop de lectures, dit un auteur célèbre, dans la Littérature Moderne, ne sert qu'à faire de présomptueux ignorants. De tous les siècles de la Littérature, il n'y en a point où on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant. Observez toujours, dans vos lectures, cette sage maxime: ; accoutumez-vous à observer, à méditer, à vous demander compte; vous découvrirez, par ce moyen, une infinité de choses utiles, qui échappent au commun des lecteurs. La mémoire ne rend pas toujours fidèlement, dans le besoin, ce qu'on lui a confié; on peut suppléer aux défauts de cette faculté, en faisant des extraits de ce qu'on lit. La plupart des savants, afin de ne pas perdre le fruit de leurs Lectures, ont soin d'extraire, ou d'annoter, ce qu'ils trouvent d'intéressant, relativement à la science qu'ils cultivent. Cette méthode a plusieurs avantages: elle anime l'attention, aiguise l'esprit et rend la lecture plus profonde; elle facilite l'intelligence des choses, qui s'impriment mieux dans l'esprit, quand on les relit; enfin, elle soulage et recrée le lecteur, par cette alternative d'opérations. Toutes ces précautions tendent à nous faire tirer du fruit de nos lectures; mais voici une remarque qui va plus directement à ce but: comme il est

148

nécessaire de purifier soigneusement un vase, si l'on veut y verser une liqueur précieuse, il faut avoir grand soin de demander fréquemment, à Dieu, ce cœur pur et cet esprit droit, sans lesquels il n'y a pas grand bien à attendre, de la lecture des ouvrages mêmes les plus excellents: . Dites donc souvent, avec toute la sincérité possible: . Créez en moi, Seigneur, un cœur pur, et renouvelant toute mon âme, donnez-moi un esprit droit

. Ensuite, si pendant votre lecture, vous découvrez en vous des erreurs, rendez-vous promptement aux rayons de lumière, que la Providence vous offre; sortez aussitôt de vos ténèbres, sans vous laisser effrayer par la vue des difficultés; soyez fidèle et courageux, suivez la voix qui vous appelle, c'est celle d'un Père, bon et tout-puissant; il saura vous délivrer. Gardez-vous de vous laisser séduire par ce : s'il est honteux, comme le remarque S^rAugustin, de changer de sentiment, quand on pense bien, il est toujours beau et louable d'abandonner sa manière de voir et d'agir, quand on a le bonheur de découvrir ses égarements. Peut-être, vos travers, sur la doctrine, comme sur les mœurs, ont pu être excusables, jusqu'à un certain point; mais ils deviendraient plus criminels, en y persévérant après les avoir connus. .

J.-J. Rousseau.

2

St Augustin, Serm. 169, c. 10.

1

Horace. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

149

3°

De ce qu'il faut éviter dans la Lecture. «Qu'on n'entende parler parmi vous, nous dit l'apôtre St Paul, d'aucune impureté, qu'on n'y entende prononcer ni parole déshonnête, ni folle, ni bouffonne, cela ne convient point à votre vocation.»

Voilà une règle de conduite pour nos lectures; c'est une condamnation manifeste de ces écrits de galanterie, de ces poésies voluptueuses, sous quelque nom qu'on les désigne; car la mauvaise lecture, comme la mauvaise conversation, font également naître, l'une et l'autre, des émotions dangereuses dans le cœur, et des pensées criminelles dans l'esprit. Éloignez-vous de mes trop tendres écrits, nous dit un de ces écrivains lascifs, ils ne sont propres qu'à vous corrompre; et les esprits les plus forts n'y sauraient résister. Rendons-nous à cet avis; Ovide ne peut être soupçonné de trop de délicatesse en cette matière, ni d'être jamais d'une morale outrée ou trop sévère. Gardons-nous donc bien de multiplier les dangers, par notre faute; nous n'en trouvons que trop, sans les chercher, et notre imprudence ne manquerait pas de nous devenir funeste: celui qui aime le péril y périra, c'est l'Esprit Saint, lui-même, qui nous le dit

. Or, quels ne sont pas les dangers de la lecture des Romans, des pièces de théâtre, et autres compositions de cette espèce? Quels sont les personnages qu'on y introduit? Quelles sont les instructions qu'on y donne?

150

Quels sont les effets qu'ils produisent? Un écrivain, dont l'autorité ne saurait être récusée en ces matières, le trop fameux J.-J. Rousseau, va nous répondre: «Les gens du bel air, dit-il, les femmes à la mode, les grands, les militaires, voilà les acteurs de tous les Romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent, et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus, ternit l'éclat des véritables; le manège des procédés, y est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, et la simplicité des bonnes mœurs, passe pour grossièreté.» Voilà l'effet qu'ils doivent produire. Ajoutons encore, d'après un grand et pieux Prélat, et d'après ce que nous avons vu nous-mêmes, depuis quelques années, que les livres licencieux ou obscènes, multipliés aujourd'hui au-delà de toute

mesure, sont un des principaux artifices qu'emploie l'impiété, pour répandre son poison avec plus de succès: le but, en effet, de ces écrits, est d'amuser l'imagination, pour corrompre le cœur et séduire plus facilement l'esprit. Les dépositaires de l'autorité ecclésiastique et civile, élevèrent fréquemment la voix, au siècle

151

dernier, pour avertir les peuples des malheurs que leur apporteraient les productions de l'esprit d'impiété, qui, sous toutes sortes de formes, propageait ses principes destructeurs. Leurs représentations n'eurent point, dans le temps, tout l'effet qu'elles auraient dû produire; les livres impies continuèrent leurs ravages. Nous en avons vu les tristes suites: l'autel et le trône ont été renversés; des crimes atroces et inouïs ont été commis chez les peuples les plus civilisés auparavant, et les plus heureux de l'univers; et l'Europe entière a été inondée de sang et de carnage! Avait-il tort, cet auteur, qui qualifiait les écrivains impies et licencieux d'Haine donc, pour toujours, à ces productions criminelles! N'y jetez jamais les yeux, si vous voulez conserver des sentiments raisonnables sur les devoirs de l'homme et sur ceux du chrétien. Ne vous laissez pas surprendre aux éloges que l'on prodigue à certains écrits, ils sont souvent l'effet d'une cabale, qui n'épargne rien pour prévenir le public en leur faveur, et le rendre plus

152

docile à leurs dangereuses leçons. Que l'élégance, avec laquelle beaucoup de ces ouvrages sont écrits, ne vous séduise pas non plus; quelle folie de risquer sa foi, ses mœurs, son âme, sous le frivole prétexte, de puiser, dans ces lectures, la perfection du langage! La pureté de la diction, les ornements du discours, ne sont que des accessoires pour l'homme; l'innocence des mœurs, l'amour de la Religion et la pratique des vertus qu'elle inspire, sont pour lui d'un intérêt capital: qu'est-ce, en effet, qu'un homme pur dans le langage, mais corrompu dans les mœurs, et libertin dans les sentiments, sinon une peste dans la société? D'ailleurs, on peut recourir à d'autres sources; les livres qui enseignent, en même temps, à parler correctement et poliment, et à vivre honnêtement et chrétiennement, ne sont pas rares aujourd'hui. Remarquez enfin, que la bonté d'un livre, en lui-même, n'est pas toujours une raison suffisante pour s'en permettre la lecture: il pourrait n'être point proportionné à votre portée. D'ailleurs, des ouvrages même destinés, par leur objet, à traiter des matières étrangères à la Religion, contiennent souvent des traits impies et libertins, jetés comme au hasard, mais dont les coups ont été médités et prévus. Il faut donc une circonspection extrême, pour ne pas donner dans le piège de la séduction. Dans le doute, la prudence demande que vous consultiez votre Pasteur ou votre Confesseur, ou quelque autre personne pieuse et éclairée, sur le

153

choix que vous vous proposez de faire; la chose est de grande importance. C'est pour cette raison-là même, et parce qu'on ne saurait trop développer l'insidieuse conduite de

ces écrivains pernicioeux, que nous avons cru devoir nous étendre un peu, sur cette matière, afin de prémunir la jeunesse, et lui inspirer plus d'horreur pour la lecture de leurs dangereux ouvrages.

1

Esprit, Maximes et Principes de J.-J. p.336.

2

Mgr de Beaumont, Arch. de Paris. Mandement contre l'Émile.

3

Bref du pape Clément XIV au Roi de France, en 1770. – Actes de l'assemblée du Clergé de France, de 1765, sur la Religion. – Réquisitoire de M. Séguier, avocat général, imprimé par ordre exprès du Roi, en 1770.

4

M. De Passe, Lettre sur les Romans. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Article

II

.

De la Manière de former sa Bibliothèque. L'homme qui aime le bien-être du corps, éloigne de sa table les aliments qui pourraient nuire à sa santé; celui qui aime la vie de son âme, doit éloigner de sa bibliothèque, avec des soins plus scrupuleux encore, tous les livres qui peuvent l'empoisonner: la lecture est à l'esprit ce que l'aliment est au corps, et s'il est vrai que l'histoire nous rend prudents, qu'on devient ingénieux avec les Poètes, que les ouvrages de Mathématiques subtilisent l'esprit, que ceux de Philosophie donnent de la profondeur au jugement, que la Morale met de la gravité dans nos mœurs, que la Dialectique et la Rhétorique nous donnent de l'adresse, de

154

la politesse et de la vivacité dans la dispute, il n'est pas moins certain, comme nous avons vu, que les livres frivoles avilissent l'esprit et le rétrécissent par la bagatelle, que les ouvrages de galanterie corrompent le cœur, en le détournant de Dieu, pour le porter vers la créature, que les ouvrages impies et hérétiques jettent des nuages dans l'esprit, et qu'ils inspirent un mépris criminel pour toute autorité. Il faut donc apporter une attention sérieuse dans le choix des livres que vous ferez entrer dans votre bibliothèque.

1

Le chancelier Bacon, Ser. 48, de studiis et lectione librorum. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Quelques règles sur la manière de former sa Bibliothèque. La première règle que l'on doit suivre, en formant sa Bibliothèque, c'est de voir, en bon Chrétien, quels rapports les livres peuvent avoir avec la Religion. Or, en les considérant sous ce rapport, on les divisera en bons, indifférents et mauvais livres. Par les premiers nous entendons les ouvrages propres à conserver la pureté de la foi, et l'innocence des mœurs. Les uns traitent des dogmes de notre sainte Religion; les autres exposent les maximes chrétiennes des mœurs, par rapport à Dieu, au prochain et à nous-mêmes; d'autres enfin, retracent les événements remarquables de l'Église, ou racontent la vie de ceux qui se sont distingués par la pratique des vertus chrétiennes.

155

Le vrai Chrétien fera entrer, surtout, quelques-uns de ces livres, dans la formation de sa Bibliothèque. Les seconds sont ceux dont la lecture n'influe point directement sur les mœurs; telles sont les histoires des Empires, des hommes illustres, les livres de science et de littérature, dans lesquels la Religion et les mœurs sont respectées. On mettra aussi quelques-uns de ces livres dans sa Bibliothèque; mais on doit se borner, et ne point les multiplier sans raison. Quant aux mauvais livres, nous croyons en avoir dit assez, pour en inspirer l'horreur qu'ils méritent; il serait superflu de dire qu'on doit les éloigner soigneusement de sa Bibliothèque et de sa demeure, comme des aliments empoisonnés, toujours dangereux. Une autre règle, c'est d'avoir égard à l'état où la Divine Providence nous a placés. L'esprit de l'homme est borné; lorsqu'on veut trop étendre son attention, on affaiblit son activité, et en voulant trop savoir on n'approfondit rien. Cependant chacun doit connaître les devoirs de la place qu'il occupe, ou de la fonction qu'il exerce dans la société; il y a des devoirs à remplir, qui demandent certaines connaissances: il faut donc que nous mettions dans notre Bibliothèque les livres qui nous instruisent à cet égard. La Bibliothèque des gens de lettres, doit varier selon les différents genres d'études auxquels ils veulent ou doivent s'attacher. Quoiqu'on ne

156

doive, ordinairement parlant, s'appliquer particulièrement qu'à une science, il est bon de savoir les principes élémentaires des sciences qui y ont rapport: les sciences s'éclaircissent mutuellement. Enfin, dans le choix des livres, ne faites rien sans conseil; cet avis est de la dernière importance, dans un temps où les mauvais livres sont si répandus, et où des éditeurs infidèles ou imposteurs, dénaturent souvent les bons ouvrages, et y glissent le poison. Sur chaque science, consultez ceux qui en connaissent mieux les écrivains et les éditions. Pour les ouvrages qui regardent la Religion, recourez aux lumières des théologiens dont l'orthodoxie soit connue. Pour ceux qui traitent des sciences profanes, prenez l'avis de ceux qui réunissent la Religion à ces sciences. Quant aux livres d'amusement, n'en prenez point non plus sans le conseil de personnes sages et éclairées: l'esprit, sans doute, ne peut s'occuper toujours de choses sérieuses, il a besoin

de quelque distraction; mais qu'il la cherche dans des livres qui nous amusent sans nous exposer à nous corrompre. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

157

Notice

de quelques Ouvrages propres à former l'esprit et le cœur de la Jeunesse. Pour le premier âge. Religion. Le catéchisme diocésain. Catéchisme historique, par Fleury; précédé d'un avertissement, où l'on rend compte de quelques corrections qu'on a faites au texte de l'auteur. In-12°. Instruction pour la confirmation, par Regnault. In-18. Instruction de la jeunesse, par Gobinet, revue et corrigée par Lhomond. In-12°. Instruction pour la première communion, par le même. In-18. L'écolier chrétien, par Collet. In-16. Méditations sur les évangiles de l'année et pour les fêtes de Notre Seigneur, de la S^{te} Vierge et des Saints, par le R. P. P. Pierre Médaille. En 2^{es} vol. petit in-12°. Exercices de la Mémoire. Le fabuliste des enfants et des adolescents, par Reyre. Fables choisies de La Fontaine.

158

Cours d'histoire, à l'usage des maisons d'éducation, par A. M. D. G. 7^{es} vol. in-18, avec cartes; savoir:

Tableau chronologique. 1^{er} vol.

Histoire Sainte. 1^{er} vol. .

Histoire Ecclésiastique. 1^{er} vol.

Histoire Ancienne. 1^{er} id.

Histoire Romaine. 1^{er} id.

Histoire de France. 2^{es} id. Lectures. Abrégé de la vie des Saints, avec de courtes réflexions, des sentences tirées de l'Écriture et des Pères, des oraisons et des figures, pour chaque jour. 4^{es} vol. in-12°. À Paris, chez Jagot. Ou le même ouvrage, en 1^{er} vol. in-12°, sans figures. Histoires et paraboles du P. Bonavent. Giraudeau. Histoires édifiantes, par Collet. Histoires édifiantes, par Baudrand. Le modèle des jeunes gens, dans la vie édifiante de C. Lepeletier de Sousi, par Proyard. L'écolier vertueux, ou la vie de J. L. M. G. Décalogne de La Perrie, par le même. Le parfait modèle de la jeunesse, ou la vie de Jean Berchmans, par Frizon. Les écoliers vertueux, ou vies édifiantes de plusieurs jeunes gens proposés pour modèles, par le même. 2^{es} vol.

159

La vie de S. Louis de Gonzague, par Croiset. Anecdotes chrétiennes, par M. l'abbé Reyre. 2^{es} vol. in-12°. Pour les autres âges. Religion. Novum Testamentum Domini nostri Jesu-Christi, vulgatæ editionis. L'imitation de Jésus-Christ. Le combat spirituel, traduit par le P. Brignon. L'introduction à la vie dévote, par saint François de Sales. Traité de la perfection chrétienne, par Rodriguez. 6^{es} vol. in-12°. Année chrétienne, ou exercices de piété pour tous les jours de l'année, contenant l'explication du mystère ou la vie

du Saint de chaque jour, avec des réflexions sur l'épître et une méditation sur l'évangile de la messe, et des pratiques de piété propres à toutes sortes de personnes, par le P. Croiset. 18 vol. in-12°. Parallèle des mœurs de ce siècle, avec la morale de J.-C., par le même. 2 vol. in-12°. La morale du nouveau Testament, par le P. C. Frey de Neuville. 3 vol. in-12°. Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année, avec les évangiles de tous les Dimanches, par le R. P. Crasset. 4 vol. in-12°. Considérations sur divers points de la morale chrétienne, par M. G. de La Luzerne. 4 vol. in-12°.

160

Gobinet, instruction sur la pénitence. In-12°. Gobinet, instruction sur la manière d'étudier. In-12°. Le trésor du chrétien, par M. l'abbé Champion de Pontalier. 3 vol. L'École des mœurs, par M. l'abbé Blanchard. 3 vol. in-12°. L'âme affermie dans la foi, par Baudrand. Les principes de la doctrine catholique justifiés par eux-mêmes, ou exposition simple et suivie de la doctrine catholique sur la religion et l'Église de Jésus-Christ, et terminée par une analyse de la foi catholique à la portée de tout le monde. Les fondements de la Foi, par Aimé. 2 vol. Ou l'abrégé du même ouvrage. Catéchisme philosophique de Feller. 3 vol. in-12. Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse, par Bossuet. In-18°. Histoire des variations des Églises protestantes, avec les avertissements aux protestants, par le même. 4 vol. in-12°. Démonstration de l'existence de Dieu, et lettres concernant divers sujets de Religion, par Fénelon. Essai sur l'indifférence en matière de Religion, par M. l'abbé de Lamennais. Du Pape, par le comte De Maistre. Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, par Barruel. 2 vol. Ou les mémoires mêmes. 4 vol.

161

Le comte de Valmont, ou les égarements de la raison, par M. Gérard. Lettres de quelques juifs, par l'abbé Guénée. Vies des Pères et des Martyrs, par Butler. 13 vol. in-8°. Vie de S. François de Sales. 2 vol. in-12°. Vie de S. Ignace, par le P. Bouhours. in-12°. Vie de S. François Xavier, 2 vol. in-12°. Vie de S. Vincent de Paul. In-12°. Vie de S. Thérèse. In-12. Les vies de SS. Louis de Gonzague et de Stanislas Kostka. In-12°. Vie de S. Jeanne-Françoise, baronne de Chantal. In-12°. Dictionnaire historique de Feller. 8 à 12 vol. in-8. Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet. in-8°. Histoire ancienne, l'histoire Romaine, et le cours des études, de Rollin, ou l'abrégé de ces histoires, par Tailhié. Histoire du Bas-Empire, par Le Beau. Histoire des Empereurs, par Crevier. Vie de Théodose-le-Grand, par Fléchier. Vie de Julien l'Apostat, par l'abbé de La Bletterie. Opuscules biographiques, de l'abbé Proyard et de l'abbé Carron. Les lettres édifiantes et curieuses. 26 vol. in-12°. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Chapitre

VII

. De la Pratique de l'Oraison Mentale.

De la Pratique de l'Oraison Mentale. On se trompe quand on se persuade que l'Oraison mentale est un exercice difficile, et que tout le monde n'en est pas capable. Il ne faut pas plus de lumière pour méditer qu'il n'en faut pour comprendre que nous devons chercher ce qui nous est utile, ce que nous devons fuir, ce qui nous nuit, et que ce qui est bon mérite que nous l'aimions. Un laboureur pense souvent aux moyens de faire réussir son travail; il se fait lui-même, par ses propres réflexions, un art de cultiver la terre: pourquoi ne veut-on pas qu'il soit capable de penser quelquefois aux moyens de faire son salut et de réformer sa vie par les réflexions qu'il fera sur le peu de conformité de ses actions avec la loi de Dieu qu'on lui a enseignée, et sur les châtimens terribles dont ses désordres seront punis? Si des personnes si simples et si peu éclairées peuvent utilement méditer, il est visible que c'est un artifice dangereux du démon, que de persuader à tant de gens qu'ils en sont incapables. Je ne dis rien de ceux qui s'excusent de vaquer à l'oraison, sur ce qu'ils sont trop occupés; cette excuse est si peu raisonnable, qu'on ne saurait se persuader que ceux qui l'apportent croient

de bonne foi que Dieu s'en contente: On n'a point d'occupation plus importante dans la vie que de travailler à son salut. Pour les personnes mondaines qui ne veulent pas méditer, parce que l'usage de la méditation inspire insensiblement un certain esprit de retraite et de modestie qui ne s'accommode pas avec l'esprit du monde, l'on conviendra avec elles qu'il est difficile de pratiquer longtemps cet exercice, et de conserver l'esprit du monde. Mais puisqu'il faut enfin quitter quelque jour cet esprit si opposé à celui de , si l'on veut se sauver, qu'elles considèrent qu'il n'est point de moyen moins violent pour le faire mourir que celui de la méditation. L'Oraison mentale, selon la définition qu'en donne saint Jean de Damas, est . Il y en a de deux sortes: l'une extraordinaire, dont on ne peut donner des règles, parce qu'elle consiste en de certaines opérations de Dieu sur l'âme qui ne dépendent que de lui; l'autre, ordinaire, qui se fait par le moyen des trois puissances de l'âme aidée de la grâce. Les Saints en ont donné divers préceptes dont il ne sera pas inutile de faire ici un abrégé.

1°

☞ Réglez le temps que vous voulez donner à l'oraison, selon vos occupations et le conseil de votre directeur; mais soyez fidèle à l'employer, et tâchez de disposer tellement toutes vos affaires, que vous puissiez prier tous les jours à la même heure. Si vous le pouvez faire le matin, c'est le

164

temps de la journée que les Saints ont toujours jugé le plus propre à l'oraison.

2°

☞ Éloignez-vous, autant que vous pourrez, du bruit et de la vue des hommes pour prier; cherchez un lieu écarté où vous ne soyez point distrait: c'est dans le silence et dans la retraite que Dieu se communique à l'âme, selon cette parole du Saint-Esprit:

.

3°

☞ Avant que de vous mettre en oraison, prévoyez le sujet sur lequel vous devez méditer, par la lecture de quelque livre qui en traite. Beaucoup de personnes se préparent dès le soir pour le lendemain; et saint Ignace conseille, dans ses exercices, d'y penser encore le matin lorsqu'on s'éveille.

4°

☞ Commencez toujours votre oraison par l'exercice de la présence de Dieu. Prosternez-vous devant lui jusqu'à terre, pour l'adorer, à l'exemple de Notre-Seigneur au jardin des Olives, et demandez-lui la grâce de bien prier.

5°

☞ Pour arrêter votre imagination, formez-vous toujours une image sensible de ce que vous voulez méditer, autant que le sujet en sera capable. Si vous méditez un mystère ou quelque action de la vie de Notre-Seigneur, vous vous représenterez le lieu où elle s'est passée, et les personnes qui y ont eu part. Si vous méditez quelques paroles de l'Écriture, représentez-

vous la personne qui les a dites, comme si elle vous les adressait: , dit saint Paul,

165

. Il y a peu de choses que vous ne puissiez ainsi vous représenter sous quelque figure sensible. L'Écriture Sainte nous en donne l'exemple, lorsqu'elle nous dépeint le péché sous la figure de la lèpre, Dieu sous celle du Soleil, et qu'elle nous marque ses perfections infinies par les choses créées qui en sont les images, comme son immensité par la mer, sa charité par le feu, et sa sagesse par la lumière.

6°

☞Raisonnez sur votre sujet jusqu'à ce que vous en ayez tiré quelque lumière propre à exciter en vous, ou de saintes affections envers Dieu, ou des résolutions efficaces pour le règlement de votre vie; sur quoi il y a deux choses importantes à remarquer: la première, qu'il ne faut point passer d'une affection à une autre, jusqu'à ce que le sentiment de la première commence à languir, et à ne plus toucher le cœur. La seconde, que dans les résolutions que l'on fait pour le règlement de sa vie, il est bon de descendre dans le détail de ses actions, et d'y appliquer les saintes maximes que l'on se détermine à suivre. Il y a des âmes soigneuses qui écrivent à la fin de l'oraison les sentiments de piété qu'elles y ont eus, et les bonnes résolutions qu'elles y ont prises, afin de s'en souvenir quand l'occasion se présente de les mettre en pratique.

7°

☞Si Dieu vous console dans votre oraison, et s'il vous donne un goût sensible de ces vérités, c'est un don de grâce que vous devez recevoir avec reconnaissance. Mais n'en ayez pas de vanité,

166

et ne vous y attachez pas trop. Ce n'est pas dans les consolations sensibles que consiste l'excellence de l'oraison: souvent les commençants en ont plus que les parfaits, et il y a danger que, pour chercher avec trop d'empressement la consolation, on ne perde celui qui la donne.

8°

☐ Quand vous serez dans la désolation et dans la sécheresse du cœur, ne perdez pas courage; Dieu se cache quelquefois à l'âme pour l'éprouver; mais il ne s'en éloigne pas. Quand cela vous arrivera, humiliez-vous devant Dieu, et considérez-vous en sa présence comme un pauvre qui doit attendre avec patience ce qu'on lui voudra donner, parce qu'on ne lui doit rien. Pressez-le quelquefois, comme faisait l'épouse du Cantique, de se montrer à vous et de vous faire entendre sa voix; représentez-lui que votre âme est en son absence comme un abîme sans lumière, et comme une terre sans eau. Mais surtout soyez toujours dans une soumission parfaite à sa volonté. Dites-lui, avec le dévot auteur de l'Imitation de : . Car, enfin, que vous ayez de la joie, ou que vous soyez affligé, qu'importe, pourvu que Dieu soit glorifié? Vos ténèbres le béniront aussi bien que vos lumières. Si vous ne cherchez qu'à le contenter, laissez-le faire, il sait mieux que vous, ce qui est de sa gloire et de vos intérêts. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

167

Méditations sur les plus importantes vérités de la Religion. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De la Fin de l'homme.

1°

☐ Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? Pour le connaître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin, en , dit le Sage, et . Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités. Si je l'avais bien connue, et surtout bien pratiquée, toute ma vie aurait été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes dérèglements? de ce que j'ai oublié cette vérité, de ce que mille fois, et dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion salutaire: Quelle est ma fin? C'est là ce qui m'a perdu.

2°

☐ Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est pas de plus excellente; rien n'étant au-dessus des perfections divines, ni plus propre à me rendre heureux. , disait saint Augustin,

168

. Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu, le souverain bien résidant en Dieu, comme dans sa source, et tout bonheur venant de lui.

3°

⌘ Je suis créé pour connaître, aimer et servir Dieu; je ne puis donc m'éloigner de cette fin sublime, sans déchoir dans ma vocation, sans violer ma nature, sans devenir, , selon l'expression de l'Écriture

, mais de pire condition que les bêtes. Celles-ci remplissent, en effet, la fin de leur existence, en étant ce qu'elles sont; je ne suis qu'un être désordonné sur la terre, si étant fait pour Dieu, je ne suis pas tout entier à Dieu. Que me dit à cet égard ma conscience? Me comporté-je comme une créature dont l'unique fin est, et ne peut être que Dieu? Toutes mes pensées et mes actions sont-elles conformes à cette haute destinée? Hélas! que fais-je sur la terre, si je n'y consomme l'unique affaire pour laquelle j'y suis?*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De la Fin du Chrétien.

1°

⌘ Quelle doit être notre fin, comme Chrétien? L'Évangile me l'apprend; l'Église me l'explique. Notre fin est

169

de réformer en nous l'homme de la nature, par celui de la grâce; l'homme du temps, par celui de l'éternité. Notre fin est d'orner notre vie, d'en changer les habitudes, d'en corriger les inclinations, d'en rectifier les sentiments, et d'en sanctifier les pensées. Notre fin est d'être ce que nous sommes, en qualité de membres de Jésus-Christ.

2°

⌘ En cette qualité, je dois être conforme à Jésus-Christ. C'est là ma fin, et à quoi je dois travailler, à considérer Jésus-Christ comme le modèle parfait sur lequel je dois recomposer tout mon être, à me dire sans cesse, en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse: . En qualité de Chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ; c'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre:

. Je dois être incorporé à Jésus-Christ; je dois lui demeurer uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint Apôtre:

Enfin, je dois, en qualité de Chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ, respirer en quelque sorte son souffle divin, avec ses vertus, comme étant l'âme de son âme, et ne formant plus avec lui qu'un seul esprit et un seul cœur; afin que

170

, et même, selon que saint Paul nous l'enseigne, .

3°

⌘ Considérez que vous ne pouvez vous éloigner de cette fin sublime, sans tromper, autant qu'il est en vous, l'attente des cieux et de la terre. Quoi donc, Jésus-Christ venant dans ce

monde, pour s'y créer des hommes tout nouveaux, aurait moins fait que les philosophes de l'antiquité, et sa doctrine aurait moins de pouvoir pour régler la vie de ses disciples! C'est néanmoins ainsi qu'il faudrait le penser, si tous les Chrétiens vous ressemblaient, ô pécheur! si à votre régénération dérisoire, se bornait toute la grandeur des mystères de Jésus-Christ, toute l'efficace de ses sacrements, tout le prix de son sacrifice; si là se bornait encore cette grande destinée de la religion, qui embrasse le commencement et la fin de l'univers, qui remonte jusqu'à la création, et qui ne se termine qu'au dernier jour du monde. Voyez quelle insulte votre lâcheté fait à la toute-puissance et à la sagesse divine, et dans quel avilissement elle jette, et la loi et les oracles, et l'Évangile et les mystères, et Jésus-Christ et son Église, et toute l'économie du salut qui en est renversée!

1

1

Corinth. 1

.

2

Exod., ch. 25

.

3

2

Corinth., ch. 4

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur l'Unique Nécessaire.

1°

α

171

. Nous croyons avoir mille affaires, et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites: si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc tant partager son cœur et ses soins? Ô unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention! Au rayon de la lumière de Dieu, je ferai à chaque moment sans inquiétude, selon les forces qu'il me donnera, ce que sa providence me présentera à faire. J'abandonnerai le reste, parce que le reste n'est pas mon œuvre.

2°

✠. Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, et m'y appliquer d'une manière digne de Dieu; c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je ne négligerai rien; je ne me passionnerai sur rien; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour-propre et par un faux zèle. Alors on fait ses actions par son esprit particulier; on les fait mal, on se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte qui cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zèle, se contriste et

172

se dépite, s'il ne peut réussir. Ô Dieu! donnez-moi la grâce d'être fidèle dans l'action et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais. La vôtre est de donner à mes faibles efforts tel fruit qu'il vous plaira; aucun, si vous ne voulez.

1

Luc. 10, v. 41, 42

.

2

Joan. 10, v. 4

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Douceur du Joug de Jésus-Christ.

1°

✠. Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parce que c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien, et non pas le nôtre. J.-C. fait aimer ce joug. Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, et le rend fort, malgré sa faiblesse. Ô homme de peu de foi! que craignez-vous? Laissez faire Dieu. Abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez; mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire; et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance

les essayer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des Rois.

2°

⌘ Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde, et de porter le fardeau léger de J.-C.? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du siècle trompeur?

1

Matth. 11, v. 30

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 De l'Espérance chrétienne.

1°

⌘. Qu'elles sont belles, qu'elles sont ravissantes, qu'elles sont supérieures à toute conception humaine, les espérances des

174

chrétiens! Leur objet renferme tous les biens que nous pouvons attendre de la souveraine miséricorde, les biens éternels, et même les temporels qui sont dans l'ordre de notre salut, les biens de l'âme, et ceux encore du corps glorifié sur le modèle de celui de Jésus-Christ, les biens de la grâce, et ceux encore d'une nature sagement ordonnée.

2°

⌘ Que sont, au contraire, les espérances du monde, sinon une profonde vanité, une continuelle affliction d'esprit, un véritable néant, soit qu'on les considère dans leur principe, soit dans leur fin, soit dans leur moyen? Qui peut, en effet, assurer le monde que ses espérances seront réalisées? Qui peut cautionner à l'ambitieux la réussite de ses désirs, le succès de ses intrigues, le triomphe de son ambition? Et si la

mort vient l'arrêter au milieu de sa course, qui lui remboursera le prix de ses avances? S'il parvient au faite de la prospérité, qui sauvera ses espérances réalisées de l'abîme du tombeau? Et que lui restera-t-il de tous ses biens, à la fin de la vie?

3°

☞ Les espérances chrétiennes ne sont au pouvoir ni des hommes ni des choses. Leur caution est la puissance de Dieu, sa bonté, sa miséricorde, sa libéralité, sa fidélité dans ses promesses, les mérites infinis de Jésus-Christ, qui nous invite, qui nous presse, qui nous ordonne, qui nous fait un absolu commandement d'espérer en lui, pour n'être pas confondu.

1

St Paul, 1

Corinth. 15

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

175

De la Mort.

1°

☞ Tout Chrétien qui ne vit pas en Chrétien, a bien sujet de craindre la mort. Quel compte à rendre, après une vie mondaine et sans vertus! Quel regret d'avoir perdu toutes les occasions de son salut! Mourir ennemi de Dieu! Ô mort déplorable! Ô moment funeste, qui finit les plaisirs du temps, et qui commence les peines de l'éternité!

2°

☞ Que voudrions-nous avoir fait à l'heure de la mort? Faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors. Il n'y a point de temps à perdre. Plus nous avons vécu, plus nous sommes près du tombeau; notre mort est d'autant plus proche, qu'elle a été différée: ni la force du tempérament, ni celle de l'âge, ne sont une sauvegarde contre ses inévitables traits. La jeunesse tombe sous ses coups, comme la vieillesse; et les calculs des naturalistes nous montrent un plus grand nombre de ses victimes dans l'adolescence, que dans la caducité. Chaque jour, d'ailleurs, ne nous rapproche-t-il pas de la mort?

3°

«Quel jugement ferai-je des biens de la terre, quand il me les faudra quitter?
Prenons à présent conseil de la mort; elle est fidèle, elle ne nous trompera pas. Que
deviendra cette beauté, cet

176

argent, ce plaisir, cet honneur? Qu'en pense-t-on à la mort? Pendant la vie, les apparences nous trompent: à la mort on voit les choses comme elles sont. L'homme vivant estime le monde; l'homme mourant le méprise. Lequel devons-nous croire, l'homme vivant, ou l'homme mourant? Ah! que le monde nous paraîtra peu de chose à la lueur du flambeau qui nous éclairera au lit de la mort! Mais, hélas! il ne sera plus temps alors de se détromper!

1

St Paul aux

Hébr.

Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Du Jugement., c'est-à-dire que dès le moment même où mon âme se séparera de mon corps, elle paraîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura à la fin des siècles un jugement général, où nous serons tous rassemblés pour y recevoir une dernière sentence, et un arrêt plus solennel: mais avant que ce grand jour arrive, et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a, dès l'heure de la mort, un premier jugement, que chacun des hommes doit subir en particulier. Tous les peuples, même les plus éloignés de la vraie religion, ont eu quelque idée d'un semblable jugement.

2°

«Je me trouverai donc en ce terrible moment

177

abandonné à Dieu et à moi-même; à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité tout entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je, si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

3°

«Selon l'examen que Dieu aura fait de moi, et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation ou de salut, et ce qu'il aura prononcé pour mon bonheur ou pour mon malheur éternel, il ne le changera jamais, puisque je ne serai plus alors

dans la voie où l'on peut perdre ou obtenir sa grâce, mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher ni mériter. Qu'en sera-t-il donc alors d'un pécheur impénitent, lorsque Dieu lancera sur lui cet effroyable anathème:

? Et où ira-t-il, pour se dérober à son éternelle ruine? Mais que le Chrétien se trouvera heureux du souvenir de ses travaux et de sa pénitence, lorsqu'il entendra de la bouche du souverain juge cette aimable invitation, et ces consolantes paroles: .

1

St Paul, aux

Hébr.

2

S.

Matth., ch. 25

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

178

Du Ciel.

1°

«Le Ciel est l'éloignement de tous les maux, l'assemblage de tous les biens, le chef-d'œuvre de la magnificence de Dieu, le prix du sang de Jésus-Christ, l'accomplissement de tous les désirs, et une félicité qui les surpasse; puisque, selon saint Paul, l'œil n'a jamais rien vu, l'oreille n'a rien entendu, et l'esprit ne saurait rien concevoir qui puisse se comparer à la félicité des justes.

2°

«Voir Dieu clairement, et tel qu'il est dans sa gloire; aimer Dieu sans mesure; posséder Dieu sans craindre de le perdre jamais; être heureux de la félicité de Dieu même, et de celle de ses Saints, voilà l'objet de mes espérances immortelles. Ah! je n'ai plus que quatre jours d'exil et de pèlerinage, et puis je serai éternellement avec le souverain bien de mon âme.

3°

«Qu'importe où nous soyons ici-bas, pourvu que nous soyons avec Dieu pendant toute l'éternité? Pourrais-je justement me plaindre, qu'une félicité infinie me coûte un peu de peine? Les Martyrs ne se sont-ils pas estimés heureux d'acheter le ciel au

prix de tout leur sang? Ah! bienheureuse éternité, si les hommes savaient ce que tu vaux!*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*De l'Enfer.

1°

☞Si l'Enfer n'était que l'éternelle séparation de la société des Saints, il serait déjà le séjour

179

d'une affreuse misère. Mais quelle autre société le compose! Certes, qui voudrait ici-bas habiter seulement une année dans les bagnes au milieu des forçats, couvert de leurs haillons, lié de leurs chaînes, condamné aux mêmes travaux, et mangeant le même pain d'ignominie? La vue de l'intérieur d'un hôpital, l'odeur cadavéreuse que l'on y respire, les malades, souvent entassés dans un même lit, ne font pas moins frissonner la sensualité mondaine. Le spectacle de ces malheureux, renfermés pour cause de folie dans les vastes cours d'un autre hôpital, vous soulève le cœur: vous vous retirez avec effroi de leur présence, frémissant encore, lorsque vous en êtes loin, de l'idée d'une semblable calamité... Grand Dieu! qu'en sera-t-il donc de l'enfer, qui réunit dans son sein tout ce que l'univers enfanta d'êtres méchants, impies et corrompus; tout ce qui existe de folies morales, de crimes et de forfaits inexpiables? Quel assemblage de monstres, hommes et démons!

2°

☞Une pareille société, n'eût-elle rien à souffrir de la justice de Dieu, suffirait à son propre supplice; mais il est d'autres châtiments pour les réprouvés. La croyance de tous les peuples est d'accord sur ce point; et la vraie religion, en nous parlant du supplice du feu, nous dit assez combien ces châtiments seront terribles. Aux peines des sens se joindront celles de l'esprit. Les unes ne seront pas moins intolérables que les autres, et elles seront sans fin.

3°

☞Tous les maux à la fois se trouvent dans

180

l'enfer; et c'est pour les réprouvés, qui les souffrent sans consolation comme sans relâche, le moindre de leurs supplices. Ce qui les tourmente plus encore que la peine des sens, c'est l'inextinguible remords qui les poursuit sans cesse, et que les païens eux-mêmes avaient peint sous l'emblème des furies vengeresses du crime; c'est l'idée d'avoir sacrifié, à des plaisirs d'un instant, le bonheur de leur éternité; c'est d'avoir eu tant d'occasions de se sauver, et de les avoir négligées; c'est enfin le souvenir d'un Dieu perdu par leur faute, qui leur fait pousser ce cri lamentable de désespoir: Nous nous sommes donc trompés!

1°

☞ L'affaire du est proprement l'affaire de l'homme. Tout le reste doit être soumis à ce but essentiel de son existence, et n'être compté pour rien, s'il s'en éloigne. Que sont en effet les intrigues des gouvernements et celles des particuliers, les travaux continuels de l'ambition et de l'avarice, la scène mouvante des sociétés mondaines? Des jeux et des amusements dignes, tout au plus, de risée, s'ils ne l'étaient plus souvent encore de pitié. L'importante et l'unique affaire, est de servir Dieu, et de se sauver. Tout le bien, toute la perfection, tout le bonheur de l'homme consistent en cela seul. Ce n'est pas être raisonnable, ce n'est pas être homme, que de négliger une affaire dont les conséquences sont si grandes, dont le succès est certain,

181

dont la perte est irréparable. Quel aveuglement, quelle folie, de ne songer qu'à vivre, et de ne pas songer à bien vivre, de s'appliquer tant à sa fortune, et de s'appliquer si peu à son salut! De quoi servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il venait à se perdre soi-même?

2°

☞ Toutes les créatures ne sont faites que pour notre salut: elles deviennent inutiles quand on ne s'en sert pas pour cette fin-là. Ainsi, dès qu'un homme cesse de travailler à son salut, le soleil ne devrait plus luire, les cieux devraient s'arrêter, la terre ne devrait plus rien produire pour lui; les Anges devraient l'abandonner, ou plutôt il devrait retomber dans le néant: il est indigne de la vie, quand il ne vit pas pour Dieu.

3°

☞ Cependant, la plupart des hommes ne songent à rien moins qu'à se sauver: on a soin de tout, hors de son salut; on veut que tout profite: cet argent, il le faut mettre à intérêt; ce champ, il le faut labourer: ces terres, il en faut augmenter le revenu. On plaint toutes les pertes, excepté celle qui est sans ressource; on fait de grandes dépenses pour le corps, et on ne fait rien pour l'âme. Il semble, de la manière dont vous vivez, ô pécheur, que votre âme ne soit point à vous, que ce soit l'âme d'un étranger, celle d'un mortel ennemi, ou plutôt il semble que vous n'ayez point d'âme, ou que vous n'en ayez une que pour la perdre. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

182

Du Mépris du Monde.

1°

☞ Dès qu'on a de l'attachement pour un monde pécheur, on cesse en quelque façon d'être chrétien. Ce monde profane, si passionné pour la grandeur, pour le plaisir, pour tout ce qui flatte l'amour-propre, est le capital ennemi de Jésus-Christ. Leurs maximes, leurs commandements, leurs intérêts sont contraires: on ne peut pas les servir tous deux ensemble: il faut rompre avec l'un ou avec l'autre.

2°

☞ Nous ne pouvons prendre le parti du monde pécheur, sans violer les promesses de notre baptême. En renonçant à Satan et à ses pompes, nous nous sommes engagés, par une promesse solennelle, à fouler aux pieds tout ce que les mondains estiment. Quelle perfidie, quel sacrilège, d'être après cela idolâtre de la vanité, et de préférer les biens de la terre à ceux du ciel!

3°

☞ Le monde n'a rien qui soit digne de l'amour d'une âme immortelle. Il n'a pas même de quoi payer ceux qui le servent. Ses trésors, ses divertissements, ses honneurs, peuvent occuper et embarrasser le cœur humain, mais ils ne peuvent par le satisfaire ni le remplir; ce ne sont, à dire vrai, que de faux biens, que des illusions et des ombres, ou plutôt ce sont des maux véritables. Ils rendent l'homme méchant, et ils ne l'empêchent pas d'être malheureux. La fortune la plus éclatante est non seulement vaine et fragile, mais

183

onéreuse, mais pleine d'amertumes et de chagrins. On soupire, on souffre sur le trône, aussi bien que dans les fers. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Du Respect humain.

1°

☞ Le monde parle, laissez-le parler; les discours des insensés doivent-ils vous empêcher d'être sages? Mais que dira-t-on? On dira que vous craignez plus Dieu que les hommes. Les plus libertins vous estimeront en leur âme, et se diront à eux-mêmes que vous avez raison. Qu'importe, après tout, ce qu'on dise de vous, pourvu que vous fassiez votre devoir, et que Dieu soit content?

2°

☞ Quelle lâcheté de rougir de l'Évangile! On se fait honneur, avec raison, d'être fidèle à ses amis, et même à ses ennemis, et l'on aurait honte de conserver sa foi à Jésus-Christ! On trouve tous les jours, dans la société du monde, de zélés partisans des vains systèmes des philosophes, des hommes opiniâtres dans leurs propres systèmes; et des Chrétiens n'oseraient avouer publiquement qu'ils ont Jésus-Christ pour maître! Des Chrétiens instruits dans la morale qui fait un devoir à

l'homme d'aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme lui-même, n'oseraient paraître chrétiens! Quoi! les derniers des artisans, les baladins et les histrions font une profession ouverte de leur métier, et le Chrétien, qui reconnaît Dieu pour père, craindrait de passer pour son fils, et pour l'héritier des promesses éternelles! Il craindrait

184

de s'avilir en remplissant les devoirs de son culte! Quoi! les regards de l'impiété suffiraient pour ôter à la piété sa juste confiance, et le vice aurait l'inconcevable pouvoir de décontenancer la vertu même! Chrétiens, défendez-vous de cet excès d'humiliation et d'infamie, et ne cessez pas de vous souvenir que le Fils de Dieu rougira devant son Père, du lâche disciple qui aura rougi de lui devant les hommes.

3°

« Hé quoi! l'adorable Jésus a-t-il quelque chose de honteux? Son nom est-il infâme? Est-ce un opprobre de suivre ses maximes et ses exemples? Le voluptueux n'a point honte d'être le vil esclave des sens; l'impie va même jusqu'à se glorifier de son impiété, et vous auriez honte d'être homme de bien! Néanmoins, quoi qu'on en dise, le plus honnête homme du monde est celui qui sert Dieu le plus fidèlement, et qui fait une plus haute profession de le servir. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De Jésus-Christ notre Modèle.

1°

« Le premier homme se perdit en voulant être semblable à Dieu; tous les autres hommes ne peuvent se sauver qu'en devenant semblables au Fils de Dieu. Il s'est rendu notre modèle, en se faisant homme; nous devons être ses images. Il est le chef des élus; c'est vouloir se ranger de soi-même dans la classe des réprouvés, que de ne pas travailler incessamment à devenir l'imitateur de ses vertus.

185

2°

« On étudie avec tant de soin l'opinion, les goûts, les modes et les manières, les caprices même du monde, et l'on ne se donne pas seulement le loisir d'étudier Jésus-Christ, le divin exemplaire de toutes les perfections! Les courtisans se forment sur leur prince; un philosophe a eu des disciples qui ont imité jusqu'à ses défauts naturels. Ai-je jamais pensé sérieusement à réformer ma vie sur celle de Jésus-Christ?

3°

☩ Que dirai-je, néanmoins, au jour du jugement, quand on viendra à me confronter avec mon modèle, quand on opposera la vie de à la mienne, son humilité à mon orgueil, sa douceur à mes emportements, sa frugalité à mon intempérance, etc. Ah! quelle contradiction dans les termes! chrétien sans christianisme! baptisé et esclave du démon! sous le caractère de la croix, partisan du monde et de ses voluptés! Il faut donc que je renonce à mon baptême et à ma profession de chrétien, ou que je conforme ma vie à celle de mon Sauveur. Le christianisme n'est, à le bien définir, que l'imitation de Jésus-Christ dans sa vie et dans sa mort. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De l'Amour du Prochain.

1°

☩ Que de motifs puissants les Chrétiens n'ont-ils pas de s'aimer les uns les autres! Régénérés dans les eaux d'un même baptême, ils vivent de la même vie spirituelle, et ne forment plus, en Jésus-Christ, qu'un seul esprit et un seul cœur; et leur

186

union est tellement au-dessus de toutes les pensées humaines, que toutes les expressions les plus sentimentales n'ont rien qui puisse nous en montrer le vrai caractère. Le Catholique, selon l'expression de l'Écriture, voit dans le disciple de la même foi, la chair de sa chair, l'os de ses os, l'âme de son âme

; et telle est leur identité d'existence en Jésus-Christ, que deux enfants jumeaux ne sont pas plus unis que les enfants de la même foi ne le sont dans le sein de la même Église, par les mêmes sacrements qui les sanctifient.

2°

☩ De là les motifs surnaturels d'aimer le prochain comme nous-mêmes, de l'assister dans ses besoins, de le protéger dans sa faiblesse, de le défendre contre l'oppression, de le consoler dans son infortune; et ce qui est la suprême perfection évangélique, de compatir à ses maux, de souffrir avec ceux qui souffrent, et d'être tellement unis aux affections de nos semblables, que leur joie devienne notre joie, et leur douleur notre douleur.

3°

☩ Ainsi faisaient les premiers fidèles; et leurs mœurs étaient si généralement réglées sur cette croyance, que leur charité seule les décelait aux yeux des idolâtres, au milieu desquels ils vivaient. Voyez comme ils s'aiment les uns les autres, disaient les païens; ils sont, sans doute, les disciples de Jésus-Christ. Voilà l'exemple que nous devons imiter, et auquel nous sommes tenus d'obéir au nom du Fils de Dieu. Tel est mon commandement, dit-il, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés

. Une âme qui n'aime

point son prochain, ne peut pas dire véritablement qu'elle aime Dieu . Quelques bonnes œuvres que nous fassions, nous ne faisons rien pour le salut, si nous n'aimons nos frères. Le martyr même ne serait agréable à Dieu, sans la charité .*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* De l'Aumône.

1°

☩ Que nous sommes obligés à Jésus-Christ, de nous avoir donné l'occasion de lui faire du bien en substituant les pauvres en sa place! Il est dans l'Eucharistie, pour recevoir nos adorations, et pour servir de nourriture aux fidèles; il est dans les pauvres, pour être nourri par les fidèles. Heureux l'homme qui donne l'aumône à Jésus-Christ; mais malheureux l'homme qui la lui refuse! Malheureux celui qui donnerait à manger à son chien ce qu'il refuserait de donner pour empêcher Jésus-Christ de mourir de faim dans la personne de ses pauvres! Hélas! comment une telle injustice, une telle barbarie, peut-elle se trouver dans la société humaine? Comment une telle irréligion, une telle impiété, peut-elle se trouver dans la société chrétienne?

2°

☩ Ce qu'on donne aux grands est presque toujours perdu; ce qu'on donne à Dieu ne l'est jamais. Il rend tout avec usure; il paie tout libéralement, jusqu'à un verre d'eau. Le jeu, le luxe, la débauche ont ruiné mille familles: l'aumône n'en a jamais appauvri une seule. C'est un grand art pour

188

amasser du bien, que de faire part aux pauvres de celui que l'on a.

3°

☩ Les hommes seront jugés sur la mesure de leurs aumônes, au jour du jugement. Que répondront tant de mauvais riches, lorsque les pauvres les accuseront, lorsque Jésus-Christ même leur reprochera leur dureté?

Un cœur dur pour les pauvres est un cœur de réprouvé; au contraire, une âme véritablement charitable est une âme de prédestiné. Que pourra dire notre juge contre nous, quand il verra notre habit sur lui, notre pain et notre argent entre ses mains? Nous n'avons rien à craindre au tribunal de Dieu, pourvu que les pauvres plaident notre cause, et que la justice suprême ne voie en nous que leur consolateur et leur ami.*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Sur l'Unique Chemin du Ciel.

1°

☩. Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu

. Il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite. Il faut mettre à la gêne le corps du péché; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente

189

tout ouverte, mène à la perdition. Tous les chemins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, et que notre voie nous semble douce, malheur à nous! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie, que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude, qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des Saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les roches, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

2°

✠ Nous ne sommes prédestinés de Dieu, que pour être conformes à l'image de son Fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles; contents comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement? Nous voudrions nous détacher de cette croix qui nous unit à notre Maître. Nous ne pouvons quitter la croix, sans quitter crucifié. La croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du Ciel; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie, ne sont que pour nous mettre plus au large, et pour nous éloigner de l'unique chemin du Ciel! Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons

190

pas que le mystère de la grâce joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, et on en est aimé.

1

Matth. 7, v. 13

.*Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Sur la véritable Dévotion.

1°

⌘. Que d'abus dans la dévotion! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans les désirs continuels de faire son salut; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entiers à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvements que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira,

191

vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain Maître. Le domestique qui vous sert, ferait des merveilles dans votre maison, que s'il ne faisait pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous servirait mal.

2°

⌘Le dévouement parfait d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie ; et dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel Maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également partout, dans ce qui nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire; c'est de l'accomplir par obéissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement. Condition imposée à tous les hommes. Le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les âmes à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

1

I

.

Jacq. 1, v. 26

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

192

Sur le bon Esprit.

1°

✠ Il n'y a de bon esprit, que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudrait-on être porté sur un char brillant et magnifique, qui mènerait dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parce qu'il n'y a que son esprit qui nous mène à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse, pour posséder celle de Dieu!

2°

✠ Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément. Le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur; mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit, autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se

193

fait une idole de son esprit, comme une femme qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejeter non seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine, qui paraît la plus utile, pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation et dans la sainte folie de la croix.

1

Luc. 11, v. 13

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Patience dans les Peines.

1°

✠ L'âme s'échappe à elle-même, quand elle s'impatiente; au lieu que quand elle se soumet sans murmurer, elle se possède en paix et possède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une âme impatiente est une âme livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retient plus. Quelle faiblesse! quel égarement! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal, en cessant de le vouloir? La paix intérieure réside non dans le sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu de la douleur la plus amère,

tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

194

2°

À vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'âme la plus innocente qu'il y ait au monde; et que c'est vous faire une injustice criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le Paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant prodigue:

. Je sais ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterais, je m'épargnerais, et je me trahirais moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce que je n'aurais jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur, s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'aurait pas la force de choisir.

1

Luc. 21, v. 19

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur le bon Usage des Croix.

1°

Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur

195

de nos maux par la violence des remèdes que le Médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il s'applique à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'Apôtre: Nos peines qui sont si courtes et si légères, n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire, qui doit en être la récompense

. Heureux ceux qui pleurent, et qui sèment en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable, la moisson d'une vie et d'une félicité éternelle
!

2°

« , disait Saint Paul. C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la Croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grâce. C'est à cause de que nous ne voulons point quitter la croix, parce qu'il est inséparable d'elle. Ô Corps adorable et souffrant, avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même victime! En me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon. Faites que je pense moins à mes souffrances, qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert? ou plutôt, qu'est-ce que je souffre, si j'ose me comparer à vous? Ô homme lâche! tais-toi, regarde ton Maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai

196

plus la croix. Alors si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

1

Gal. 5, v. 24

.

2

2

Cor. 4, v. 17

.

3

Gal. 2, v. 19

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Douceur de l'Humilité.

1°

« Ô ! c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre, me révolterait. Je trouverais partout de l'imperfection, et mon orgueil ne manquerait pas de s'en prévaloir. Il faut donc que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais que vois-je, ô mon cher Maître! Vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi, le Fils de Dieu descend du Ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix, pour me faire rougir de mon orgueil! Celui qui est tout, s'anéantit, et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je

veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! Ô mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption! Seigneur, vous ne me dites point: Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure sur un tel exemple que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par

197

son ingratitude, d'être foudroyé par votre justice?

2°

Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi, veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû, ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritable par tempérament. Ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, mon Sauveur! . Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion; c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu; c'est une vue paisible de sa misère, pour s'anéantir devant Dieu; c'est une destruction de toute confiance en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misère, et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

1

Matth. 11, v. 29

.

2

Luc. 10, v. 41

[

Matth. 11, v. 29

]. *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Sur les Défauts d'Autrui.

1°

α. La charité ne va pas jusqu'à demander

198

de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui. Il faudrait nous crever les yeux; mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature; rappeler les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes; et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas. Elle voit par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres, a quelque chose de dur et de hautain, qui éteint l'esprit de J.-C. La grâce ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne; nulle impatience ne la rebute, parce qu'elle ne compte que sur Dieu, et qu'elle ne voit partout, hors de lui, que néant et que péché.

2°

☩ De ce que les autres sont faibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesures avec eux? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez, venaient tout à coup s'appesantir sur vous! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait

199

tout et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre? et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre Maître, exerce si abondamment envers vous?

1

Gal. 6, v. 2

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur les Espérances éternelles.

1°

☩. Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre, et ce que nous espérons dans le Ciel! Les premiers Chrétiens se réjouissaient sans cesse, à la vue de leur espérance. À tous moments ils croyaient voir le Ciel ouvert. Les croix, les infamies, les supplices, les morts cruelles, rien n'était capable de les rebuter. Ils connaissaient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs; ils ne croyaient jamais assez souffrir; ils étaient transportés de joie, lorsqu'ils étaient jugés dignes de quelque profonde humiliation; et nous, âmes lâches, nous ne savons point

souffrir, parce que nous ne savons pas espérer. Nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse.

200

2°

✠ Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer. Nous jouirons dans l'autre du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche et impatient, voudrait recueillir avant que d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il aplanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coutât peu. Espérer beaucoup, et ne souffrir guère, c'est à quoi tend l'amour-propre. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que le Royaume du Ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les âmes violentes et courageuses pour se vaincre, qui soient dignes de le conquérir? Pleurons donc ici-bas, puisque bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient! Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde! Viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour, Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux.

1

Cor. 2, v. 9

.

2

Ps. 125, v. 5

.

3

Matth. 11, v. 12

.

4

Matth. 3, v. 5

.

Luc. 6, v. 25

Apoc. 21, v. 4

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la paix de l'âme.

1°

⌘. Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle

201

qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde; ou plutôt le monde promet la paix; mais il ne peut la donner. Il présente des plaisirs qui passent; mais ces plaisirs ne valent pas ce qu'ils coûtent. J.-C. seul peut mettre l'homme en paix. Il nous met d'accord avec nous-mêmes, guérit nos passions et règle nos désirs. Il console par l'espérance des biens éternels; il donne la joie du Saint-Esprit; il fait goûter cette joie intérieure dans la peine même; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'âme où elle réside, est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne peut lui ravir.

2°

⌘La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu; et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi et l'obéissance à sa loi. Elles entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Éloignez de vous tous les objets défendus. Retranchez tous les désirs sans rapport à Dieu. Bannissez tout empressement et toute inquiétude; ne désirez que Dieu; ne cherchez que Dieu, et vous goûterez la paix; vous la goûterez malgré le monde. Qui est-ce qui vous trouble? La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures? Regardez tout cela dans la main de Dieu comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part. Alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix.

1

Jean 14, v. 27

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

202

Sur les Joies trompeuses.

1°

✕ Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe; qu'à cause qu'on croit posséder beaucoup, lors même qu'on ne possède rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vides, et on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation, qui les exclut de la véritable! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siècle inspire: si grossièrement? Rien n'est digne de nous donner la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

2°

✕. Plus on boit des eaux corrompues du siècle, plus on est altéré. À mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas

203

encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possèdent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'âme; elle la corrompt; elle la rend insatiable. Plus on se relâche, plus on veut se relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenterait notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin, que le désespoir de s'être trompé.

1

Eccl. [2,] v. 2

.

2

Jean 4, v. 13

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Prudence du Siècle.

1°

α des âmes. La prudence des enfants du siècle est grande, puisque J.-C. nous en assure dans l'Évangile, et elle est même souvent plus grande que celle des enfants de Dieu

; mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spécieux, un effroyable défaut; c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la règle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités, est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudents du siècle tous leurs talents, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans

204

leurs propres pièges? L'apôtre SαJacques donne à cette prudence le nom de , d' et de ; , parce qu'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre; , parce qu'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et à les plonger dans les plaisirs des sens; , parce qu'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle, on s'imagine tromper tous les autres, et on ne trompe que soi-même.

2°

αAveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de J.-C., seule digne du nom de sagesse! Ils courent dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux qui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrâce; toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes. Cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent.

205

Ôαinsensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de J.-C., qui vous découvrirait le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

1

Rom. 8, v. 6

.

2

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Profondeur de la Miséricorde de Dieu.

1°

✠. Que tardons-nous à nous jeter dans la profondeur de cet abîme? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve, et ne craignons rien. Il nous aimera, et nous l'aimerons. Son amour croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur que le monde avait enivré, agité, troublé, sans pouvoir jamais le remplir. Il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux; il ne nous fera mépriser que le monde, que nous méprisons peut-être déjà. Il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal; au lieu que nous les ferons bien, en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira

206

de tout, comme dit S^{cr}Paul; et alors nous verrons la profondeur des miséricordes que Dieu a exercées sur notre âme.

2°

✠Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux que vous avez déjà éprouvés, aux lumières que J.-C. vous a données, aux bons sentiments qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux pièges du siècle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir, par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, et vous devez les regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnaissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadé, âme timide, qu'il vous a trop aimée pour ne pas vous aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'Apôtre, . Il sépare quelquefois ces deux choses; la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours; Il vous a ôté ce qu'il y avait de doux et de sensible dans sa grâce, parce que vous aviez besoin d'être humiliée, et d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines

207

consolations. Ce châtement est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

1

Eccl. 17, v. 28

.

2

2

Cor. 5, v. 4

.

3

2

Cor. 1, v. 3

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Fausse Liberté.

1°

✠ L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain; et il arrive de cette passion, comme de toutes les autres; elle trompe ceux qui la suivent; et au lieu de la liberté véritable, elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions, quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la-moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver; et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

2°

✠ On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses

208

passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au-dehors tout est riant. Au-dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes à qui l'on a relation? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres? Tout le commerce de la vie n'est que gêne par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent; elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais, c'est assez. Si on s'y abandonne tout à fait, où ce torrent mènera-t-il? J'ai horreur de le penser. Ô mon Dieu! préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir, c'est régner.

1

Cor. 3, v. 17

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821

209

Sur le bon emploi du Temps.

1°

✠ Le temps est précieux; mais on n'en connaît pas le prix. On le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent, comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa Providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main, avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité; et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

2°

✠ Toute notre vie est à Dieu, aussi bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien.

Nous ne pouvons pas à tous moments faire de grandes choses; mais nous pouvons toujours en faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier, quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contretemps, une contradiction, un murmure, une importunité, une parole injuste reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'Oraison; et on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable, et que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, et, comme dit S^{cr}Paul, en fuyant le monde, et en abandonnant au monde des biens qui ne valent pas le temps qu'ils nous ôtent. Quittez les amusements, les correspondances inutiles, les épanchements du cœur qui flattent l'amour-propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu, et il n'y en a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

1

Gal. 6, v. 10

.

Jean 9, v. 4

.

2

Ephes. 5, v. 16

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur la Présence de Dieu.

1°

✠. Voilà, Seigneur, ce que vous disiez au fidèle Abraham; et en effet, qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne

211

s'écarte de cette voie sainte, qu'en vous perdant de vue, et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas! où vais-je, lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumière et le terme unique où doivent tendre tous mes pas? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. Ô^{cr}foi lumineuse, au milieu des ténèbres qui nous environnent! Ô^{cr}regard plein de confiance et d'amour, qui conduisez l'homme à la perfection! Ô^{cr}Dieu! je ne vois que vous; c'est vous seul que je cherche et que je considère dans tout ce que mes yeux semblent regarder. L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que

pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent; parce qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres: ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô Souverain et unique objet de mon cœur! lors même que je suis obligé de partager mes soins, selon les lois de votre divine volonté. Hé! que pourrais-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer, et si je cessais de vous y voir?

2°

ⲁ. C'est en vain que je m'appliquerais uniquement à regarder à mes pieds, pour me délivrer des pièges innombrables qui m'entourent. Le danger vient d'en bas; mais la délivrance

212

ne peut venir que d'en haut. C'est là que mes yeux s'élèvent pour vous voir. Tout est piège pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piège, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous; je n'espère qu'en vous. Mes ennemis m'assiègent sans cesse; ma propre faiblesse m'effraie. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi, et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

1

Gen. 17, v. 1

.

2

Ps. 120, v. 1

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur l'Amour que Dieu a pour nous.

1°

ⲁ. Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer. Avant tous les siècles, et avant même que nous eussions l'être que nous possédons, il pensait à nous; et il n'y pensait que pour nous faire du bien. Ce qu'il avait médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens. Nos infidélités mêmes, ni nos ingrattitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter le cours de ses grâces. Ô amour sans commencement, qui m'avez aimé durant des siècles infinis, et lors même que je ne pouvais le ressentir, ni le reconnaître!

Ô amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que j'ai, et qui m'en

213

promettez encore infiniment davantage! Ô amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux amères de mes iniquités n'ont pu éteindre! Ai-je un cœur, ô mon Dieu! si je ne suis pas pénétré de reconnaissance et de tendresse pour vous?

2°

Mais que vois-je? Un Dieu qui se donne lui-même, après avoir tout donné. Un Dieu qui vient me chercher jusqu'où mon péché m'a fait descendre. Un Dieu qui prend la forme d'un esclave, pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis. Un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir. Un Dieu qui m'appelle et qui court après moi, quand je le fuis. Un Dieu qui expire dans les tourments, pour m'arracher des bras de la mort, et pour me rendre une vie heureuse: et je ne veux souvent, ni de lui, ni de la vie qu'il me présente! Pour qui prendrait-on un homme qui aimerait un autre homme comme Dieu nous aime? et de quels anathèmes ne se rend pas digne après cela celui qui n'aimera pas le Seigneur !

1

Jérém. 31, v. 3

.

2

1

Cor. 16, v. 22

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Sur l'Amour que nous devons avoir pour Dieu.

1°

Souvent quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité: on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance, et nous

214

continuons quand nous sommes grands, sans savoir bien souvent ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne; c'est observer

fidèlement sa sainte Loi; c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que J.-C. a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que J.-C. a haï, le monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudrait pas ressembler? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. Oh! le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime!

2°

✠Le Sauveur est venu apporter un feu divin sur la terre, et son désir est que ce feu brûle et consume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air; une chimère qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que Dieu pour qui il ne leur reste point d'amour; tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin? Jusqu'à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées? Ô Dieu! régnez sur nous, malgré nos infidélités. Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu. Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous, que nous ne trouvions

215

parfaitement en vous qui êtes la source de tout bien? Accordez-nous la grâce de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

1

Ps. 72, v. 25

.

2

Luc. 12, v. 49

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 De la Préparation à la Communion.

1°

✠La majesté et la sainteté de celui qui vient à nous dans la Communion, les grands desseins pour lesquels il y vient, les grands miracles qu'il opère pour accomplir ses desseins, enfin notre bassesse et notre indignité nous engagent à faire tous nos efforts, à mettre tout en œuvre pour nous préparer à le recevoir. Si le Sacrement de l'Eucharistie est le plus saint et le plus auguste de nos Sacrements, la Communion qui nous y fait participer est la plus grande et la plus importante action

de notre vie. Si nous ne devons communier qu'une fois dans la vie, toute notre vie, quelque sainte et quelque longue qu'elle fût, ne le serait pas trop pour nous préparer à une seule Communion, quand même nous l'aurions passée dans les exercices de la pénitence la plus rude, dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, et de toutes les vertus, et dans une oraison continuelle.

2°

⌘ Que doit-on donc penser de nous qui ne voulons pas employer un jour, que dis-je un jour, pas même quelques heures à nous préparer à la Communion? Si nous n'employons pas autant de temps à nous préparer à la Communion, que le demanderait la grandeur de celui que nous y recevons,

216

nous devons au moins suppléer par notre ferveur à la longueur du temps qui nous manque; et par un saint empressement à faire ce que nous pouvons, à l'impuissance où nous met notre faiblesse d'en faire davantage. C'est ainsi que nous en userions, si nous étions bien pénétrés de la grandeur de celui qui vient, et de notre bassesse; de la grandeur des desseins qu'il a en venant à nous, et des grands avantages que nous en pouvons tirer. La lâcheté et la froideur avec laquelle nous approchons de ces divins Mystères, marquent assez, ou que nous ne croyons pas assez que c'est un Dieu qui vient à nous, ou que nous n'y pensons pas. Et comment n'y pas penser quand on le croit? et comment ne pas s'abîmer de respect devant cette suprême Majesté, quand on y pense?

3°

⌘ Quand nous employerions toutes les forces de notre âme, toute l'application de notre esprit, toute la tendresse de notre cœur à nous préparer à la Communion, nous ne devrions pourtant approcher de ces divins Mystères qu'avec un saint tremblement et une grande confusion dans la vive persuasion de notre indignité. Ce sont là les sentiments des plus grands Saints, des âmes les plus pures; et quels doivent donc être les nôtres? quelle doit être et notre confusion et notre crainte, quand nous osons approcher de ces redoutables Mystères avec un esprit dissipé, des sens égarés, un cœur partagé? *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821*

217

De la Dévotion à la Sainte Vierge.

1°

⌘ Jésus et Marie sont si étroitement unis ensemble, qu'on ne les peut séparer. On ne peut aimer et honorer le Fils, sans aimer et honorer la Mère; tout le mérite et toute la gloire de la Mère vient de son Fils; et tout l'honneur qu'on rend à la Mère retourne

à son Fils. La dévotion qu'on a pour Marie, ne partage point le cœur; au contraire, elle l'unit plus fortement à Jésus. La confiance que nous avons dans la protection de la sainte Vierge, ne diminue point celle que nous devons avoir en son divin Fils; elle l'augmente, et la rend plus juste et plus efficace. Marie a autant de pouvoir, que Jésus a de bonté pour elle; et elle a autant de bonté pour moi, que j'ai de confiance en elle: jusqu'où ne puis-je donc pas porter les sentiments de ma confiance? Bonne et généreuse qu'elle est, peut-elle ne pas aimer une personne qui la sert et qui l'aime? Jésus qui aime infiniment Marie, peut-il haïr ceux qu'elle aime? Peut-il perdre un homme qu'elle veut sauver?

2°

☩ Quelque coupable que je sois, je ne désespérerai jamais de la miséricorde de Dieu, quand j'aurai pour moi la Mère de miséricorde. J'opposerai la miséricorde de la Mère à la justice du Fils: l'une pourra-t-elle tenir contre l'autre? Les prières de Marien'auront-elles pas plus de force pour l'apaiser, que mes péchés que je déteste,

218

pour l'irriter? Je croirai mon salut en assurance, quand il sera entre les mains de Marie. Si elle ne le procurait pas, ce serait ou faute de pouvoir auprès de son fils, ou faute de bonne volonté pour moi: peut-on douter de l'un et de l'autre, sans outrager le Fils et la Mère? Peut-elle manquer de pouvoir auprès de son Fils, elle, à qui son Fils a en quelque façon communiqué sa toute-puissance, comme dit saint Bonaventure; qui peut tout par son Fils, qui peut tout avec son Fils, et qui peut tout auprès de son fils? Celui qui a commandé aux hommes d'honorer leurs pères et leurs mères, violerait-il cette loi? L'observerait-il, s'il méprisait l'intercession de sa Mère? Celui qui tient compte d'un verre d'eau, peut-il manquer de reconnaissance envers une Mère, à qui il doit tant comme homme? Et n'en manquerait-il pas, s'il lui refusait les grâces qu'elle lui demande pour ses serviteurs? Le pouvoir de Marie doit se mesurer par la dignité de Mère de Dieu qu'elle possède, par la bonté de son Fils pour elle, par la grandeur des obligations qu'il a bien voulu lui avoir, par la qualité de Médiatrice des hommes dont il l'honore: et si cela est, jusqu'où ne va pas le pouvoir de Marie? Et jusqu'où ne doit donc pas aller notre confiance?

3°

☩ Mais si le pouvoir ne manque pas à Marie, la bonne volonté lui manque aussi peu. Elle est notre Mère; en devenant la Mère de Dieu, elle est devenue la Mère des hommes: son Fils en la donnant pour Mère à saint Jean
, ne la donna-t-il pas aussi pour Mère à tous les fidèles? Nous

219

sommes devenus dès lors ses enfants adoptifs. Une Mère, mais que dis-je, une Mère, la meilleure de toutes les Mères peut-elle manquer de bonté pour ses enfants? Nous sommes, il est vrai, des enfants misérables; mais nos misères en augmentant sa compassion, augmentent son amour et sa tendresse; parce qu'elle est la Mère de miséricorde, et le refuge des pécheurs. En a-t-elle jamais rebuté aucun? S'il s'en trouve un seul, dit saint Bernard, je consens qu'il n'honore et n'invoque point Marie; mais où s'en trouvera-t-il? Si elle ne rejette pas les plus grands pécheurs, rebutera-t-elle ses fidèles serviteurs? Ah! le grand sujet de confiance pour moi! Marie est Mère de Dieu, elle est ma Mère, elle a tout pouvoir auprès de son Fils, elle a toute la bonté possible pour moi: après cela si je la sers, si je mets ma confiance en elle, puis-je désespérer de mon salut? ou plutôt ne dois-je pas le croire en sûreté? *Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821* Table des matières.

220

Table des matières.,

page 1

,

I

. Nécessité de l'inspirer aux jeunes gens pendant leur éducation,

8

II

. Caractères que doit avoir la Piété des jeunes gens,

11

III

. Moyens d'acquérir et de conserver la Piété,

13

I

. De la Prière,

14

II

. De l'usage des Sacrements,

15

III

. De la Prédication,

17

IV

. De la nécessité d'étudier la Religion,

19

V

. De la lecture des Livres de Piété,

21

IV

. Des obstacles que les jeunes gens rencontrent dans le chemin de la vertu,

22

I

. Des mauvais Livres,

23

II

. Des Amis,

27

III

. Du Respect humain,

30

IV

. Obligation d'empêcher le mal d'autrui. Correction fraternelle,

34

221

V

. Du Plaisir,

page 37

§.

I

. Des Spectacles,

39

§.

II

. Des Bals,

47

§.

III

. Des Concerts et de la Musique,

49

§.

IV

. Des Délassements ou Récréations,

51

VI

. De la Passion dominante,

55

§.

I

. Règles générales pour vaincre les Passions,

58

§.

II

. Des Défauts les plus ordinaires aux jeunes gens, et de leurs Remèdes,

60

1°

∞De l'Indolence et de la Paresse,

61

2°

∞De la Vivacité et de la Colère,

63

3°

∞De la Légèreté, de la Frivolité, etc.,

70

4°

∞De l'Amour de la Gloire, de l'Ambition et des Richesses,

75

VII

. Des Préjugés,

78

V

. De l'Imitation de Jésus-Christ,

84

I

. Manière d'imiter Jésus-Christ,

85

II

. Objet principal de notre Imitation,

91

§.

I

.

Ib.

1°

∞De la Modération,

92

Moyens d'acquérir la Modération,

96

2°

∞Du Détachement,

97

Moyens d'acquérir le Détachement,

99

222

3°

∞Du Mépris du Monde,

page∞100

Moyens d'acquérir le Mépris du Monde,

102

4°

∞De la Patience Chrétienne,

103

Moyens d'acquérir et de conserver la Patience,

106

§.

II

.

107

1°

De l'Amour du Prochain,

Ib.

Moyens d'acquérir et de conserver la Charité,

110

2°

De la Douceur,

112

Moyens d'acquérir et de conserver la Douceur,

115

3°

De la Politesse,

116

Moyens d'acquérir et de conserver la vraie Politesse,

119

§.

III

.

120

1°

De la Modestie,

121

Moyens d'acquérir la Modestie,

123

2°

∞Du Zèle de la Gloire de Dieu,

124

Moyens d'acquérir et de pratiquer le Zèle de la Gloire de Dieu, et la Pureté d'Intention,

128

3°

∞De la Soumission à la volonté de Dieu,

129

Moyens d'acquérir et de pratiquer la Soumission à la Volonté de Dieu,

131

223

,

page∞132

VI

. De l'Étude des Sciences,

138

I

. De la Lecture,

141

1°

∞De son Utilité,

Ib.

2°

∞De la Manière de lire avec fruit,

144

3°

∞De ce qu'il faut éviter dans la Lecture,

149

II

. De la Manière de former sa Bibliothèque,

153

Quelques Règles à observer en formant sa Bibliothèque,

154

de quelques Ouvrages propres à former l'esprit et le cœur de la Jeunesse,

157

VII

. De la Pratique de l',

162

sur les principales vérités de la Religion,

167

De la Fin de l'homme,

Ib.

De la Fin du Chrétien,

168

Sur l'Unique Nécessaire,

170

Sur la Douceur du Joug de J.-C.,

172

De l'Espérance chrétienne,

173

De la Mort,

175

Du Jugement,

176

Du Ciel,

178

De l'Enfer,

179

Du Salut,

180

Du Mépris du Monde,

182

Du Respect humain,

183

224

De Jésus notre Modèle,

page 184

De l'Amour du Prochain,

185

De l'Aumône,

187

De l'Unique Chemin du Ciel,

188

Sur la véritable Dévotion,

190

Sur le bon Esprit,

192

Sur la Patience dans les Peines,

193

Sur le bon Usage des Croix,

194

Sur la Douceur et l'Humilité,

196

Sur les Défauts d'Autrui,

197

Sur les Espérances éternelles,

199

Sur la paix de l'âme,

200

Sur les Joies trompeuses,

202

Sur la Prudence du Siècle,

203

Sur la Profondeur de la Miséricorde de Dieu,

205

Sur la Fausse Liberté,

207

Sur le bon emploi du Temps,

209

Sur la Présence de Dieu,

210

Sur l'Amour que Dieu a pour nous,

212

Sur l'Amour que nous devons avoir pour Dieu,

213

Sur la Préparation à la Communion,

215

De la Dévotion à la Sainte Vierge,

217

.Manuel de la jeunesse chrétienne, 1re partie, 1821 Errata.

225

Errata. assister,

page 46

fréquenter,

page 116

.

1

Les errata de l'édition de 1821 ont été corrigés dans la présente édition.